

Carnet de voyage

Route de la Soie

Carnet de voyage

Route de la Soie

alain diveu

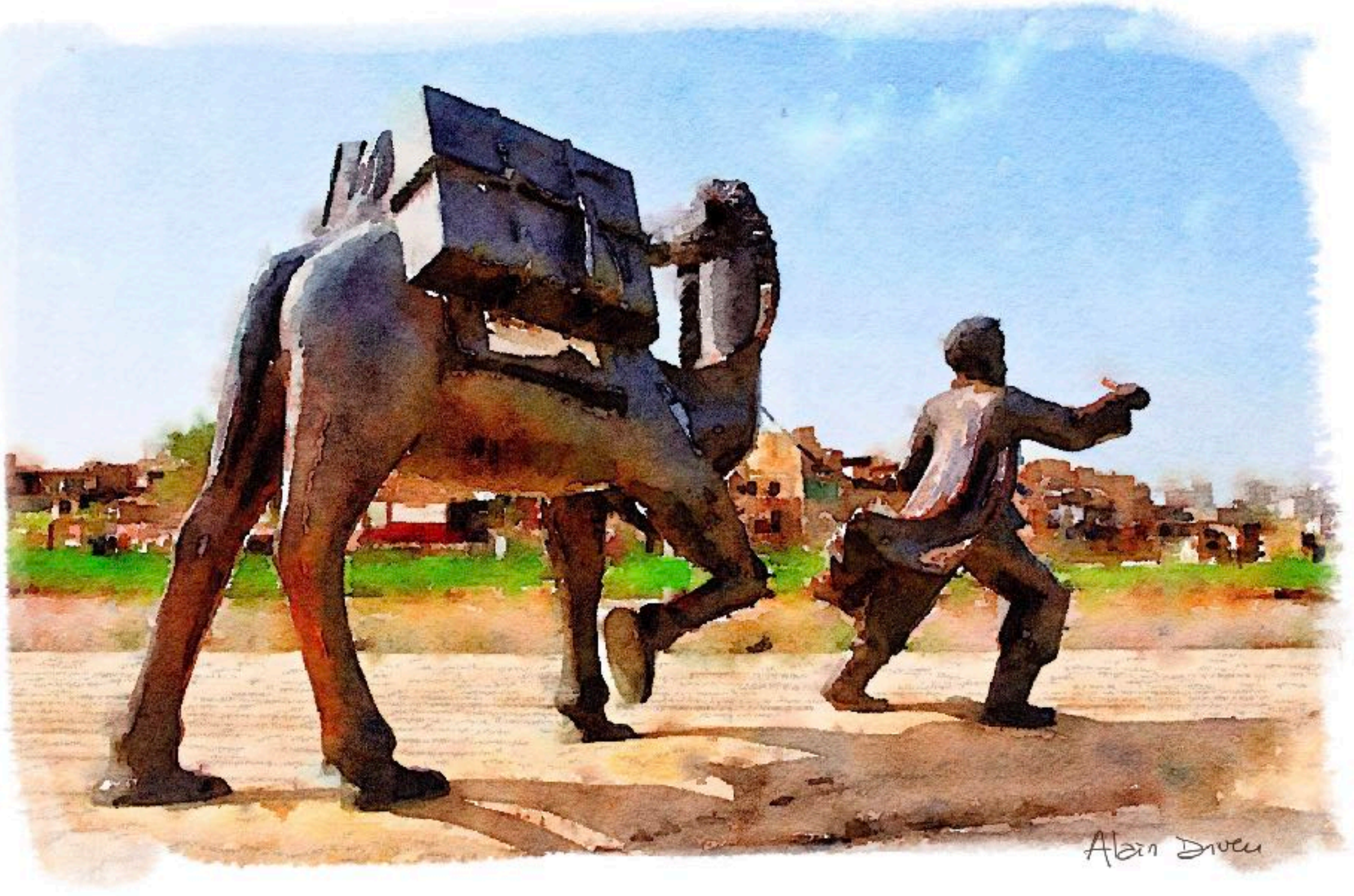


Alain

Celui qui voyage sans rencontrer l'autre ne voyage pas, il se déplace.
Alexandra David-Néel



Chantal



Xi'an, Dunhuang, Turpan, Kachgar, Osh, Tachkent, Samarcande, Boukhara, Khiva, Chiraz, Yazd, Ispahan, Kashan, Téhéran, Cappadoce, Pamukkale, Istanbul : autant de noms mythiques pour une route autrefois fréquentée par les caravanes des marchands vénitiens et aujourd'hui par quelques téméraires en quête d'émotions incomparables. Nous avons eu le privilège d'en faire partie...

Chapitre 1

Xi’an

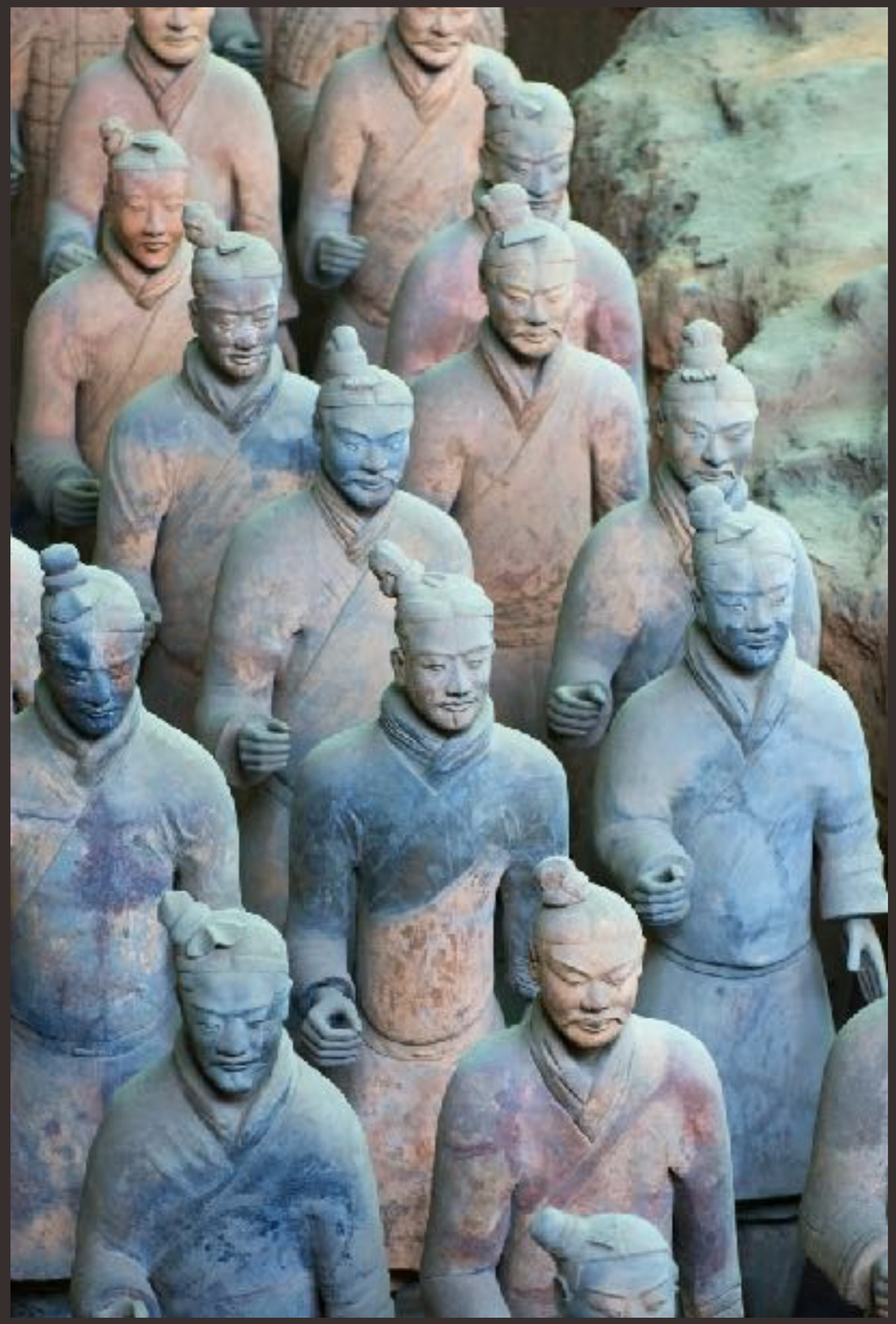
chine



Au cœur de la Chine, Xi'an, l'ancienne Chang'an, est le point de départ historique de la Route de la soie. Nombre de religions arrivent avec les commerçants de tous horizons. Musulmans, chrétiens, nestoriens et manichéens de Syrie, zoroastriens de Perse se côtoient dans la ville cosmopolite qu’est devenue Chang’an. Le bouddhisme connait un essor remarquable. On peut encore voir des vestiges de cette époque. Un monument commémorant le départ des caravanes trône au pied des remparts.



Soldats du Musée de l'Armée Enterrée





La fameuse armée en terre cuite







Découvert par hasard en 1974 par des paysans creusant un puits, ce trésor inscrit à l'UNESCO attire désormais des hordes de visiteurs chinois et étrangers. Une fabuleuse armée de 8 000 guerriers d'argile à taille humaine monte la garde autour du premier empereur Qin Shi Huangdi.



















Sculpture moderne de chevaux devant le Musée de l'Armée Enterrée.





La tour du Tambour sonnait le couvre-feu le soir.

Autrefois point de départ de la Route de la soie, Xi'an est devenue aujourd'hui une grande métropole. De son âge d'or au Xe siècle, il ne reste que quelques vestiges, dont de magnifiques remparts. Mais la ville est surtout connue pour sa fameuse armée de soldats en terre cuite découverte il y a une quarantaine d'années et désormais protégée par l'UNESCO. Outre les étrangers venus des quatre coins de la planète, le site est surtout fréquenté par les touristes chinois, bruyants et innombrables.



La tour du Tambour

Grâce au GPS de l'*iPad*, nous trouvons sans difficulté notre guesthouse dans une rue paisible autour de la tour de la Cloche. Il s'agit d'une sorte d'auberge de la jeunesse, mais les prix pratiqués se rapprochent plus de ceux d'un hôtel de catégorie moyenne que de ceux d'une guesthouse asiatique. Je dois préciser que nous sommes en pleine saison touristique et que les professionnels du voyage, comme ceux de chez nous, appliquent les prix forts durant cette période. Heureusement, le confort est à la hauteur.

Après une douche rafraîchissante, nous partons à la découverte du centre-ville qui nous semble animé et populeux. Le fait est. Un flot continu de personnes de tous âges, souriantes et gaies, déambule de magasin en magasin sur les larges trottoirs.

Au croisement des quatre avenues principales, isolée sur un immense rond-point squatté par quelques-uns des innombrables bus sillonnant la ville, la tour de la Cloche impose sa beauté aux yeux de tous. Dans ses habits de bois, elle exhibe avec fierté ses multiples balcons et corniches retournées dans le plus pur style chinois. Construite à l'origine pour annoncer l'heure à la population, elle constitue aujourd'hui le centre de Xi'an.

Lui faisant face à quelques centaines de mètres, son pendant, la tour du Tambour, tout aussi belle, marque le début du quartier musulman.

Dans le dédale de ruelles de cette petite ville dans la ville, les échoppes de bouchers, d'épiciers côtoient les nombreux restaurants qui ont chacun leur spécialité. Les habitants portent la calotte blanche sur la tête pour les hommes et les foulards pour les femmes. S'il n'y avait les idéogrammes chinois sur les devantures, on se croirait presque dans un vieux faubourg du Caire ou d'Istanbul. Le soir, les rues sont noires de monde et les restaurants bondés.

Devant tant de nourriture appétissante, nous ne pouvons résister à l'achat d'une énorme grappe de raisins, de noix grillées et salées et d'une omelette aux herbes coincée entre deux sortes de crêpes frites. Pour terminer en beauté, nous dégotons une pâtisserie où d'alléchantes petites galettes fourrées d'un mélange d'arachides et d'une confiture nous font craquer. Notre choix a été judicieux, nous y retournerons chaque jour !

Ce dîner succulent ne nous aura coûté que quelques yuans et bien rempli l'estomac...





Toute la ville est entourée d'une muraille percée aux quatre points cardinaux par d'imposantes portes.









La muraille de Xi'an est l'un des ensembles de remparts les plus anciens et les mieux conservés de Chine.
Le mur qui existe actuellement a été commencé sous la dynastie Ming en 1370. Il mesure 13,7 kilomètres de circonférence, 12 mètres de hauteur et 15 à 18 mètres d'épaisseur à la base.





Séances photos sur lles remparts











Après un petit-déjeuner succinct et très cher avalé sur le pouce à la guesthouse, nous partons découvrir la partie sud de la ville. Dans une rue bordée d'arbres, les échoppes de calligraphie, de peinture, sculpture se succèdent sans se différencier les unes des autres. Les devantures ornées de signes chinois dorés sont plus jolies que les magasins eux-mêmes. Je suis en train de fignoler un cadrage lorsqu'un vieux monsieur en vélo s'arrête pour ne pas me gêner. Reconnaissant pour sa politesse, à l'aide de gestes, je me propose de le photographier. Dans un grand sourire, il se laisse gentiment tirer le portrait, nous serre la main chaleureusement après nous avoir demandé notre nationalité par l'intermédiaire d'un passant polyglotte et s'en va sur son vélo aussi âgé que lui. Quelques instants plus tard, le voilà revenu et avec de belles mimiques, nous invite à prendre place en face un bon bol de soupe aux nouilles qu'il avait déjà commandé à une marchande ambulante. Incroyable... ! Devant son regard pétillant impossible pour nous de refuser, cela l'aurait tellement déçu. Assis à une table installée sur le trottoir, entre sourires et gestes, nous restons avec lui le temps d'avaler le succulent bouillon que la femme confectionne à la demande. Il nous apprend qu'il a 76 ans. Je lui rétorque qu'il ne les fait pas, loin de là, et c'est vrai. Une fois la soupe terminée, nous nous saluons chaudement et poursuivons chacun notre route. Que de leçons avons-nous à retenir de ces gens !

L'estomac plein (un petit-déjeuner et un grand bol de bouillon aux nouilles de riz et il n'est que 10 heures), nous poursuivons la visite de cette rue encore tranquille à cette heure. Un artiste sculpte un visage d'un touriste modèle dans de la terre glaise. Plus loin, un maître en calligraphie s'applique à dessiner les subtiles arabesques d'idéogrammes qu'il proposera ensuite à de potentiels acheteurs. À l'arrière d'un kiosque, un musicien donne une leçon particulière à une jeune demoiselle tandis qu'à quelques mètres de là un papa apprend à sa toute petite fille des chansons traditionnelles.



Quartier musulman

C'est la fin de matinée et la chaleur commence à nous accabler. Heureusement, sous le feuillage des arbres, le soleil ne parvient pas à nous darder de ses rayons.

Dans une ruelle alentour, nous restons éblouis par la dextérité d'un jeune homme fabriquant ses nouilles à la main sans machine. À partir d'un pâton qu'il entortille savamment à la vitesse de l'éclair, il obtient au bout de quelques minutes une grosse poignée de spaghettis parfaits qu'il jette dans une marmite d'eau posée juste à côté de lui. Quelques secondes plus tard, il les recueille dans un bol qu'il arrose de bouillon parfumé saupoudré d'herbes aromatiques, de feuilles de coriandre et de quelques fines tranches de viande. Notre odorat nous recommande d'essayer cette mixture. C'est ce que nous faisons et deux assiettes, que dis-je, deux soupières arrivent sur notre table quelques instants plus tard. Armés de nos seules baguettes, nous dévorons littéralement ce met épicé. En partant, nous nous promettons d'y revenir. Il est midi et nous qui ne déjeunons pas avons déjà dans le ventre le petit-déjeuner et deux copieux bols de soupe aux nouilles. Impensable. Il va falloir maintenant digérer...



Dans le quartier du marché Xianning Xuexiang.

Pour cela, nous prenons l'entrée de la porte Sud toute proche pour grimper sur les remparts qui font le tour de la ville. Par économie, nous les parcourons à pied et non en vélo de location comme la plupart des autres touristes. Un choix qu'on regrettera plus tard au terme des 14 kilomètres jalonnés de portes plus ou moins importantes. Pour combattre la chaleur, nous nous arrêtons régulièrement dans les toilettes disséminées le long du parcours et nous aspergeons d'eau qui avec la légère brise nous procure un sentiment de relative fraîcheur malheureusement trop bref. Les rares piétons que nous rencontrons sont tous chinois et absolument charmants avec nous. Après un *nihāo* de circonstance, la conversation commence dans un anglais hésitant et se termine immanquablement par une photo souvenir avec toute la petite famille.

La digestion étant maintenant faite, il faut recharger les batteries qui, il faut bien l'avouer, sont à plat après cette longue marche. Pour faire plaisir à Chantal qui en raffole et après nous être ravitaillé en gâteaux chez notre pâtissier de la veille, nous choisissons une cantine spécialisée dans les *dim sum*, sorte de petits pâtés cuits à la vapeur. L'immense salle de restaurant est bondée et bruyante, mais le plat est délicieux. Nous ne mettrons pas longtemps à nous endormir ce soir...

Les mollets à peine détendus, nous repartons de bonne heure le lendemain matin à pied vers la gare routière après avoir avalé un gâteau et une brique de yaourt achetée par erreur à la place d'une de lait. Une longue queue s'étire devant les bus qui doivent nous emmener vers le site de l'Armée de terre cuite située à une cinquantaine de kilomètres. Nous ne sommes que très peu d'étrangers. Les autres touristes (des centaines) sont tous chinois. Nous ferons tout de même la connaissance de Pauline,

une jeune française venue à la découverte de la Chine. Nous resterons toute la journée ensemble et nous entraiderons à nous faire comprendre des autochtones.

Le site de l'Armée de soldats en terre cuite a été découvert complètement par hasard en 1974 par des paysans qui creusaient un puits. Ils tombèrent sur une galerie qui abritait plusieurs soldats et chevaux grandeur nature. Le site devint très rapidement célèbre. Tellement célèbre qu'il est devenu l'un des sites touristiques majeurs de Chine. En cette période de vacances, cela se vérifie. L'endroit est bondé, mais l'agencement est tel qu'il est relativement aisé de voir les statues mises à nu. Il y en a plus de 2 000 présentées en formation prête au combat. Même si l'on est qu'un simple visiteur, il est difficile de ne pas tomber sous le charme de ces statues toutes différentes les unes des autres.

De retour en fin de journée à Xi'an, nous faisons découvrir à Pauline le quartier de la porte Sud et le fameux fabricant de nouilles. Comme nous, elle se délectera d'un grand bol de soupe aux nouilles épicée à souhait. Puis nous irons faire ensemble nos provisions de gâteaux et de noix grillées dans le quartier musulman avant de nous quitter devant le métro tout récent qui doit la ramener vers sa guesthouse. Quant à nous, nous ne résistons pas au plaisir d'acheter deux grandes bouteilles de bière bien fraiches dans un restaurant très «local» près de la guesthouse. Nous les dégusterons tranquillement dans notre chambre en croquant quelques noix.

Nous avons aujourd'hui l'intention d'aller voir la Grande Pagode de l'Oie Sauvage distante de 4 kilomètres de la Porte Sud. Nous avons tous les numéros de bus qui y passent, nous n'en apercevrons pourtant aucun. Ne voulant pas trop marcher, nous nous rabattons encore une fois sur les quartiers Sud et musulman, ceux que nous préférons. Pour nous y rendre, nous empruntons une artère que nous n'avions pas encore prise et qui est principalement fréquentée par les jeunes branchés. Comme en France ou ailleurs, les garçons attendent sagement dehors en tenant les paquets tandis que les filles se bousculent dans la bonne humeur en tentant de dénicher la jupe ou la robe dernier cri.

Pour notre dernière journée à Xi'an, nous retournons manger une ultime soupière de nouilles fraîches dans notre gargote favorite avant d'aller nous gaver de gâteaux fourrés aux noix, amandes, pistaches et autres dans la rue musulmane, ce soir archi bondée.

Nous ne trainons pas trop longtemps dans ce bain de foule, préférant aller chercher nos deux bières *Hans* dans une épicerie près de la guesthouse et les siroter tranquillement dans notre chambre...







Vers le marché Xianning Xuexiang.



Statue rappelant que Xi'an marquait le point de départ de la Route de la Soie.



Autour de la Tour du Tambour.



Petite sieste improvisée.





Artisan confectionnant un xun.
Le xun est un instrument très ancien. Il s'agit d'une flûte globulaire en terre cuite, dont le musicien joue en soufflant sur un trou ouvert.



Professeur de musique dispensant son cours en pleine rue.







Magasin d'instru-ments de musique



Épicerie du marché musulman.









On ne risque pas de mourir de faim dans le quarier autour de la Grande Mosquée.









Brochettes ou viande bouillie de
chèvre, œufs de cent ans, noix salées...
Toutes les faims peuvent être rassasiées
dans le quartier Hui.





Les dim sum sont des raviolis le plus souvent cuits à la vapeur, farcis à la viande, aux fruits de mer, ou encore aux légumes… C'est tout simplement un délice !





Les succulentes nouilles fraiches qui vont finir dans un immense bol de soupe.



Dans le quartier Hui, les rues sont très animées et éclairées par des ampoules de marchands ou le feu des barbecues sur lesquels grillent des brochettes de bœuf ou de mouton.



La tour du Tambour



La tour de la Cloche annonçait l'heure.

Chapitre 2

Dunhuang

chine



Dunhuang a profité de sa situation stratégique entre les deux déserts, celui du Gobi et celui du Taklamakan, ainsi que de la présence d'une oasis pour devenir un point de passage obligé pour les caravanes et s'enrichir rapidement. Le désert de Gobi arrive aux portes de la ville et une balade en chameau au milieu des dunes laissera un souvenir impérissable.





Bien que pas très jolie, la ville de Dunhuang a le mérite d'être assez paisible par rapport à beaucoup d'autres villes chinoises.



Désert de Gobi.



Chameau prêt pour la promenade des touristes.



Caravane de touristes à l'aube dans le désert de Gobi



Les dunes chantantes de Mingshashan







Le train de 10 h 53 qui doit nous emmener de Xi'an à Dunhuang est reporté une première fois à 14 heures, puis une seconde à 14 h 35 avant de finalement quitter la gare à 14 h 50, soit exactement avec 4 heures de retard. Nous arrivons 22 heures plus tard à Dunhuang n'ayant pas fermé l'œil du trajet ou si peu, assis dans un wagon de la dernière catégorie : celle des sièges durs. Les fesses en compote, nous y avons pourtant passé un excellent moment au milieu de gens qui, au début timides, ont pris assez d'assurance au fil du trajet pour venir discuter avec nous... en chinois ! Heureusement, une jeune fille délurée nous a servi d'interprète. Comme toujours, cela s'est terminé en une séance de photo collective.

Après avoir trouvé une chambre dans un petit hôtel, nous partons à la découverte de cette cité désormais moderne et pourtant étape importante du temps des caravanes. Dans une oasis coincée entre les contreforts du plateau tibétain et le désert de Gobi, elle est devenue une ville touristique très fréquentée par les Chinois eux-mêmes.

Le réveil sonne à 5 h 30. Je ne l'avais pas dit à Chantal de peur de la faire paniquer, mais nous nous rendons ce matin dans les Monts des Sables Chantants pour une balade en chameau dans les dunes. Lorsqu'elle l'apprend, elle refuse tout net. Je m'y attendais. Mais devant les bêtes accroupies et paisibles, elle ne résiste pas bien longtemps à l'envie de monter dessus. Nous voilà donc partis pour une promenade d'une heure dans un décor de sable doré par la lumière de l'aurore. Pour moi, le désert de Gobi tient du mythe. Je prends un plaisir particulier à chevaucher mon vaisseau du désert qui me trimballe sur un rythme chaloupé et régulier, mais un peu douloureux pour le dos. Chantal me suit sur le sien, bien accrochée au cerceau de métal qui tient lieu de pommeau de selle. Elle est rayonnante et fière d'avoir vaincu sa frousse. Le groupe des 5 chameaux dont nous faisons partie s'arrête un instant au sommet d'une haute dune d'où nous jouissons d'un magnifique panorama sur l'oasis de Dunhuang et les monts des Sables Chantants.



Le lac du Croissant de Lune, entre de grandes dunes de sable, est formé par de l'eau de source.

Nous nous dirigeons ensuite vers un joyau d'étang émeraude alimenté par une source et dominé par une tour croquignolette : le lac du Croissant de Lune. Même fréquenté par un grand nombre de Chinois qui déambulent chaussés de bottes antisable couleur orange fluo, le lieu garde toute sa magie. Ayant abandonné nos belles montures à deux bosses, nous y flânons un long moment et faisons un plaisir immense à un papy et une mamie chinois en les photographiant. Dans une des salles de la tour principale, des calligraphies et des peintures sont exposées. Le prétexte est bon pour prendre un peu le frais durant la visite.

Un bus urbain qui a déjà visiblement pas mal de vécu nous ramène dans le centre de Dunhuang où nous passons les heures chaudes bien à la fraicheur de notre chambre.

Nous en ressortons pour faire un tour en fin d'après-midi dans le quartier autour de la mosquée, endroit le plus sympa de la ville. Pour dîner, nous nous rabattons sur un resto d'apparence minable. Pourtant le jeune couple qui mène l'affaire et qui ne parle pas un mot autre que le chinois se démène pour nous servir une excellente soupe de bœuf aux nouilles. Je terminerai mon repas par une belle assiette de pâtes à la tomate et aux aromates. De retour à l'hôtel, nous nous faisons deux tasses de café que nous posons sans problème au milieu du lit sans crainte de les renverser tellement le matelas est ferme !

Le premier travail de ce matin est de nous rendre au guichet de réservation des trains pour acheter les billets vers notre prochaine étape. Devant la préposée, nous sortons l'*iPad* pour lui montrer le nom de la ville en chinois. Elle ne parle pas un mot d'anglais et nous faire comprendre relève de l'exploit que nous ne réussirons pas. Pour notre bonheur, un groupe de jeunes filles dont l'une s'exprime à merveille dans la langue de Shakespeare entre à ce moment-là. Cela rend la tâche nettement plus aisée. Encore une fois, nous constatons que les Chinois sont vraiment attentifs au bien-être des visiteurs de leur pays.





Pavillon du lac du Croissant de Lune.



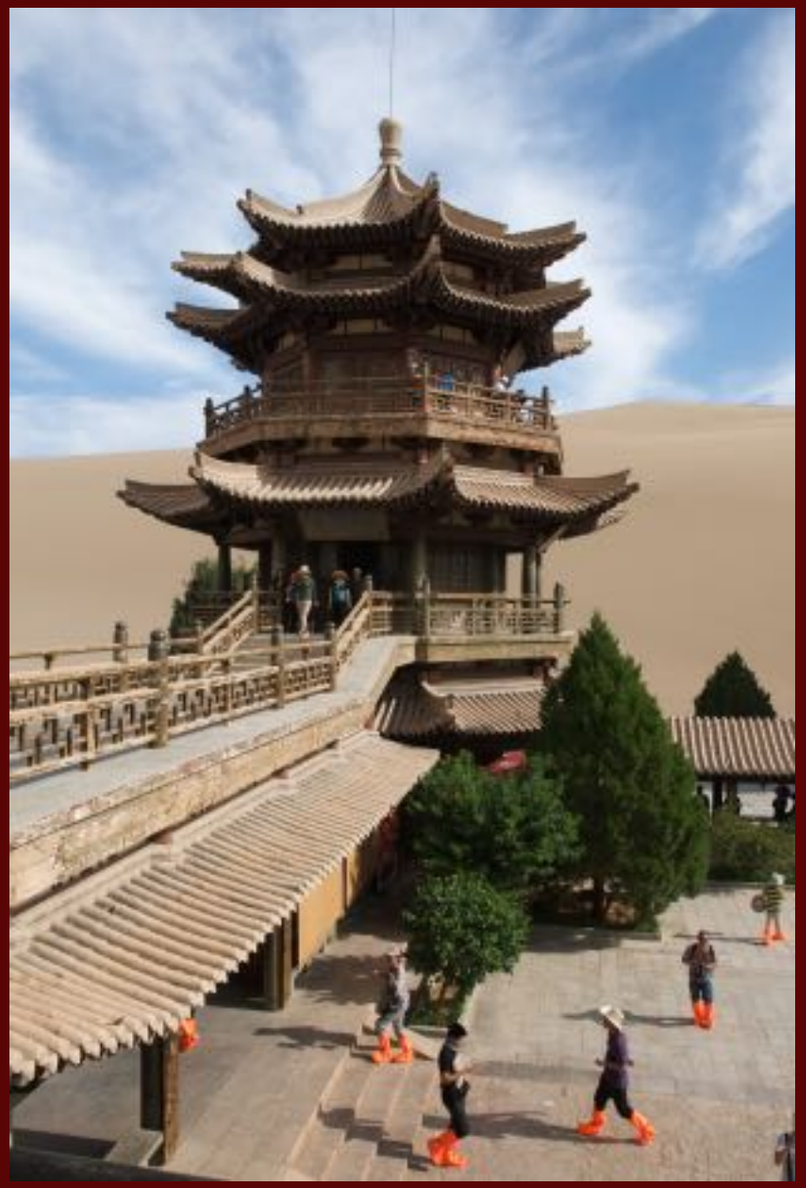




Un grand pavillon à l'architecture typique se reflétant dans le lac du Croissant de Lune ajoute un charme particulier à cet endroit.



Autour du pavillon, les dunes de Mingshashan produisent un chant doux et suave dès qu'une brise légère passe. Lorsque le vent souffle plus fort, le son devient plus impressionnant tel de puissants hurlements. Le spectacle peut alors être saisissant.





Une armée de touristes chaussés de leurs bottes antisable



Fruits secs sur le marché.

Le centre-ville n'a vraiment rien de bien attrayant sinon son quartier piéton envahi le soir par les kiosques des marchands de souvenirs et les tables des restaurants. Avant de choisir le nôtre et pour nous mettre en appétit, nous profitons de la lumière de fin de journée pour partir faire des photos autour de la mosquée et ses minarets éclatants de blancheur, puis dans le marché couvert tout proche.

À l'heure du dîner, les terrasses se remplissent et les cuisiniers grillent sans relâche les brochettes. Une assiette odorante qui passe devant nous excite nos papilles. Nous nous installons vite à une table et commandons la même. Servis dans le plat de cuisson, les morceaux de mouton sautés avec pommes de terre, épices et pain local se révèlent franchement bons. Plus cher que d'habitude, ce mets nous régale comme rarement. Nous regagnons notre hôtel repus.







Restaurants de viande sur le marché de nuit Yangguang Donglu.






烤羊排





Marché de nuit.



Rue animée du marché de nuit.



La nuit tombe sur Dunhuang









Chapitre 3

Turpan

chine



Ville-oasis perdue au début du désert et au cœur d'une dépression géologique à 154 mètres sous le niveau de la mer, réputée pour sa production de raisin, Turpan était une étape importante sur la Route de la Soie.
L'attrait de cette ville réside essentiellement dans l'accueil de ses habitants, les Ouïghours et les Huis en particulier.
Dans cette Vallée de la Mort chinoise, le raisin, le frais, mais aussi le sec, est considéré comme le meilleur du monde. Tout simplement.



Mosquée de quartier dans la vieille ville



Charme de la partie ancienne





Dans sa belle robe de briques, de style afghan, le Minaret d'Emin domine du haut de ses 44 mètres les vignes qui l'entourent









Le raisin continue de faire la réputation de la région. Suspendu grappe par grappe sur des étendoirs dans la pénombre de vastes séchoirs clos, mais aérés, il ne lui faut que quelques jours pour flétrir et être ainsi bon pour la conservation. Le résultat est s-u-c-c-u-l-e-n-t !



Rue poussiéreuse dans un quartier en pleine rénovation.



Appel traditionnel du muezzin à la prière.





Couleurs de Turpan

Le trajet en train nous parait long. Le compartiment est archi bondé, des gens dorment par terre dans tous les sens et les sièges sont occupés par 4 personnes au lieu des 3 prévues. Le soleil est à son zénith lorsque nous posons enfin les pieds sur le quai de la gare, mais il nous faut encore une heure de bus local pour atteindre la ville de Turpan.

Une douche et un rasage plus tard, nous sommes dans la rue à la recherche du minaret Emin, réputé pour son ancienneté et son architecture. Pour cela, nous parcourons un quartier comme nous les aimons. Les maisons sont traditionnelles avec un grand portail surmonté d'une peinture religieuse ou non. Les gens, des Huis pour la plupart, sont musulmans et portent la calotte sur la tête et souvent la barbe taillée pour les messieurs, le foulard et une robe bariolée pour les dames. Tous saluent à notre passage avec grand sourire et geste de la main. J'en profite pour prendre en photo quelques-uns d'entre eux. Dans un profond caniveau alimente par une eau claire et fraiche, les femmes lavent enfants, linge et tapis tout en bavardant. Les hommes discutent tranquillement par petits groupes assis à l'ombre tout en nous observant timidement. L'ambiance est paisible, presque champêtre. On aimerait communiquer plus facilement, mais leurs sourires nous suffisent amplement pour le moment.

L'air brûlant très sec est aisément supportable. D'ailleurs malgré les 43° annoncés, on ne sue pratiquement pas. Par contre nous buvons beaucoup d'eau, Turpan étant la ville la plus chaude de Chine avec des records à 50° sous abri. À la frange du désert du Taklamakan, l'oasis se niche au fond d'une cuvette, la seconde plus basse du monde derrière celle de la Mer Morte. Nous avons du mal à imaginer que nous sommes 154 mètres sous le niveau de la mer.

Rien que d'y penser, nous frissonnons !



Enfants ouïghours dans leurs habits du... vendredi.

Le minaret Emin apparaît enfin, surgissant au-dessus d'un océan de feuilles de vigne qui cachent de grosses grappes sucrées, la région est réputée dans tout le pays pour son raisin qu'il soit frais ou sec. En cette fin de journée, la brique ocre avec laquelle est construit l'édifice se pare d'une douce teinte orangée qui met encore plus subtilement en valeur ses reliefs géométriques qui lui confèrent tout son charme.

Sur le chemin du retour, nous croisons de nombreux anciens qui reviennent de la mosquée. Je les prends en photo en me promettant de faire des tirages si j'arrive à trouver dans la ville un endroit qui le fait.

Avant le dîner, pour nous faire plaisir après cette agréable marche de 8 kilomètres, nous nous installons à une table d'une échoppe très simple et sirotons une rafraîchissante bière Tsingtao qu'un ancien tout souriant vient nous servir. La chaleur aidant, nous voilà un peu grisés après la dégustation. Heureusement, les gargotes de soupe ne sont pas bien loin. Nous choisissons chacun une assiette avec une énorme cuisse que le jeune homme qui tient la boutique plonge dans un bouillon odorant. Pour terminer, il jette des herbes fraiches et quelques épices. Nous engloutissons le tout en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. C'est dire comme c'était bon ! Nous traversons le bazar en rentrant à l'hôtel et ne pouvons résister à l'achat de brugnons qui vont se révéler goûteux à souhait.

Notre premier travail du lendemain matin sera de chercher un magasin photo ou quelque chose de ressemblant pour y effectuer mes tirages. Le Bon Dieu étant avec nous, je tombe pile sur une boutique spécialisée dans le portrait de famille. Au bout de quelques minutes d'attente, j'ai en main les précieuses photos que je désirais.

Un supermarché fête ses 3 ans sur le trottoir d'en face. Fanfare de retraités, dragons rouges de circonstance, tout est là pour que la célébration soit réussie. Nous en profitons pour nous ravitailler en grandes bouteilles d'eau très difficiles à trouver
dans cette ville et en petits gâteaux faits maison.

Aujourd'hui encore nous passons les heures les plus chaudes à l'abri de notre chambre climatisée.

En fin d'après-midi, nous repartons dans le quartier du minaret à la recherche des personnes photographiées hier. Par bonheur, nous les retrouvons presque toutes. Et les invitations pleuvent. Nous ne pouvons répondre par l'affirmative à tout le monde, mais acceptons certaines en essayant de ne vexer personne. Une jeune fille qui reconnait son père sur une des photos, nous ouvre grand la porte de sa maison, nous installe à la table bien à l'abri du soleil et dépose devant nous quantité de fruits, de nouilles et des verres d'eau fraiche. S'ils sont plutôt réservés au premier abord, les Ouïgours se révèlent d'une gentillesse incroyable. Nous le constaterons dans tout le Xinjiang. Nous repartons de cette tournée les bras recouverts de petits cadeaux telles des grappes de raisins frais, une grappe de raisins secs, des tranches de pastèque ou des nouilles frites.

Depuis que nous voyageons, jamais encore nous ne nous sommes fait refouler à l'entrée d'un musée. C'est pourtant ce qu'il nous arrive ce matin devant celui de Turpan. Un gardien pour le moins tatillon, après nous avoir détaillés de la tête aux pieds, nous en interdit l'entrée en désignant nos tongs. Il exige des chaussures fermées et nous montre le règlement qui le stipule ! Nous avons marché depuis notre hôtel jusqu'ici dans la chaleur et sous un soleil de plomb, nous n'avons pas le courage de refaire deux fois le chemin. Tant pis pour le musée !

Nous passons la journée aux abords et dans le bazar. Chantal a un succès fou avec son *iPad*. Dès qu'elle le sort, un attroupement se forme rapidement autour d'elle. Il est alors facile de « parler » ou du moins communiquer par sourires et rires avec les gens. Elle les prend en photos et leur montre aussitôt le résultat sur l'écran de bonne taille. Même si les clichés sont pour la plupart du temps gâchés par une pose trop figée et un éclairage trop contrasté, les modèles sont très fiers d'avoir été ainsi photographiés.



Tapis en train de sécher dans la rue



Entrée et portail d'une maison ouïghoure



Discussion de fin de journée









Portraits ouïghours



Friandises dans le bazar.





Marchands de fruits
à l'entrée du bazar







Les nan (pains traditionnels) saupoudrés de graines de pavot, de sésame ou de fenouil, sont un vrai délice à la sortie du four ou lorsqu'ils accompagnent les kebabs.



Jeune femme ouïghoure

Jeu de couleurs dans les rues de Turpan















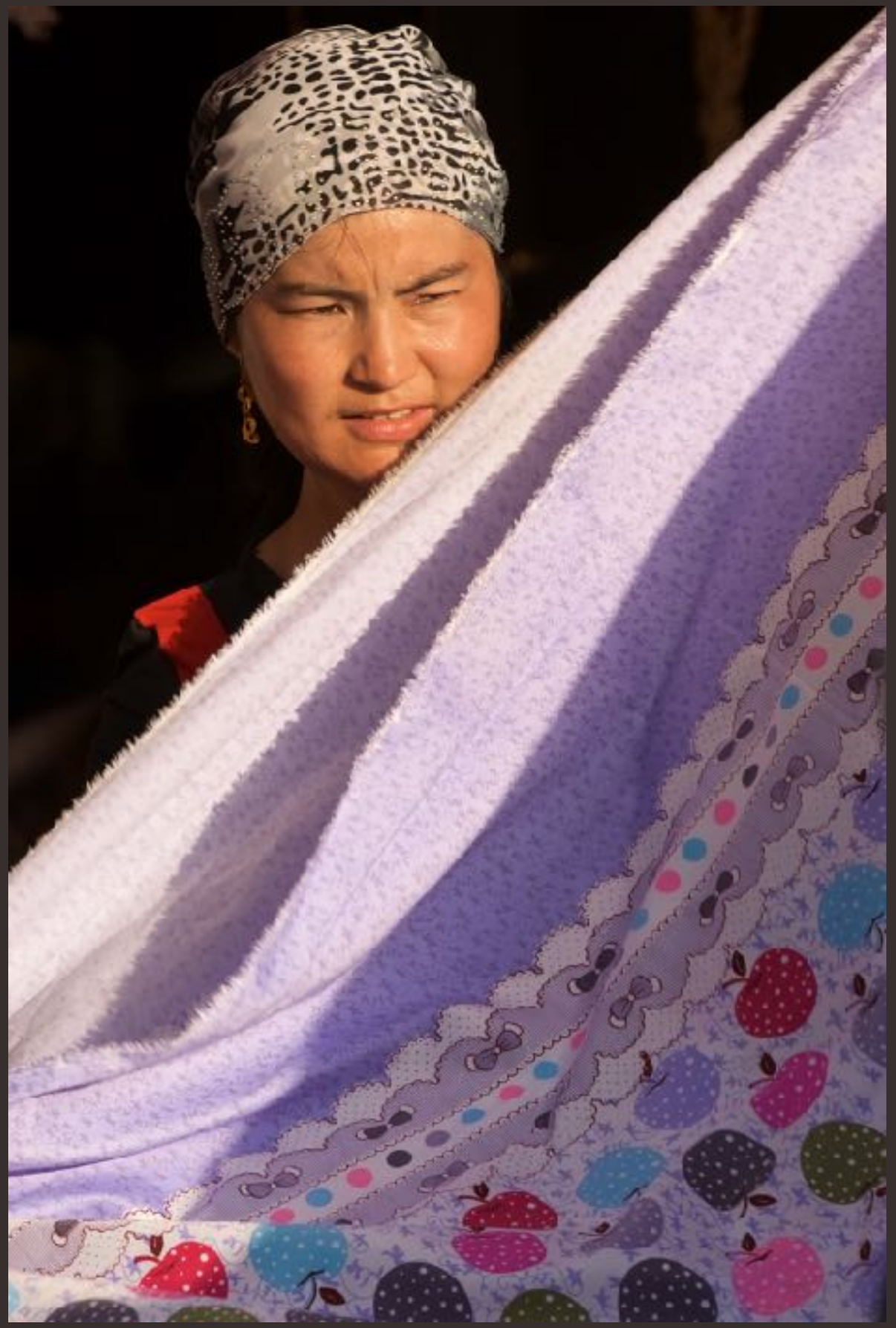
On porte encore l'habit traditionnel ouïghour dans les villes de Turpan et de Kachgar. Les femmes s'habillent de longues robes amples, bariolées de couleurs chatoyantes et faites de soie tissée à la maison, tout cela accompagné de bas brochés de fils d'or. La plupart des femmes se couvrent la tête d'un foulard de couleur vive.





La population ouïghoure s'accroche à ses coutumes et continue de se vêtir du costume traditionnel. Les hommes, arborant souvent de longues barbes, portent le chapan, le manteau trois-quarts serré à la taille, sur des pantalons enfilés dans de hautes bottes en cuir et le dopa, une calotte carrée brodée dont les enfants se revêtent aussi.















Prairies dans les montagnes entre Turpan et Kachgar.



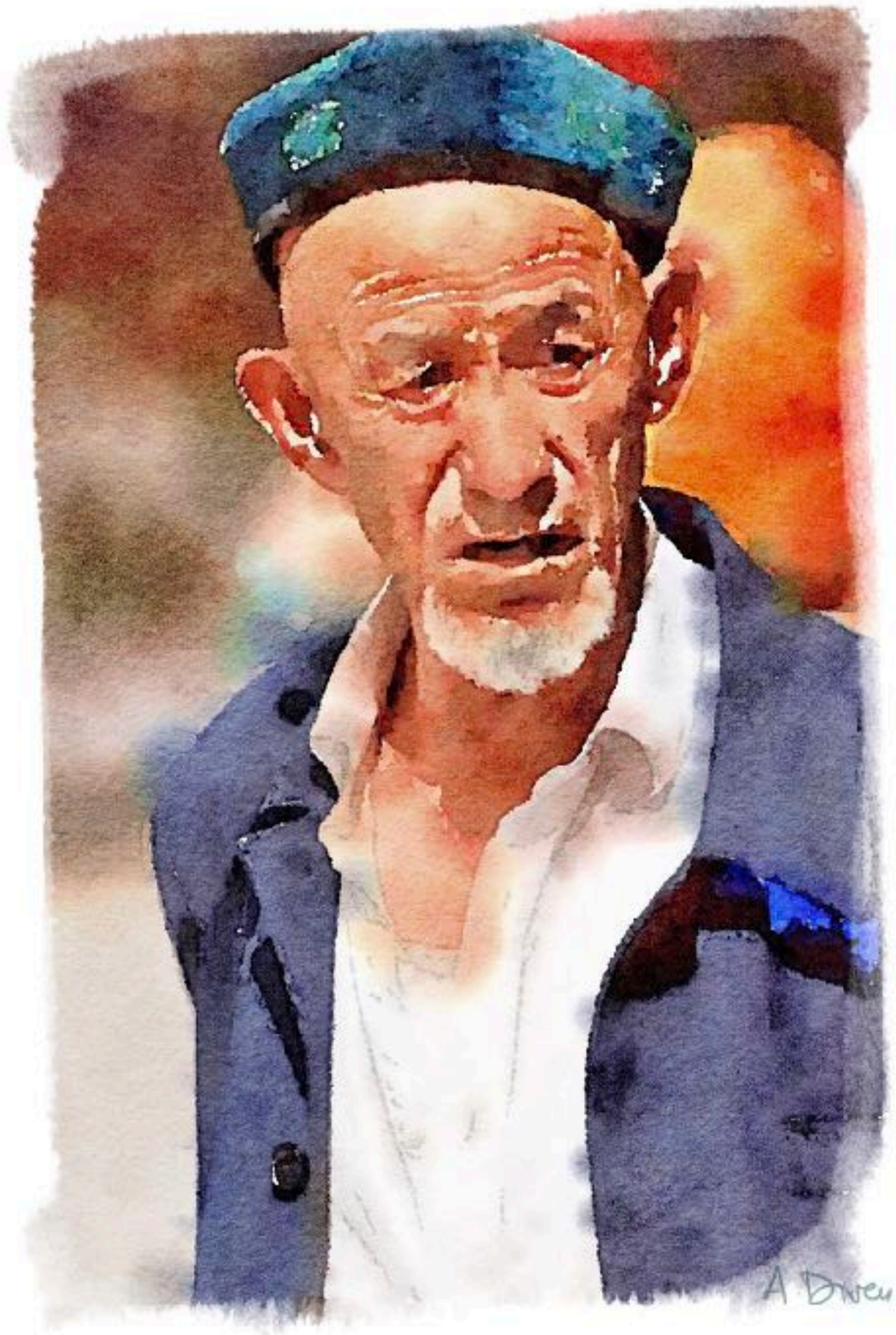
Chapitre 4

Kachgar

chine



Étape mythique de la Route de la Soie, la ville de Kachgar est située au carrefour des routes nord et sud du terrible désert du Taklamakan. Chinois et nomades d'Asie centrale y ont de tout temps tissé des liens commerciaux, culturels ou diplomatiques. Le marché, aujourd'hui encore, perpétue cette tradition marchande et la réputation de sa foire aux bestiaux du dimanche a dépassé les frontières. Aujourd'hui, en venant de l'ouest ou de l'est, Kachgar, marque toujours le début d'un autre monde...











Le marchand de charbon.



Une boucherie improvisée dans la rue

Page suivante :
Grande Mosquée Id Kah







Dans son costume de carreaux jaunes, la Grande Mosquée Id Kah est le centre de la vieille ville et au cœur de la vie de ses habitants. Elle peut accueillir 10 000 fidèles pour la prière du vendredi





Construit au XVII^e siècle, le Mausolée d'Abakh Khoja est le lieu le plus sacré du Xinjiang, et l'un des plus beaux exemples d'architecture islamique en Chine.



La statue de Mao, l'une des dernières en Chine, mais l'une des plus grandes, date de 1968.
Le grand timonier tourne le dos à la vieille ville et tend la main vers les nouvelles résidences han... Symbole ?

Sur la Route de la Soie, il existait des étapes incontournables. Kachgar en était une. Les caravanes qui allaient affronter le redoutable désert du Taklamakan ou celles qui en arrivaient se redonnaient de la vigueur dans cette cité animée, carrefour des civilisations. Aujourd'hui, devenue une ville moderne avec les nouveaux quartiers chinois en béton enveloppant le centre historique ouïgour en adobe et pisé regroupé autour de la mosquée Id Kah, elle attire les voyageurs en mal d'aventures.

Politiquement chinoise, elle est en effet restée très orientale avec ses mosquées plus croquignolettes les unes que les autres, son bazar et son labyrinthe de venelles abritant nombre d'échoppes, de boucheries et de boulangeries en plein air. Personnellement, j'adore cette atmosphère qui me rappelle celle des villes d'Istanbul ou du Caire.

Après une toilette méritée, nous nous enfonçons dans la rue juste en face de l'hôtel pour nous diriger tranquillement vers la place de la mosquée Id Kah, centre névralgique de la ville.

Le nombre de boucheries et de boulangeries en plein air et en pleine poussière nous laisse perplexes. Les carcasses de mouton sont surprenantes elles aussi pour nos yeux d'Européens. D'étonnantes boules que les acheteurs se disputent pendouillent à l'arrière des gigots. Au marché aux bestiaux du dimanche, nous comprendrons. Ce sont en fait des races spécifiques avec d'énormes « fesses » de graisse, élevées pour cela. La consommation de gras est en effet impressionnante ici. Lorsque vous commandez une assiette de brochettes grillées, on dépose devant vous deux bouts de viande, surtout pas trop maigre, et un morceau de suif sur chaque pic ! Nous avons testé... une seule fois !



Discussion sur le perron



Les boulangers eux aussi sont légion dans la rue. Chacun d'entre eux s'affaire autour d'un four en terre dans lequel il colle contre la paroi une sorte de galette épaisse de pâte à pain savamment décorée qui cuit en quelques minutes, puis les présente ensuite aux acheteurs, dorées et bien rangées, sur une table recouverte d'un tissu.

Tous les dix mètres, en alternance avec les stands des bouchers, des boulangers et des marchands de fruits, les barbecues ronflent, dévorant les tas de bois et de charbon amoncelés à leurs pieds. On marche alors dans un brouillard de fumée épaisse et suffocante qui ne se dissipe pas. Ça pique les yeux et prend à la gorge. Hormis les voyageurs de passage comme nous, cela n'a l'air de gêner personne... Je râle et pourtant j'aime cette ambiance. Heureusement d'ailleurs, puisque nous sommes obligés d'emprunter cette rue chaque fois que nous sortons de l'hôtel...

La place de la mosquée est vaste. Des groupes de badauds se pressent autour d'un cheval, d'un chameau et d'une calèche pour se faire photographier avec le bâtiment religieux en arrière-plan. L'édifice le plus représentatif de Kachgar trône dans son habit de céramique jaune en bout de place en plein centre de la vieille ville qui s'étend à ses pieds.

De la partie ancienne, il ne reste malheureusement plus que quelques quartiers. Aucun d'entre eux n'est intact. De quelque côté que l'on se tourne, ce n'est qu'amas de poussière, de terre et de briques. On se croirait dans une ville après un séisme. Ainsi décrit, le tableau pourrait paraitre bien noir. Quoiqu'il le soit un peu, la reconstruction va bon train, et pas toujours dans le mauvais sens. De nombreuses maisons anciennes du centre historique sont progressivement remplacées par des bâtisses neuves en adobe et pisé telles les demeures d'autrefois. Seuls quelques immeubles en béton surgissent dans des quartiers un peu plus éloignés. La ville d'antan reverra-t-elle le jour ? On peut tout de même en douter tant les dégâts semblent irréversibles. Mais l'intention est là, désormais bien présente. Et puis comment reprocher à une population le désir d'avoir accès aux facilités d'une vie plus confortable, plus moderne ? Le débat entre partisans du rénové à l'européenne et du neuf à la chinoise n'est pas prêt d'être clos...

Pour le repas du soir, nous entrons dans une salle de restaurant digne des décors de films noir et blanc américains d'après-guerre. On ne serait pas surpris d'y croiser Humphrey Bogart échappé de « Casablanca ». Rien n'est nickel, ni les tables, ni le sol, ni les vitres, mais le ragout de bœuf qui mijote à l'entrée nous a titillé les papilles. Avec le *naan* que l'on trempe dans la sauce, le plat se révèle être épicé juste comme il faut et très bon. Nous viendrons régulièrement dans cet endroit seulement fréquenté par les locaux.



Dans le quartier commercial près de la mosquée s'alignent les magasins regroupés par spécialité surtout visités par les hommes. Devant les boutiques des bijoutiers se forment des attroupements de femmes...



Promenade dans les vieux quartiers jouxtant la Grande Mosquée.









Depuis quelques années, la ville authentique aux maisons de stuc et de pisé a été presque entièrement rasée par les bulldozers pour faire place à une ville moderne. Seul un ancien quartier a été conservé, mais à des fins trop touristiques pour être vraiment intéressant.





Vision d'une partie de la ville qui n'existera peut-être bientôt plus.















Scènes de la vie quotidienne dans les ruelles de la vieille ville.





Un des premiers travaux de la journée : nettoyer devant sa maison.






HC-2188



Sourire, sourires : toujours et encore







Diverses manières de s'habiller !







Sieste dans une rue de la vieille ville





Artisans et commerçants de la rue principale







Le boulanger et sa fournée de nan

Beaucoup de commerces sont en fait des boutiques en plein air et à même le trottoir.







Cuisine de rue



Promenade du soir dans la fumée odorante des BBQ.



L'important : bien choisir ses bêtes...

Nous sommes surpris du nombre très restreint de touristes autres qu'asiatiques. En fait, ils sont très rares pour ne pas dire quasi absents. Nous n'en verrons aucun durant plusieurs jours d'affilée. Peut-être est-ce simplement dû à la difficulté de se procurer les visas.

Depuis que nous sommes à Kachgar, nous avons un mal fou avec les horaires locaux. Officiellement, c'est l'heure de Pékin qui prévaut, celle que nous utilisons depuis notre arrivée en Chine. Officieusement, c'est celle des Ouïgours qui a cours ici. Il suffit de regarder les pendules autour de nous qui indiquent toutes 2 heures de moins que nos montres réglées sur l'heure légale. Pour compliquer le tout, le soleil ne se lève plus qu'à 8 h 30 (heure de Pékin) et ne se couche que vers 22 heures. Nous nous trouvons désormais beaucoup plus à l'Ouest. et, de ce fait, avons du mal à nous réveiller pour 8 heures (heure de Pékin). De toute manière, les petits-déjeuners ne sont servis qu'à partir de 7 heures (heure ouïgoure) !

Vers 10 heures (heure de Pékin), nous arpentons les rues qui commencent seulement à s'animer. Nous profitons de la température idéale à ce moment de la journée pour nous balader. La lumière en outre est parfaite pour les photos. Je mitraille la façade en faïence jaune de la vieille mosquée Id Kah caressée par les rayons d'un soleil pas encore trop puissant. Des hommes à la barbe grisonnante et coiffés d'un calot traditionnel en sortent tout en discutant. Une femme voilée assise sur les marches d'accès mendie avec succès quelques *yuans* auprès de visiteurs chinois. De jeunes Coréens qui logent dans le même hôtel que nous nous demandent gentiment de poser avec eux devant l'entrée ce à quoi nous nous plions avec plaisir.

L'ambiance matinale est vraiment paisible. Seuls les klaxons des voitures et des motos circulant sur l'artère principale qui longe la place viennent perturber la quiétude du moment. Les échoppes des vendeurs de souvenirs, des tailleurs et artisans ouvrent l'une après l'autre. Un barbier tenant boutique en pleine rue rase de près ses clients avec un coupe-chou qui date de Mathusalem. Dans un atelier de couture, un jeune homme armé d'une immense paire de ciseaux découpe habilement un lé de tissu sans patron pour le guider. Plus loin, un bijoutier façonne à l'aide d'un fin marteau une chaine en or, tandis qu'un de ses collègues sertit une pierre de jade dans un anneau en argent.

Et partout, les vendeurs ambulants proposent leurs fruits sur des plateaux tirés par une moto. C'est la pleine saison du raisin, des pêches, brugnons, abricots, melons, pastèques. Nous goutons un peu de tout. Les pêches et les melons sont particulièrement succulents. Nous en dévorerons plusieurs kilos lors de notre séjour ici.

Le marché du dimanche a lieu... tous les jours ! On y trouve absolument tout : épices, tapis, fruits bien sûr, mais aussi tissus en quantité, vêtements, produits de soins, rayons bricolage, quincaillerie.

Les corps de métier sont regroupés par catégories ce qui facilite la recherche pour les non-initiés que nous sommes. C'est en fait une sorte d'hypermarché de boutiques individuelles où le monde se bouscule allègrement dans le quadrillage des innombrables allées couvertes.

Nous prenons un taxi pour nous rendre hors de la ville au marché aux bestiaux qui, lui, n'a vraiment lieu que le dimanche. Très réputé, ce marché attire les paysans de la région qui doivent parfois faire plus d'une cinquantaine de kilomètres avec leurs engins sur des pistes cahotantes.

Il est 10 heures lorsque nous y arrivons et seuls quelques troupeaux sont déjà en place. Les vendeurs de moutons attachent leurs bêtes serrées les unes contre les autres, tête-bêche et en plein soleil, à deux cordes tendues entre deux piquets. On se demande comment elles peuvent respirer, la tête ainsi coincée entre les liens. Certaines races ont un derrière plus que rebondi. Nous n'en avions pas encore vu comme celles-ci. C'est un critère de choix pour les acheteurs qui ne se privent pas de tâter ces boules de graisse. Toutes sortes de véhicules depuis la moto poussiéreuse au camion brimbalant en passant par la carriole tirée par un âne amènent leurs lots d'animaux qui s'échangeront ou se vendront dans la journée. On y trouve en quantité moutons et vaches, mais aussi des chèvres, quelques chevaux, baudets, mules, yacks et même un chameau un peu perdu dans cette mêlée. Tous ces troupeaux piétinant sur un sol très sec soulèvent un nuage de poussière que l'on doit apercevoir des kilomètres à la ronde. Avec les animaux affluent quelques cars de touristes, mais pas autant qu'on pouvait le penser. J'en ai seulement dénombré deux : un bus d'Allemands retraités mais très pressés à voir l'allure à laquelle ils ont fait le tour et un autre de Chinois en visite dans la région.

Lorsque nous partons vers 12 h 30, il fait très chaud et l'animation bat son plein. Les stands de nourriture dispensent à tout-va leurs nouilles et leurs soupes aux affamés. Sur le foirail, ce sont maintenant des milliers de têtes qui attendent preneurs. À grand renfort de gestes liés à la parole, les transactions sont de plus en plus nombreuses. Après s'être mis d'accord sur le prix en se tapant fort dans la main, les deux protagonistes échangent les billets de 100 *yuans* contre les animaux qui partent aussitôt au bout d'une corde avec le nouveau propriétaire. J'aime toujours cette ambiance particulière qui me rappellent mon enfance lorsque mon père m'emmenait avec lui sur les marchés bretons acheter ses bovins. C'était il y fort longtemps maintenant, mais les acquis demeurent...

Un matin, juste après le petit-déjeuner, un taxi nous transporte pour 20 yuans au tombeau d'Abakh Hoja. Situé à la périphérie de la ville, il mérite amplement le déplacement. C'est, à notre gout, le plus beau monument de Kachgar. Se détachant fort joliment sur le bleu du ciel pur et recouvert en grande partie de tuiles vernissées multicolores, il trône au milieu d'un jardin bien planté, devant un cimetière de tombes en terre. Les touristes ne se pressent pas encore. Pour l'instant, seuls quelques-uns admirent les motifs de la façade. De nouveau, des Coréens (du sud évidemment) désirent se faire prendre en photo avec nous. Depuis 10 mois que nous sillonnons l'Asie, nous en avons rencontrés un peu partout et tous, jeunes ou plus âgés, sont franchement rigolos et sympas. Dommage que le niveau de vie dans leur pays soit si élevé, sinon nous y serions allés avec plaisir. Pour revenir en ville, nous prenons un bus de ligne urbaine qui nous coûte dix fois moins cher que le taxi !

Qui n'a pas connu les joies de l'achat d'un billet de car dans une gare routière ne sait rien de la vie quotidienne à la chinoise. Il faut d'abord passer au détecteur comme dans les aéroports et ensuite trouver le bon guichet. C'est là que cela se complique, car évidemment tout est écrit en chinois et personne ne parle anglais. Nous choisissons une file d'attente un peu au hasard avant de nous faire doubler de tous les côtés... Ça pousse, ça crie, et bien sûr lorsque nous arrivons devant le guichet la préposée ne connait pas un mot d'anglais. Je montre sur l'*iPad* le nom de la ville écrit en chinois, mais, à ses gestes, je pense comprendre que ce n'est pas le jour pour les réservations.

Nous devrons donc revenir une autre fois !…









Vitrines :
tapis, sac, instruments de musique







Marché aux bestiaux du dimanche.











Le marché de Kashgar est réputé pour être le plus gros marché d'Asie centrale. Moutons, brebis, chèvres, bovins, chameaux, yaks, ânes et chevaux s'achètent et se vendent ici. Les moutons et les chèvres sont alignés et attachés les uns aux autres formant des brochettes d'adorables boules de laine.



La chèvre âprement négociée par son nouveau propriétaire.





Chapitre 5

Osh

kirghizistan



À l'époque de la Route de la soie, Osh était au carrefour de trois grands axes : celui venant de Chine, celui partant vers l'Ouzbékistan et celui descendant au sud, vers le Tadjikistan. Les caravanes s'y ravitaillaient et y commençaient même leurs échanges. Le trajet depuis Kachgar emprunte la passe d'Irkhestam, à 2 840 mètres d'altitude, dans un décor sauvage splendide, et sur le tracé même de la Route mythique.



Sitôt la frontière chinoise franchie, la route traverse, côté kirghize, les magnifiques décors de la vallée de l'Alay, avec le Pamir Alay et le pic Lénine, et son sommet à 7 134 mètres en toile de fond.









Aux abords du bazar, une marchande de balais



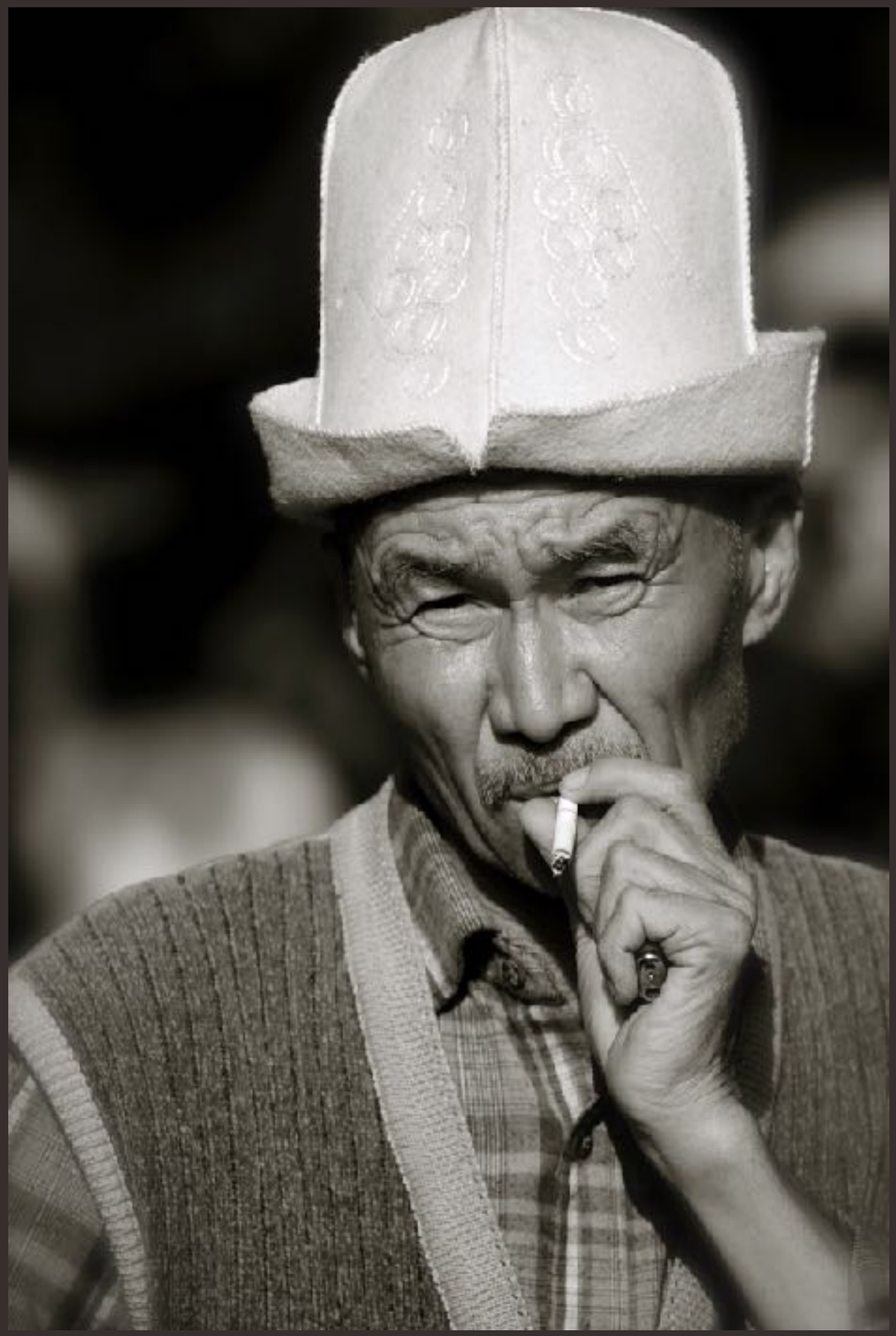
Tous les hommes arborent le kalpak, bonnet traditionnel haut et pointu en feutre brodé.











Le bus arrive à 1 heure du matin à Osh, la plus mauvaise heure pour les routards. En pleine nuit, il est en effet difficile de trouver une chambre sans se faire arnaquer. Nous choisissons de passer la nuit blanche sur les marches de la gare routière. Heureusement, les températures sont encore clémentes à cette période de l'année. Vêtus d'une polaire et d'un pantalon, blottis l'un contre l'autre, assis sur la pierre, nous n'avons pourtant pas très chaud. Pour tuer le temps qui défile à une lenteur incroyable, nous faisons un peu de gym et de jogging autour de la place, sans trop nous éloigner des bagages.

Les premières lueurs apparaissent enfin et avec elles les premiers signes de vie.
Nous sommes en train de nous décourager dans notre recherche d'hôtels que nous ne trouvons pas (tout ici est écrit en russe, mais au contraire de la Chine, rien n'est transcrit dans notre système graphique), lorsqu'une dame nous fait signe de la suivre. Sur ses pas, nous entrons dans une cour fermée par un gros portail, nous engageons dans un étroit passage coincé entre une maison et une banque et arrivons à la guesthouse que nous avions choisie sur le guide. Incroyable ! Il était pour nous totalement impossible de la dénicher sans aide. Je dois avouer que nous avons tout de même pas mal de chance.

Installés, douchés, nous partons faire le tour de la ville ou tout du moins celui du centre. Les avenues et les trottoirs sont larges, les gens sont bien habillés, les conducteurs s'arrêtent pour nous laisser traverser. Nous n'avions plus l'habitude et cela nous fait bien plaisir. Les étudiants, garçons et filles, se rendant à l'université se font un honneur de discuter avec nous en anglais. Certains nous accompagnent un moment avant de poursuivre leur chemin. Les plus anciens nous font signe de la main et viennent nous parler en kirghize ou en russe. Même si l'on ne se comprend pas, tout finit en rires.

Nous n'avons pas encore pris de petit-déjeuner, il est bientôt midi et les estomacs sont dans les talons. Nous passons devant un restaurant de plein air qui propose de belles brochettes de cuisses de poulet. Nous ne résistons pas longtemps à la bonne odeur de BBQ. Elles se révèleront excellentes et le *naan* qui les accompagne est presque croustillant. Après une petite promenade digestive, nous rentrons à l'hôtel. Il est 15 heures. Je me mets au lit. Chantal fait d'abord une lessive puis se couche elle aussi. Nous nous réveillerons à 7 heures le lendemain matin, frais et dispos !

Pour le petit-déjeuner, Chantal prépare deux tasses de café qu'on avale avec les *nans* achetés hier. C'est correct, mais sans beurre ni confiture, le pain sec fait office d'étouffe-chrétien.

Ce matin, je voudrais faire un peu d'internet pour potasser la suite de notre voyage. Sur le chemin, nous faisons la connaissance d'Auriat, une charmante jeune fille qui se propose de nous aider. Elle nous emmène dans un centre où les étudiants viennent surfer sur la toile. Tandis que je tapote sur les touches de mon clavier et mets mon site à jour, Chantal et elle bavardent de tout et de rien en anglais en engloutissant une tablette de chocolat. La connexion est lente et au bout de trois heures, j'ai les renseignements que je désirais.
Nous laissons Auriat retrouver ses copines et, avant de nous diriger vers le bazar apparemment réputé, allons dévorer un gros *shawarma* dans une cafétéria locale bondée de jeunes.

Nous flânons quelque temps dans le marché pas si intéressant que cela, puis nous rendons dans un parc où de nombreuses attractions foraines ont élu domicile. Aux stands de tir succèdent d'autres stands de tir, de vieux manèges à la sécurité incertaine, une grande roue fraichement repeinte. La majorité des promeneurs lèchent consciencieusement un cornet de glace acheté à l'une des marchandes disséminées le long de l'allée à l'abri du soleil. Un air soviétique à l'accordéon fait dodeliner quelques têtes, tandis qu'un karaoké diffuse mollement un morceau à la mode quelques dizaines de mètres plus loin. Dans leur tenue chic, les jeunes filles belles et élancées marchent par petits groupes en riant. Les garçons quant à eux semblent plus intéressés par le punching-ball et le

tir à la carabine, mais ne dédaignent pas jeter un œil à leur passage. Des mamies dont toutes les dents sont recouvertes d'or sourient à notre approche. L'ambiance paisible ne nous donne pas l'envie de partir. Aussi nous réfugions-nous dans un bar aux abords du parc et dégustons avec délice une pinte de bière kirghize fraîche à souhait.

Le petit-déjeuner du lendemain est copieux. En passant devant une épicerie et une pâtisserie en rentrant hier, nous avons acheté des yaourts, une brique de lait, du raisin, des gâteaux fourrés aux prunes et deux *nans*.

Le ventre plein, nous partons en direction de la colossale statue de Lénine. Pratiquement sous la sculpture sont garées d'immenses limousines noires ou blanches. Quelle image ! Le symbole du capitalisme défiant celui du communisme... En fait, ces voitures impressionnantes sont louées à l'occasion des mariages qui ont l'air de se fêter en grande pompe ici. Et nous sommes justement en pleine saison des unions en considération du nombre imposant de limousines garées devant le parc. Nous en comptons huit, excluant les gros 4x4 américains, allemands, coréens ou scandinaves. Même à Hollywood ou à Las Vegas nous n'en avions pas vu autant. Serait-ce là les signes visibles d'une certaine corruption ? Nous ne sommes pas loin de le penser, car nous sommes tout près de l'Afghanistan, plus gros producteur mondial d'opium qui, pour sortir la drogue du pays, doit passer par les états voisins, comme le Kirghizistan par exemple, et corrompre de multiples personnes pour que celles-ci ne voient rien et facilitent le transit vers la Russie. Cela n'est que théorie, mais se révèle très plausible.

Les couples de mariés sont nombreux dans le parc et se font filmer et photographier par des professionnels (je prête même un de mes objectifs à l'un d'entre eux). Certains sont entourés de leurs amis, d'autres d'un orchestre où l'accordéoniste est le musicien principal. Les épousées ont toutes une belle robe satinée blanche à bustier et froufrous tandis que les mariés portent le costume noir et le haut chapeau traditionnel en feutre écru, le *ak-kalpak*. L'ambiance est bon enfant. Quelques invités viennent discuter un instant avec nous, toujours étonnés qu'on ne parle pas leur langue. Je me fais même offrir un verre de « Cognac » kirghize qui, je dois l'avouer, me laisse un gout de trop peu dans la bouche...

Ce matin en nous réveillant, il n'y a pas d'électricité. Cela nous arrivera au moins une fois par jour pendant notre court séjour. Les coupures sont plus ou moins longues et peuvent durer une journée entière comme celle d'aujourd'hui. En fait, pendant qu'une partie de la ville est dans le noir, l'autre est dans la lumière.

Nous filons au bazar acheter du raisin et des *nans* et y faisons la connaissance d'Elmira, jeune Kirghize de 20 ans, mariée et enceinte de 3 mois. Avec nous, elle grimpe au sommet du Trône de Salomon, lieu de pèlerinage et pic montagneux dans la ville d'où nous jouissons d'un beau panorama sur les alentours. Comme une dame devant moi, j'en profite pour faire du toboggan sur une roche usée par le passage des pénitents. Cela soignerait le mal de dos. Comme tout le monde, je renouvelle l'opération trois fois et... je n'ai plus mal au dos. Pourvu que ça dure ! Plus loin, de vieilles femmes dentées d'or nous interpellent, nous touchent, plaisantent, rient de bon cœur et nous font la bise en partant. De retour en ville, nous invitons Elmira à prendre un verre avec nous, elle qui avait payé les entrées du Trône de Salomon.

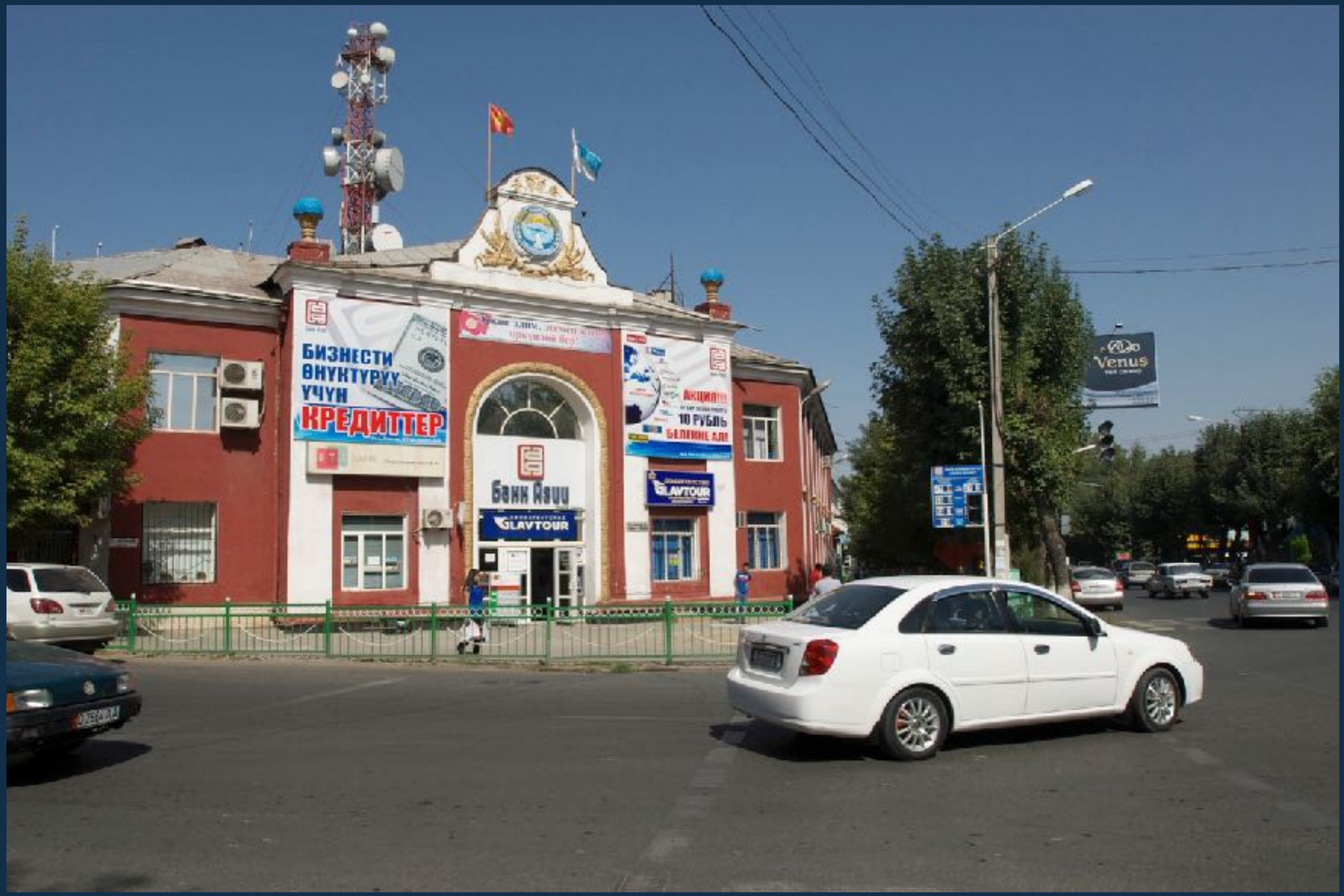
Notre séjour tire à sa fin. Nous retiendrons le fait que les gens d'ici sont d'une grande gentillesse, toujours prêts à rendre service. C'est ce qu'il y a de plus frappant. Mais nous n'oublierons pas non plus les très nombreux mariages (plusieurs par jour) et leurs cortèges d'impressionnantes limousines et grosses voitures, les bons *shawarma* de notre petite gargote estudiantine, le raisin gorgé de jus sucré... et, pour ma part, les jolies filles !



L'une des plus impression-nantes statues de Lénine en-core debout dans toute l'Asie centrale.



Bus effectuant le trajet entre Kachgar en Chine et Osh au Kirghizistan en 18 heures



Une des rues principales de Osh





Une église du centre ville.





Chemin qui monte à la colline du Trône de Salomon
et
une yourte dans un parc.
D'une superficie d'environ 20 m², la yourte est simplement composée de couches de feutre en laine de mouton, posées sur une armature en bois pliable. Adaptée au nomadisme, on la retrouve en Mongolie, au Kazakhstan et au Kirghizistan.



Mosaïque d'artiste sur un mur.



Incroyable ! Au bout de deux jours on était capable de lire le russe dont beaucoup de mots ressemblent au français.

Donnant sur la rue, étal de boucherie dont les morceaux feront d'excellents chachlyks grillés en brochette.





Têtes de bovins transportées à travers le bazar.





Dans le bazar



Épices qui viendront pour certaines d'entre elles parfumer le plat national qu'est le plov, riz pilaf, mélangé à de la viande et agrémenté de carottes auxquelles s'ajoutent, selon les régions, de l'ail, des pois chiches ou des raisins secs











Marchandes du bazar considéré encore aujourd'hui comme l'un des plus grands d'Asie centrale.













Traditionnellement, en Asie centrale, les personnes soucieuses d'afficher leur appartenance à l'élite troquaient leurs dents saines contre des prothèses en or. En cas de nécessité, disait-on, on pouvait toujours en vendre quelques-unes. Auprès de la jeunesse actuelle, la tradition est en train de se perdre.



Mariage kirghize.



Chapitre 6

Tachkent

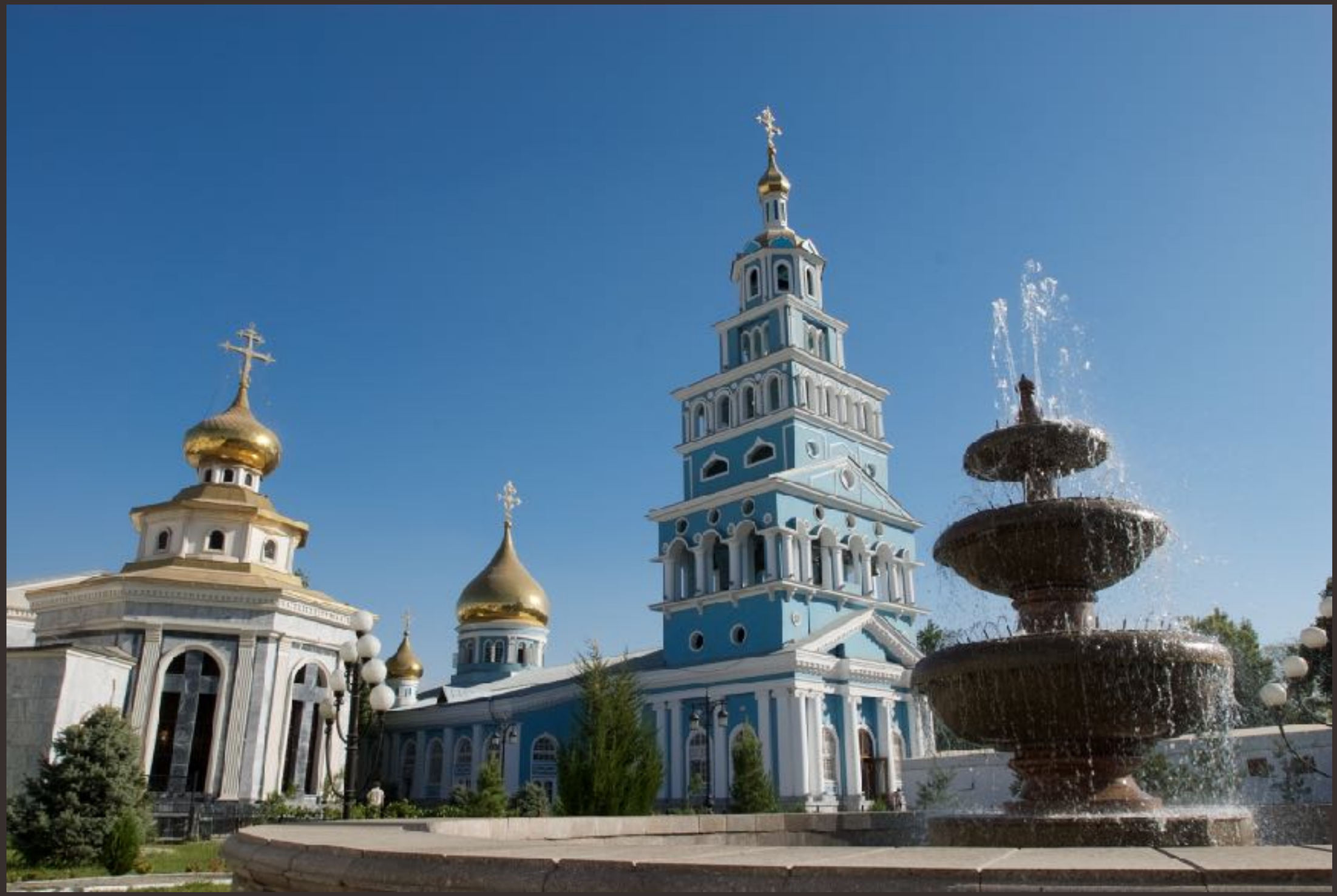
ouzbékistan



Même si Tachkent n'est pas la plus belle ville du pays, son style si particulier alliant le fonctionnalisme soviétique avec des bâtiments pimpants en marbre et en verre et une architecture musulmane plus traditionnelle ne laisse pas les visiteurs indifférents. Pour célébrer les 2 200 ans de la capitale en 2009, plusieurs édifices religieux ont été restaurés ou construits avec de grands moyens issus de fonds publics ou privés malgré la lutte sans merci que mène le président contre les mouvances islamistes.



Complexe Hazrati Imam



La cathédrale orthodoxe russe de la Dormition ou de l'Assomption.





Le portique Ezgulik sur la Place Mustakillik
ou place de l'Indépendance.



La Madrasa Koukeldach située à l'entrée de la vieille ville près du bazar est construite traditionnellement, avec une façade décorée de majolique. Les pièces réparties autour de la cour, les hudjrs, servent d'habitation aux étudiants. La Grande Mosquée du Vendredi jouxte le vieil édifice...







Jolie lumière sur la mosquée du Vendredi

Un taxi nous prend devant notre guesthouse d'Osh pour nous déposer une petite dizaine de kilomètres plus loin devant le poste frontière kirghize-ouzbek où un gradé nous fait, parce que nous sommes touristes, passer devant tout le monde.

Après avoir fait tamponner nos passeports, rempli quelques formulaires, déballé tout le sac de matériel électronique et une nouvelle fois sauté, parce que nous sommes touristes (!), la longue queue côté ouzbek, nous trouvons facilement un taxi pour Tachkent la capitale distante d'environ 350 kilomètres.

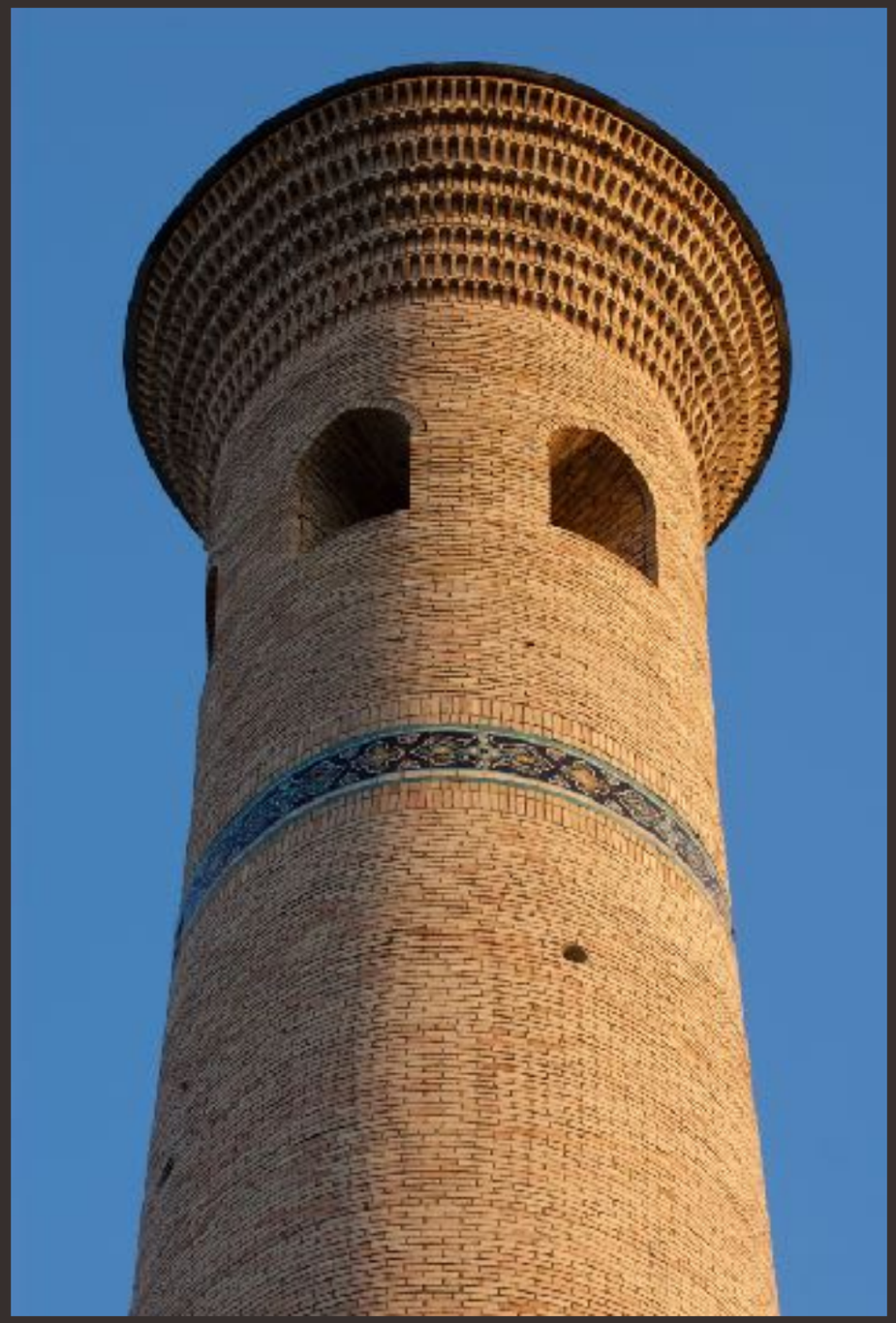
Au début du trajet, une succession de champs de fruits et de champs de coton où des étudiants réquisitionnés cueillent les boules de fibres défilent devant nos yeux. C'est la vallée de Ferghana, région la plus riche et la plus peuplée d'Ouzbékistan.

Puis la route s'élève et nous traversons un paysage de montagnes arides, rocailleuses. Quelques contrôles policiers et des traversées de tunnel ponctuent le parcours sinueux. Un militaire armé arrête notre véhicule, alerté qu'il a dû être du fait que je filmais avec l'iPad à travers le pare-brise. Heureusement, il s'est trompé de cible et a vérifié le téléphone mobile de l'autre personne qui voyage avec nous. Même si je n'avais rien enregistré de «sensible», je m'abstiens donc de photographier quoi que ce soit jusqu'à l'arrivée à Tachkent. Au grand soulagement du chauffeur.

Celui-ci nous dépose après 6 heures de trajet à l'entrée de la ville d'où nous devons prendre un nouveau taxi pour nous rendre dans le centre.

En guise de chambre, nous ne trouvons en fait que des lits dans un dortoir, ce dont nous nous contenterons pour cette nuit. Après avoir réglé un différend avec le chauffeur qui nous demandait vraiment trop cher pour le trajet effectué, nous posons les bagages et partons à la recherche d'un autre hôtel pour demain et d'un endroit pour manger.

Une fois la chambre trouvée, nous nous rabattons, après une vaine recherche d'un restaurant répertorié dans un guide, sur une espèce de snack à la nourriture vraiment pas terrible.



Mosquée Hazrati Imam.



Mosquée Hazrati Imam.

La mosquée Hazrati Imam, réalisée dans le plus pur style du XVIe siècle a été construite en 2007.







La place Hazrati Imam est considérée comme le centre religieux de Tachkent avec la médersa Barak Khan qui date du XVIe siècle, la mosquée Tellia Cheikh du XIXe, le mausolée Abu Bakhr Kaffal Shashi du XVIe. La mosquée Hazrati Imam, elle, date de 2007.

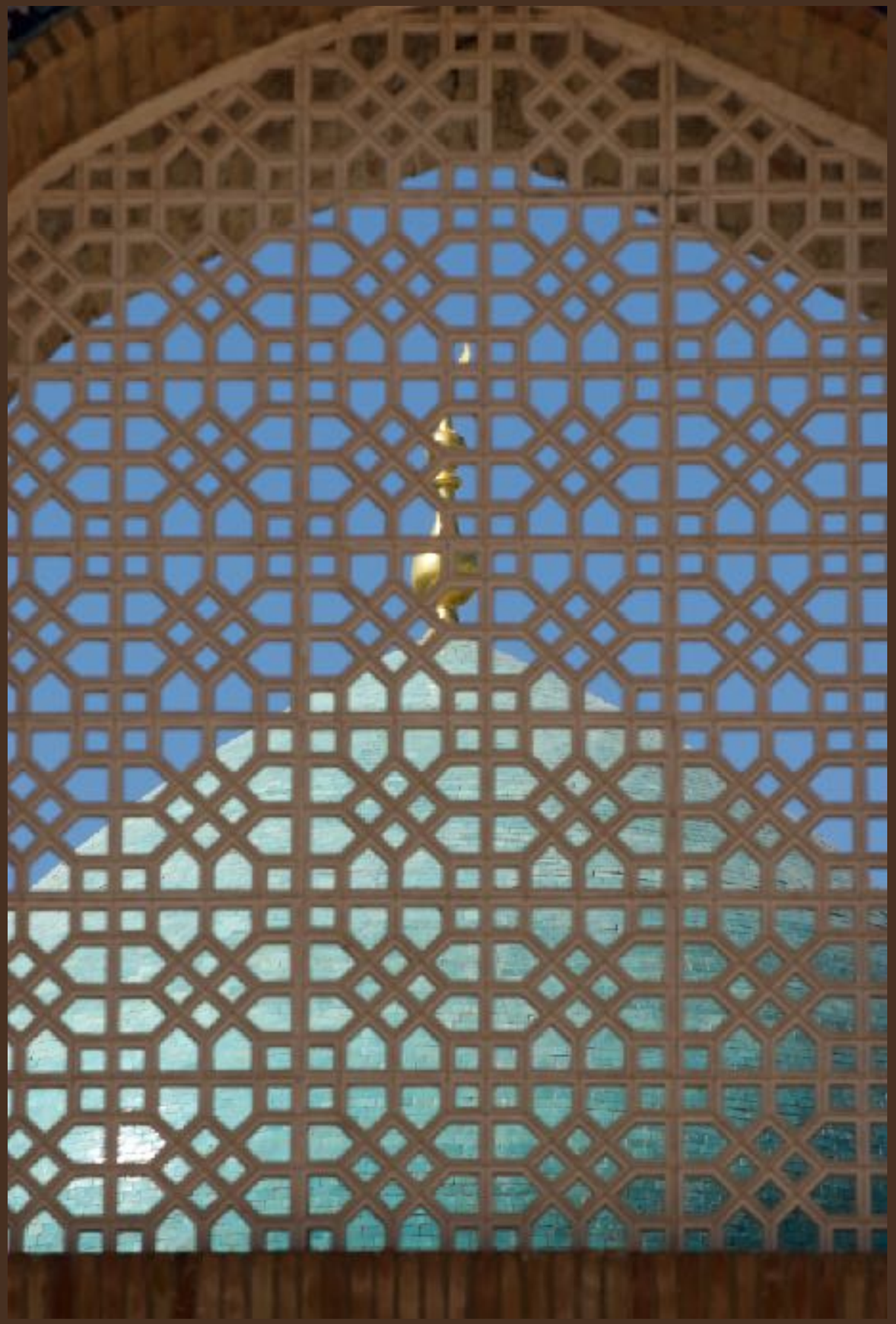




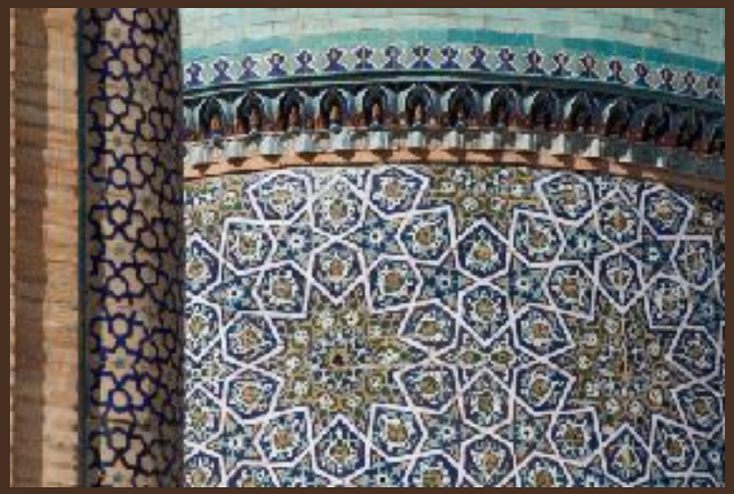




La médersa Barak Khan.



Aujourd'hui centre du grand mufti d'Asie centrale, la médersa Barak Khan abrite désormais de belles salles de conférence et quelques boutiques de souvenirs.







Intérieur de la médersa Barak Khan.



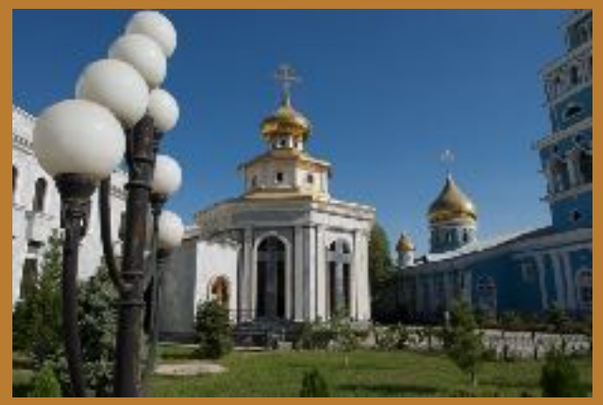
Des étudiants en architecture s'intéressent au mausolée Abu Bakhr Kaffal Shashi.



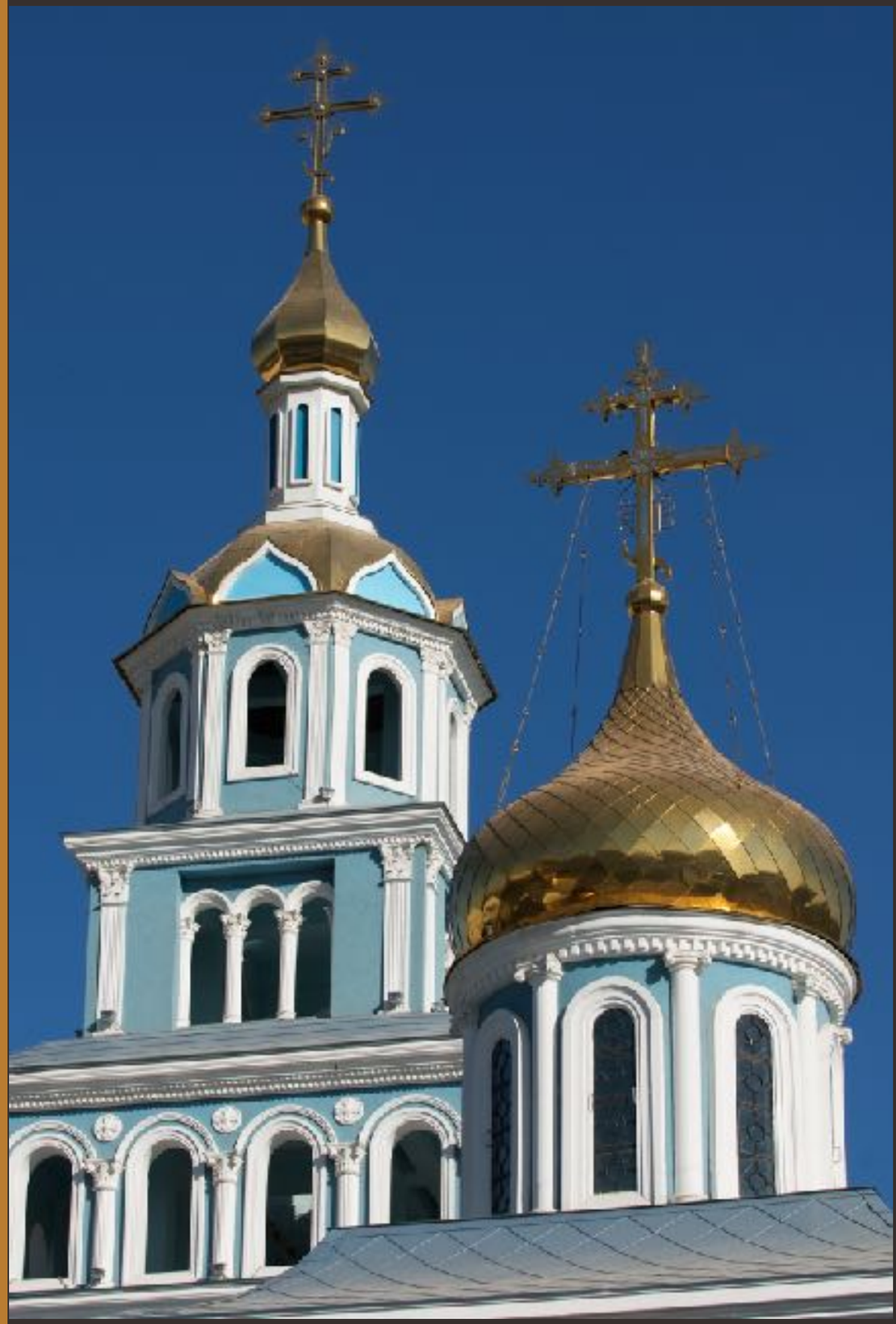
La cathédrale orthodoxe russe de la Dormition a été construite en 1871 et agrandie au début des années 1990. Le clocher a été reconstruit en 2010.
Fermée à la religion en 1933 et transformée en 1945 en dépôt militaire, l'église est rendue au culte en décembre 1945 et restaurée. Elle est consacrée cathédrale orthodoxe à la fin des travaux de rénovation.

















Le soleil éclaire d'une jolie lumière la médersa Koukeldash lorsque nous arrivons à l'entrée du bazar de Chorsu. Nous nous attardons devant cette école coranique recouverte de mosaïque bleue, première d'une longue série. Riche de quelques-uns des plus beaux édifices du monde musulman, c'est en effet ce patrimoine architectural particulier qui a motivé à lui seul notre venue en Ouzbékistan.

Autre exemple de ces constructions, la médersa Barak Khan de l'ensemble Hazrati Imam situé à quelques encablures du bazar. Outre la médersa, la place est dominée par une mosquée moderne en brique flanquée de deux fins minarets. Le complexe est beau, tout simplement. Nous en prenons un nombre incalculable de photos avant d'aller chercher nos bagages et déménager dans le petit hôtel familial déniché hier soir. Une fois douchés, nous revenons à l'ensemble Hazrati Imam assister au coucher du soleil éclaboussant d'une splendide lumière dorée les coupoles turquoise des édifices.

Sur le chemin du retour, dans un restaurant installé dans une cour, des femmes rigolardes nous servent une soupe aux pâtés farcis parfumée à souhait et accompagnée d'un *naan* moelleux et d'un thé noir. Elles nous reverront presque tous les soirs...

Après un petit-déjeuner des plus copieux, nous prenons le métro pour nous rendre à l'hôtel Ouzbékistan retirer de l'argent. Ce moyen de transport est la solution la plus facile pour sillonner la ville. Avec leurs murs dépourvus de tags et de publicités, les plafonds ornés de lustres, le sol et les colonnes en marbre, quoiqu'un peu sombres et austères, les stations sont toutes plus belles les unes que les autres. Dans les trains, les plus jeunes laissent spontanément leurs places aux plus vieux. Nous n'avons plus aucun doute sur notre âge !

Avec notre carte Visa, nous retirons des dollars dans l'un des nombreux distributeurs ATM du hall de l'hôtel principal de la ville avant d'aller les changer sur le bazar à un taux beaucoup plus intéressant que celui du marché légal en vigueur dans les banques.

Nous nous rendons ensuite à l'ambassade d'Inde pour tenter d'obtenir un visa pour la continuation de notre voyage. Mais au bout de deux heures de queue où tout le monde se bouscule et nous passe devant, nous déclarons forfait. Au sortir de la résidence, nous avons l'occasion de vérifier que l'hospitalité et la serviabilité des gens d'ici ne sont pas de vains mots. Un monsieur ouzbek à la dentition d'or s'arrête à notre hauteur, nous invite à monter dans son 4x4 et nous dépose deux kilomètres plus loin près d'une bouche de métro.

Nous nous levons aux aurores le lendemain pour partir assister au lever du soleil sur le bel ensemble Hazrati Imam. Nous arrivons à temps pour voir les premiers rayons de l'astre rougeoyant sur les briques et faïences des édifices. Malgré l'heure matinale, quelques femmes assises sur les bancs du parc attenant nous saluent sans arrêter de papoter. Arpentant la place centrale d'une extrémité à une autre, nous ne savons plus où donner du déclencheur tellement la lumière est belle… mais si éphémère. Au bout d'une demi-heure, la magie a déjà disparu. Nous restons pourtant encore un peu avant de retourner à l'hôtel savourer un petit-déjeuner préparé avec attention par la maman de la jeune patronne.

Dans l'après-midi, nous allons visiter une cathédrale orthodoxe proche de la gare. Fraîchement repeinte de bleu ciel et banc, elle exhibe avec élégance les bulbes dorés qui la coiffent. Nous y passons tranquillement la fin de journée avant d'aller dîner d'un excellent *plov*, le plat national à base de riz, que nous avons commandé ce matin à l'hôtel.

Après avoir une nouvelle fois changé des dollars au marché noir, nous allons flâner sur ce qu'ils appellent ici « Broadway », une rue très calme, bordée d'arbres et de quelques magasins branchés. En poursuivant la balade, nous débouchons sur la place de l'Indépendance où deux jeunes filles marrantes de 19 et 21 ans nous abordent et restent avec nous une partie de l'après-midi, trop contentes de pouvoir s'exprimer dans notre langue qu'elles sont en train d'apprendre. Au moment de nous séparer, elles me demandent d'écrire quelques phrases en français dans leurs cahiers, ce à quoi je me plie de bon gré.

Bien que sévèrement gardée, la seconde plus grande place au monde derrière celle de Tian'anmen à Pékin et auparavant destinée aux gigantesques statues de Lénine et aux défilés militaires des années soviétiques est devenue aujourd'hui un parc où les promeneurs viennent flâner sous les arches argentées de la porte principale.

De là, nous nous rendons au Monument du Soldat Inconnu et au Mémorial du tremblement de terre qui ravagea complètement la ville le 26 avril 1966.

Pour nous retaper après cette longue et dernière journée de balade, nous retournons au restaurant près de l'hôtel déguster l'excellente soupe de aux petites boulettes de pâte farcie de viande, les *pelmeni*.

Dans le métro, pour une fois, nous n'ouvrons pas nos bagages. Devant nos sacs bourrés, le préposé à l'entrée préfère s'abstenir, mais par acquit de conscience jette tout de même un œil sur nos passeports…

Le Palais des Forums



Musée d'histoire naturelle



Le Palais des Forums





La période russe a laissé des traces, surtout dans l'architecture.

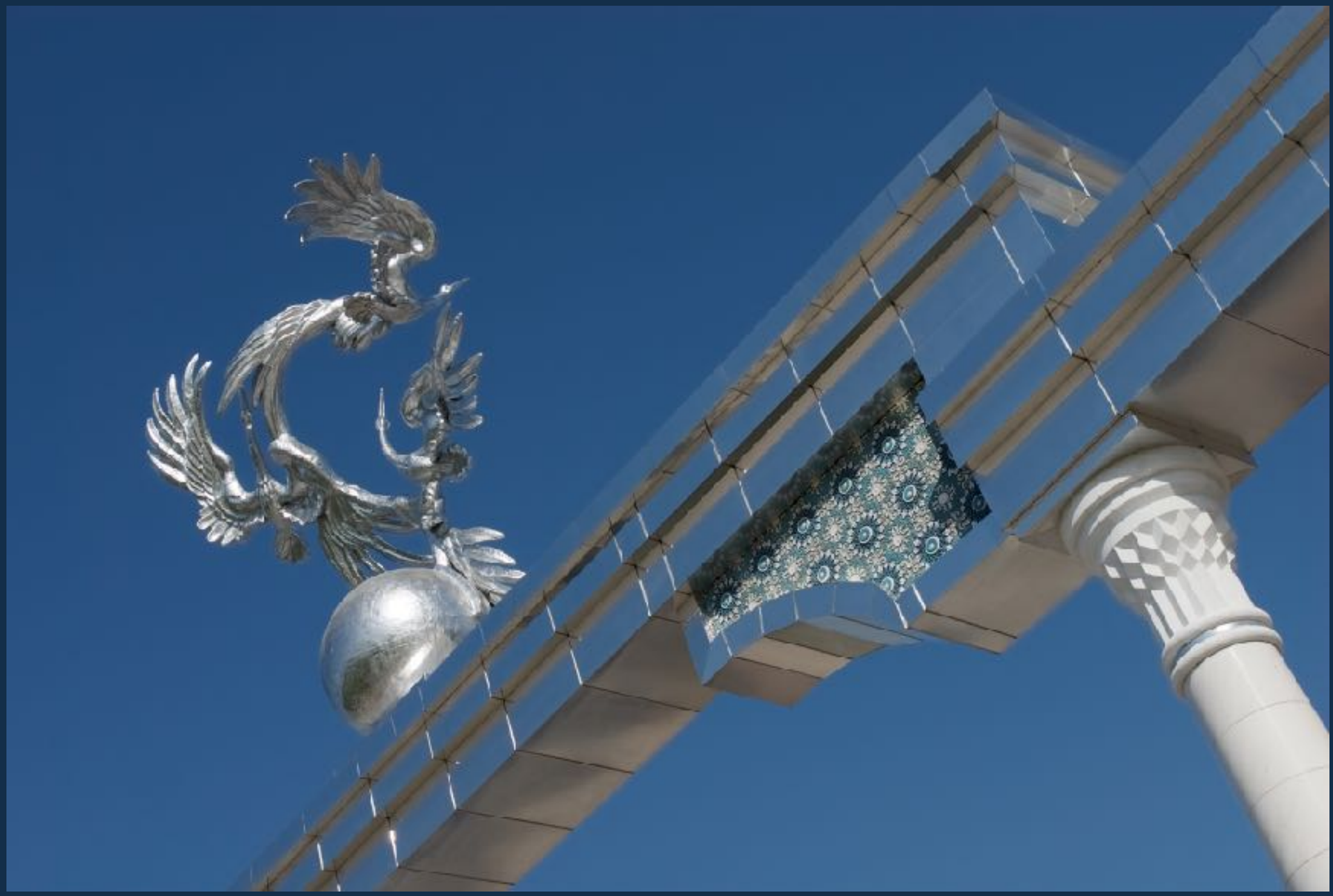




Dans le parc Mustakillik, au Monument aux morts de la Seconde Guerre mondiale, une flamme brûle en permanence sous le regard d'une statue de femme qui symbolise les mères ayant perdu leurs enfants au front. Autre monument, celui à la gloire de l'indépendance célébrant la mère, symbole de la patrie.



Alister Navoï est un philosophe et un poète perso-ouzbek, né et mort à Herat en Afghanistan, qui vécut au XV^e siècle.
Une de ses maximes est inscrite sur la coupole du monument qui lui est dédié :
«Sachez, frères humains, que le plus grand malheur réside dans l'inimitié, et que l'amitié est la plus grande des bénédictions»...



Les Cigognes du portique Ezgulik sur la place Mustakillik



Sur la place Amur Timur, une gigantesque statue de Tamerlan à cheval a remplacé celle de Karl Marx peu après l'indépendance en 1991.



Le 26 avril 1966, un tremblement de terre de degré 8,3 sur l'échelle de Richter réduisit en tas de briques le centre de Tachkent. Il fut suivi par plus de 1 000 secousses dans les trois années suivantes. Cette catastrophe changea radicalement le visage de Tachkent. Le monument du Courage a été élevé à la mémoire des victimes.





Dans le quartier populaire de Chorsu

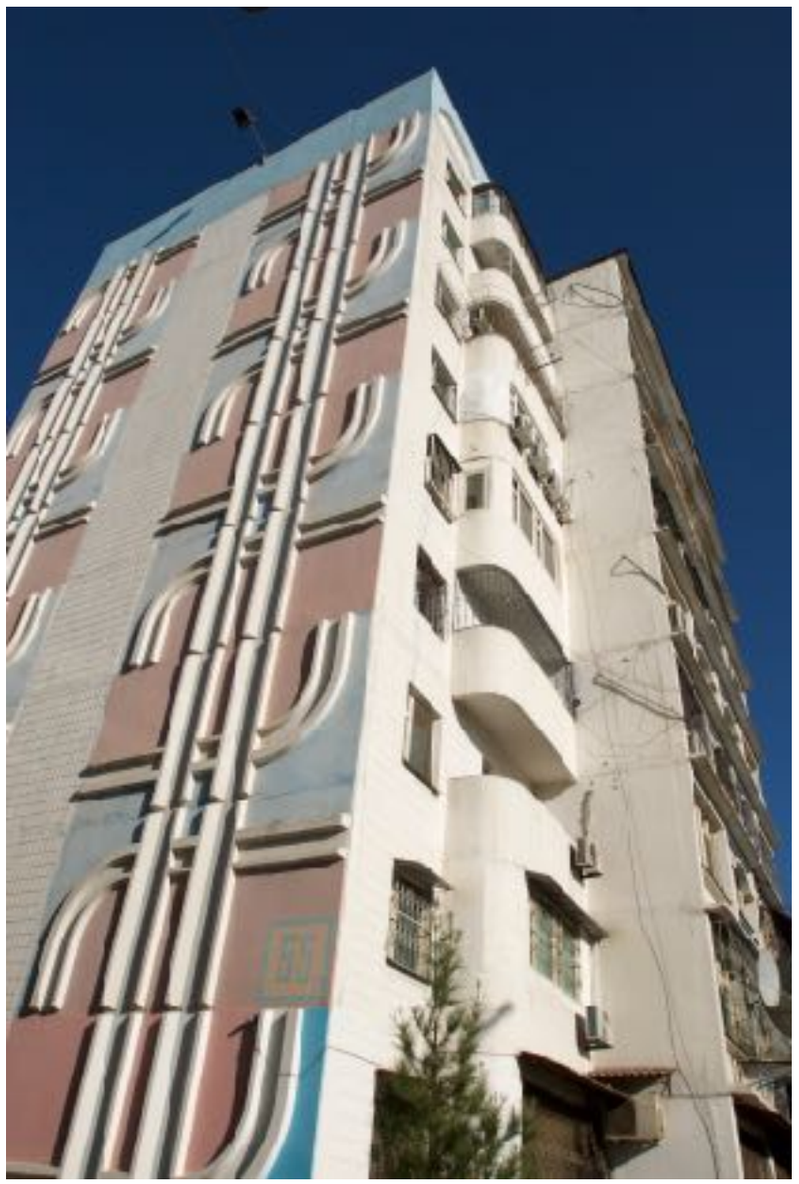


Fin de journée depuis le toit d'un bâtiment rigolo qu'on gravit par un escalier extérieur en spirale.



Dans un quartier chic.





Les habitants de toute l'URSS, souvent volontaires malgré eux, participèrent à la reconstruction très soviétique qui a suivi le tremblement de terre de 1966.



Avenue du centre ville.







Le vieux Tachkent, dédale de maisons traditionnelles en brique et en pisé, dépourvues de fenêtres, s'étend au nord du quartier de Chorsu. Ayant résisté tant bien que mal au séisme du 26 avril 1966, il est le quartier le moins soviétisé de la capitale.







Un marchand de pain ambulant



Boutique de rue









Les gateaux secs, les épices et le sucre sont toujours en bonne place dans le bazar de Chorsu.



Tachkent fut l'une des plus anciennes étapes sur la Route de la soie. Cette statue est là pour le rappeler...

Chapitre 7

Samarcande

ouzbékistan



Cité légendaire de la Route de la soie, Samarcande a gardé bon nombre de ses trésors architecturaux, dont la mosquée Bibi Khanum, les imposantes médersas du Registan, le mausolée du Gour Emir et le complexe de la nécropole de Shah-i-Zinda. Par contre, il ne reste quasiment rien aujourd'hui des quartiers historiques, les labyrinthes de rues typiques ayant disparu au fur et à mesure des rénovations et les habitants ayant été expropriés et leur maisons détruites pour faire place aux parkings d'autobus...



Sourire devant la médersa Chir Dor



Promenade sur le Registan



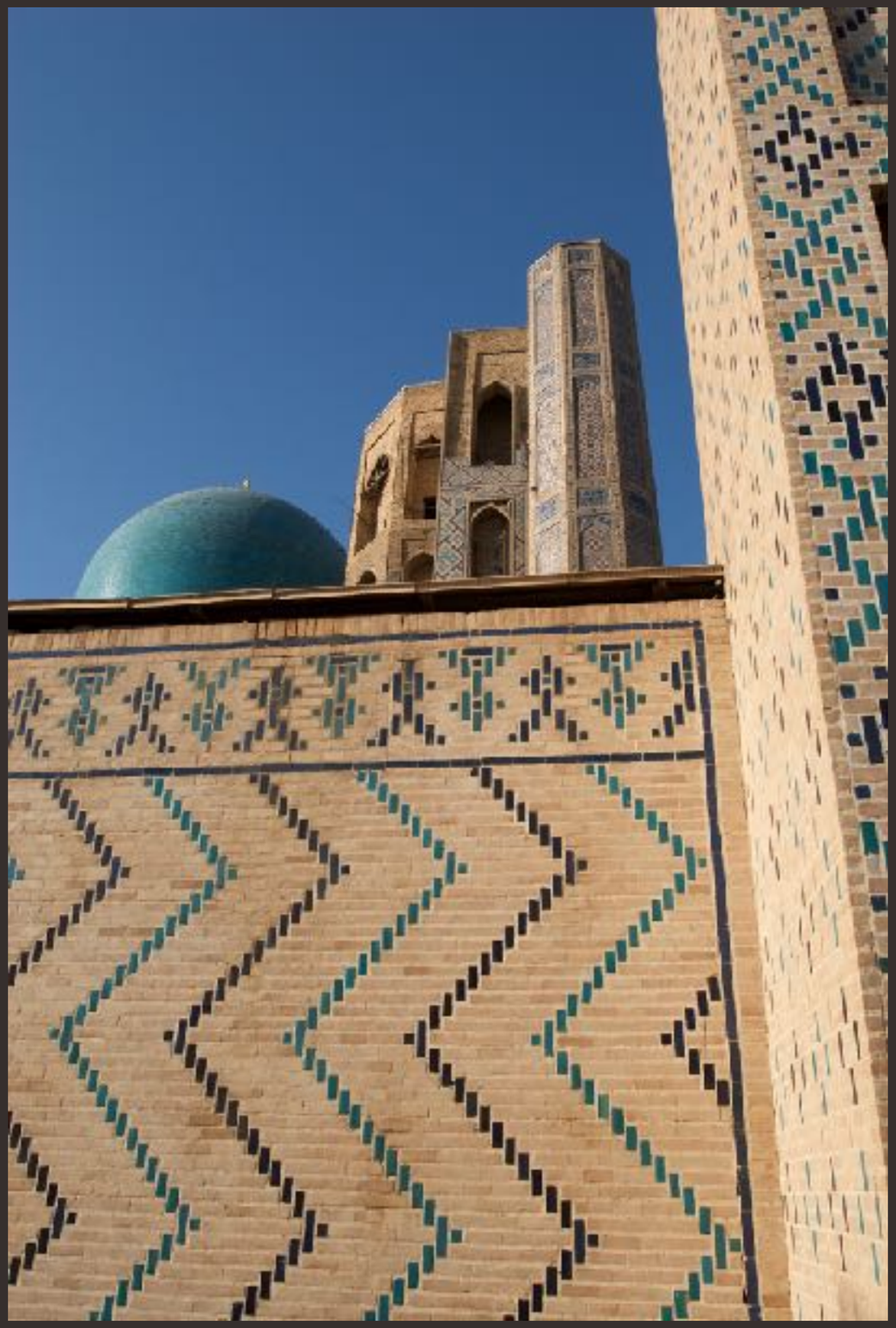
Mosquée Bibi Khanum



Un des mausolées de la nécropole Shah-i-Zinda.



Mausolée
de Gour Emir





Mur d'enceinte et coupole
de la mosquée Bibi Khanum









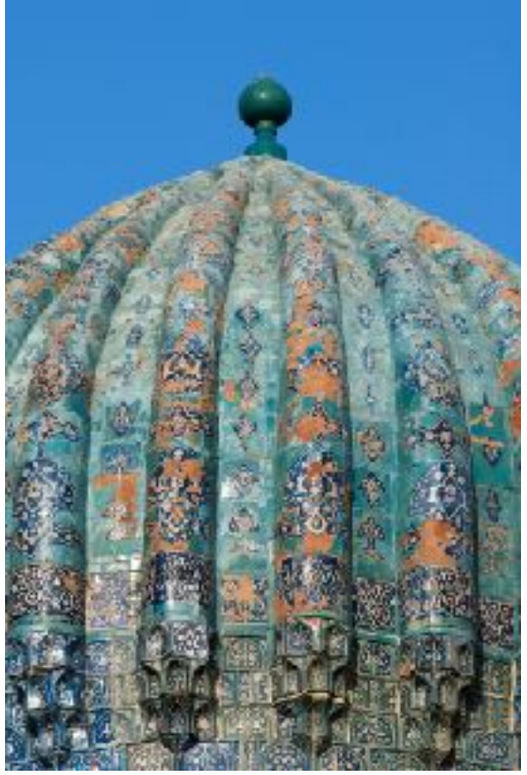
Décorations de murs de médersas



Médersa Tilla Qari sur le Registan

Coupole en bulbe cannelé de la Médersa Chir Dor







Minaret de la médersa Ouloug Beg

À la gare de Samarcande, nous attendons une demi-heure le taxi de l'hôtel qui ne vient en fin de compte pas nous chercher. Nous décidons de prendre le bus qui nous dépose huit kilomètres plus loin devant le Reghistan, somptueux complexe de trois médersas, le plus réputé d'Ouzbékistan. Un jeune homme nous rend service en téléphonant au patron de la guesthouse. Nous constatons aujourd'hui encore combien les Ouzbeks sont attentionnés et aiment les Français.

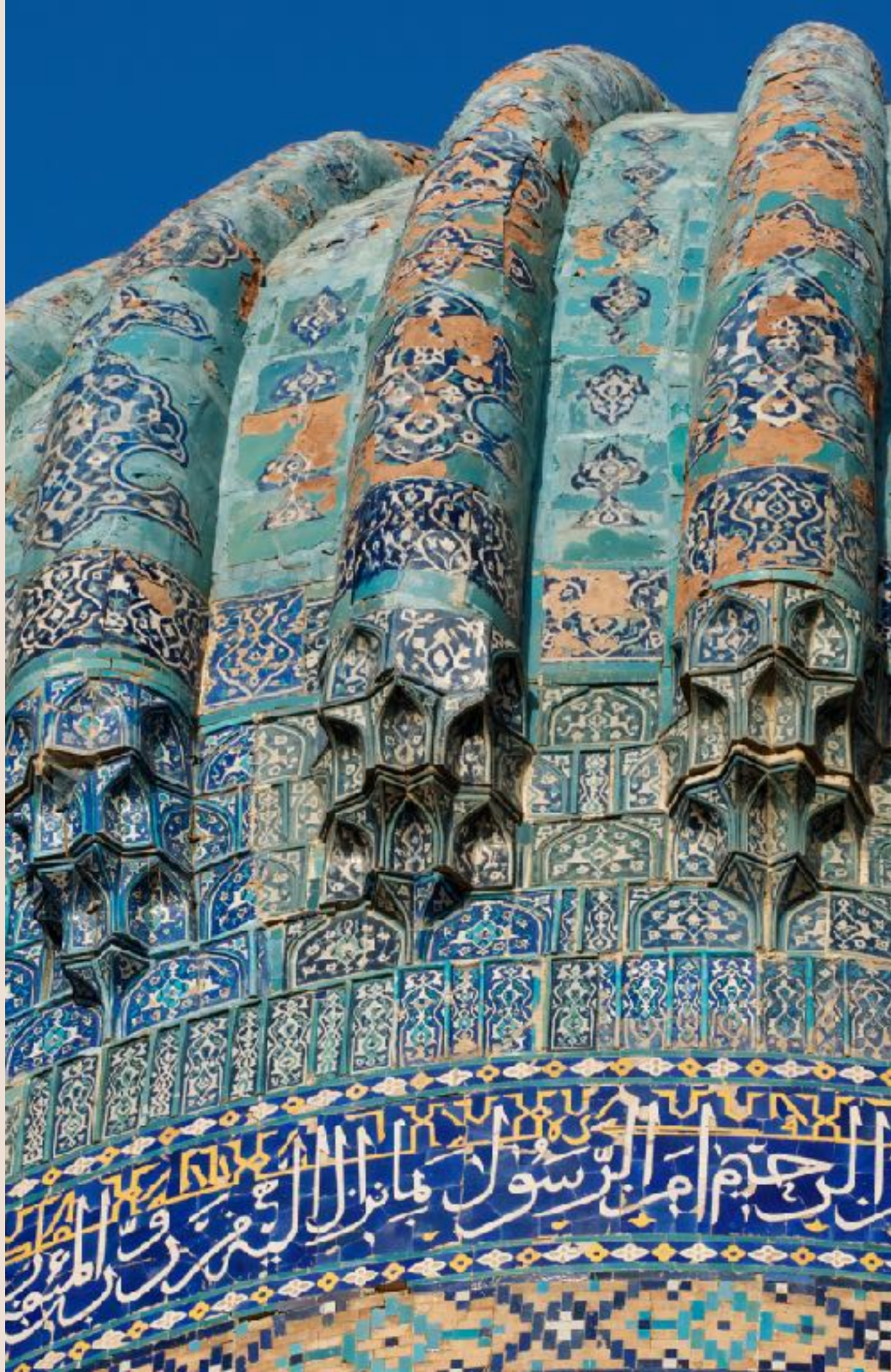
Nous prenons vite possession de notre petite chambre et partons découvrir cette ville tant de fois rêvée. Ici, comme les autres cités antiques du pays, les travaux de rénovation ont fait leurs ravages. Les maisons d'habitation ont été abattues aux alentours des monuments pour laisser place à une rue nouvellement tracée et bordée de nombreuses boutiques de souvenirs, peu fréquentées d'ailleurs, qui vendent toutes la même chose. Dommage que l'UNESCO ne réagisse pas à ce massacre...

Les édifices du Registan par contre sont magnifiques et méritent leur réputation. Encadrant l'esplanade pavée sur trois de ses côtés, les médersas Ouloug Beg la plus ancienne et la plus haute à gauche, Tilla Qari la plus récente (1659 tout de même !) celle qui logeait encore des visiteurs au milieu du XXe siècle au fond, à droite enfin Chir Dor et ses deux dômes à nervures rivalisent de beauté. Dans la cour des trois, les cellules sont occupées par des boutiques de souvenirs. Chantal et moi sommes atterrés de voir les groupes amenés par leurs guides passer là les trois quarts leur temps à discuter le prix d'un article qu'ils oublieront si-

tôt arrivés au lieu d'admirer les beautés architecturales pour lesquelles ils ont payé si cher leur voyage. Quel souvenir en garderont-ils ?

Nous sommes surpris aussi par le nombre de visiteurs ouzbeks. Ils forment la majorité et viennent d'un peu partout. Beaucoup souhaitent se faire prendre en photo avec nous. Certains nous donnent même leur adresse griffonnée sur un bout de papier.

Nous passons de bons moments avec eux. Dans leurs beaux vêtements, ils détaillent avec intérêt les majoliques des portails. Excepté les écolières habillées de leur uniforme jupe noire et chemisier blanc, les adolescentes portent le plus souvent le jean slim, les ballerines et le petit blouson, plus rarement la robe qui de toute manière n'arrive jamais au-dessus du genou, sauf à Tachkent la capitale. Les garçons sont vêtus d'un jean, d'un tricheurte ou d'une chemise fantaisie et de chaussures fermées. Les jeunes femmes portent un pantalon imprimé assorti à la robe en velours ou lamé qui arrive mi-mollet. Les nouvelles mariées agrémentent la tenue d'un magnifique bibi à perles et tissu doré ou du même motif que l'habit. Des pierres et strass sont cousus harmonieusement sur le vêtement qui dans le soleil étincelle de mille feux. Difficile de passer inaperçues ! Beaucoup marchent avec des talons aiguilles qui les font se tordre les chevilles sur le sol inégal. Les femmes d'âge mûr dont la plupart sont fortes ont la dentition recouverte d'or et portent un foulard chamarré qui leur cache les cheveux. Les socquettes et les mules qu'elles ont aux pieds nous font sourire, car elles ne sont que trop rarement en accord avec les coloris du reste de la tenue. Les hommes quant à eux s'habillent généralement en costume noir, chemise blanche col ouvert et calot noir brodé de blanc vissé sur le crâne qui leur donne tout de suite un air chic. Les fillettes ont très souvent les cheveux courts et parfois teints.



L'un des deux dômes à relief qui coiffent les salles d'étude de la médersa Chir Dor



Le fameux Registan de Samarcande.



Médersa Oulough Begh sur le Registan



Encadré par ses deux minarets, le pishtak de la médersa Chir Dor attire tous les regards à l'arrivée sur la place du Registan.



Derrière et devant la médersa Tilla Qari



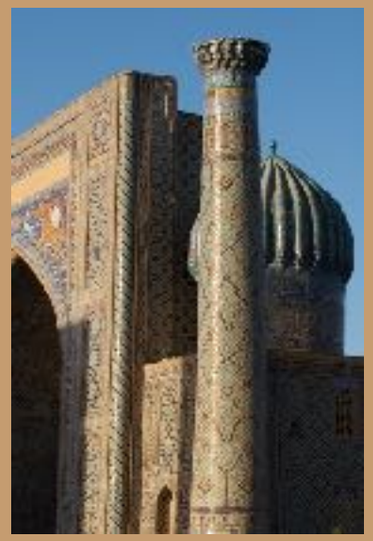


Proportions impo-santes de la médersa Chir Dor













Les trois madrasas Oulough Begh, Chir Dor et Tilla Qari bordent une grande esplanade et, sur le quatrième côté un peu en retrait, s'élèvent des gradins qui accueillent les visiteurs lors des spectacles son et lumières.



À l'heure actuelle, le Registan demeure le plus grand et le plus élégant ensemble architectural du monde musulman et a de fortes chances de le rester encore longtemps.





Médersa Tilla Qari



Stupéfiantes décorations de l'intérieur du dôme de la médersa Tilla Qari





Cour intérieure de la médersa Tilla Qari avec vue sur les cellules et le portail décorés de majoliques.



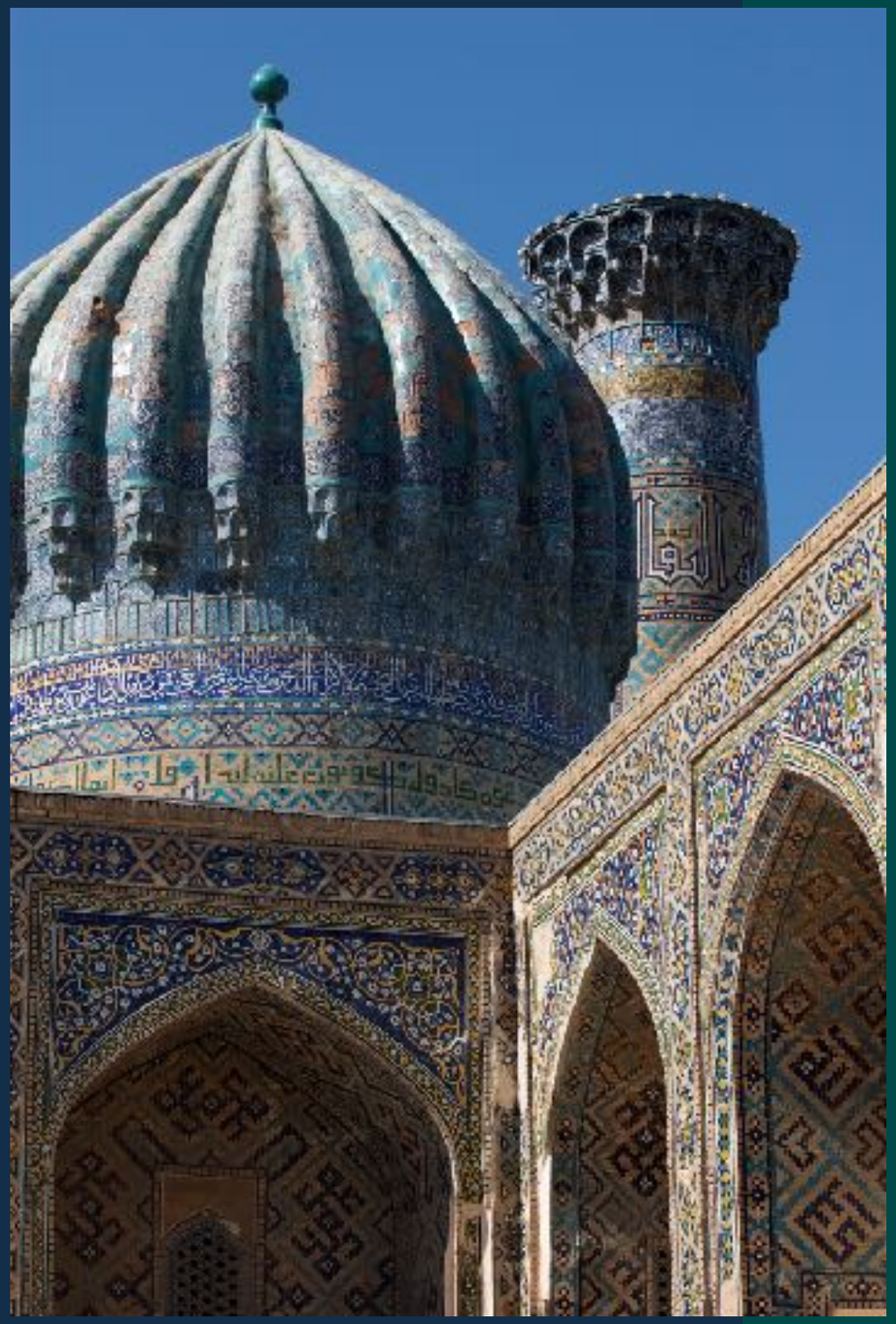


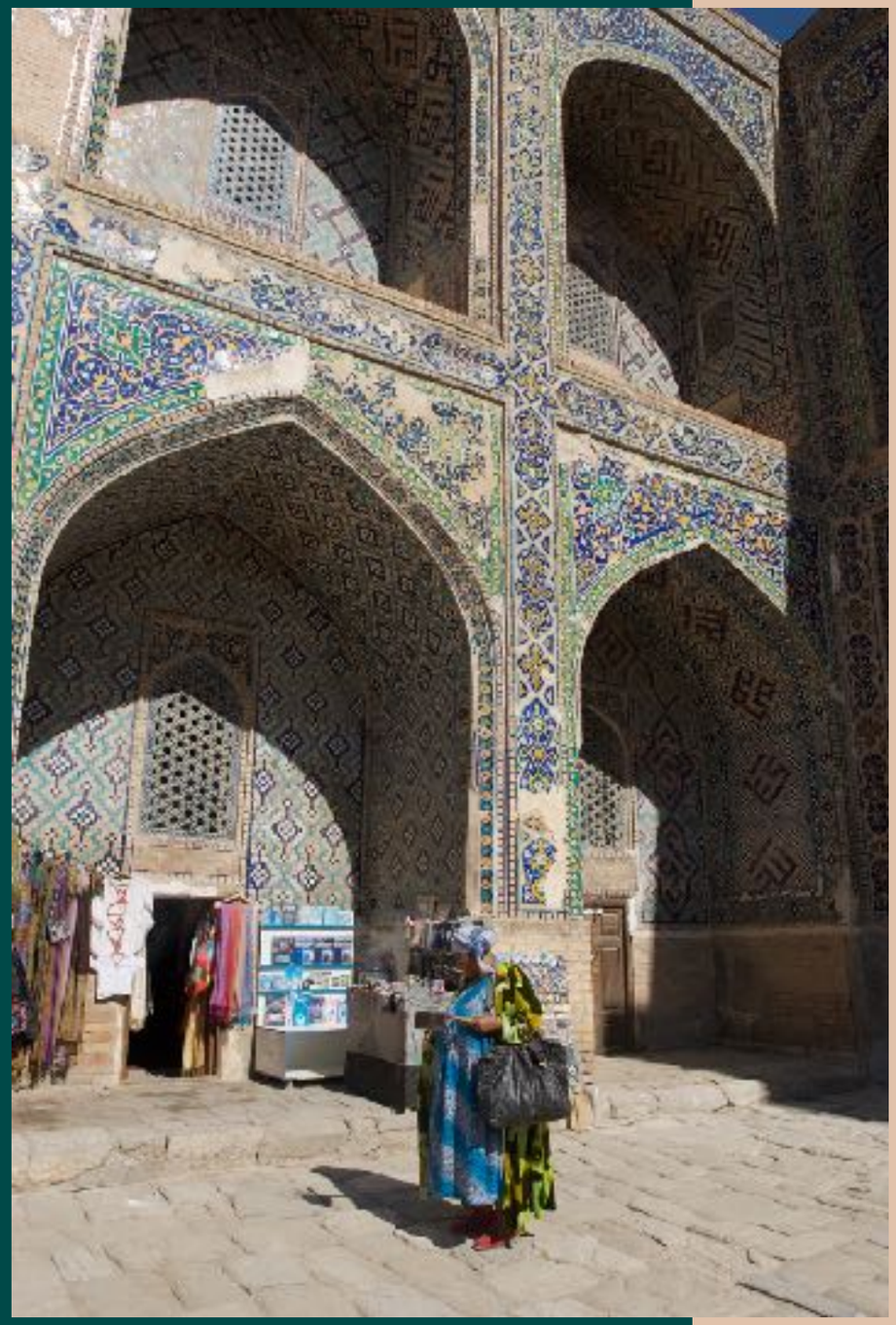


Ornement des murs de la médersa Tilla Qari



Cour intérieure de la médersa Ouloug Beg





Cellules de la médersa Chir Dor



Le Registan depuis le parc qui le jouxte

Minaret de la mosquée Bibi Khanoum.

On raconte que l'architecte de la mosquée était éperdument amoureux de la première épouse de Tamerlan, Bibi Khanoum, mais qu'elle refusait sans cesse ses avances. Pour obtenir un baiser, il retarda donc volontairement les travaux. Afin d'accélérer la construction et ainsi surprendre agréablement son époux parti en guerre en Inde, elle accepta finalement, mais posa sa main entre leurs lèvres.
Tamerlan de retour le découvrit, condamna l'architecte et fit jeter sa femme depuis le sommet du minaret. Il donna aussi l'ordre que, dans son empire, toutes les femmes portent le voile pour que leurs visages ne tentent plus les hommes lorsque les maris sont à la guerre.





Coupole de la mosquée Bibi Khanoum.

Nous continuons vers la mosquée Bibi Khanoum et ses dômes nervurés en céramique turquoise. Son portail parait gigantesque. D'ailleurs ici tout semble plus élevé qu'ailleurs. Peut-être la légende est-elle vraie : pendant l'absence de Tamerlan parti guerroyer, Bibi, son épouse préférée, aurait voulu le surprendre en bâtissant la plus haute mosquée d'Asie. Aujourd'hui restauré de l'extérieur (l'intérieur suivra dans les années futures) suite aux dégâts causés par des séismes dont l'épicentre de l'un d'entre eux se situait exactement à la hauteur de la cour, l'édifice a retrouvé quelque peu le lustre qui devait être le sien à son achèvement.

Pour être honnête, Bibi Khanoum est plus jolie vue depuis l'extérieur. Ses coupoles en céramique se détachent mieux sur le ciel bleu et l'enceinte avec ses briques vernissées est plus photogénique. Par contre, depuis l'intérieur, on peut constater combien les travaux de rénovation ont dû être longs et difficiles en voyant les nombreuses fissures et ouvertures maintenues par de solides étais…

Nous poursuivons la balade vers la colline d'Afrosyab que l'on aperçoit de l'autre côté de la route. Nous longeons un immense cimetière avant d'arriver devant l'entrée de Shah-i-Zinda, nécropole aux mausolées magnifiques. En brique nue ou recouverts de céramique, ils abritent les tombes entre autres du cousin du prophète Mahomet et de quelques-unes des sœurs de Tamerlan. L'endroit est reposant et la lumière de fin de journée dore fort joliment les bâtiments. Dans un camaïeu de bleu, ils se succèdent sans pour autant se faire concurrence le long de la rue. Chacun a sa particularité : à qui une coupole en brique, à qui un fronton majestueux, à qui une forme arrondie. Tous rivalisent de beauté. L'allée se termine par une cour cernée de trois mausolées, dont le plus réputé, celui de Qassim-ibn-Abbas, cousin de Mahomet.

Nous quittons ce ravissant ensemble par le cimetière que nous avons longé en arrivant. Les stèles funéraires en pierre noire sont quasiment toutes gravées du portrait du défunt. Nous débouchons sur la mosquée Khazret Khyrz, plus simplement nommée Mosquée des Voyageurs devant laquelle nous nous arrêtons un moment avant de reprendre la direction du Registan pour la fin de journée.

Nous commencerons celle du lendemain de nouveau par cet endroit fabuleux. À cette heure matinale, les cars de touristes n'ont pas encore déversé leurs contingents de visiteurs. Ce qui nous choque ici, c'est l'âge des voyageurs étrangers. Malgré le nôtre plutôt mûr, nous abaissons la moyenne de façon significative. Nous trouvons bizarre de ne pas voir de jeunes. Les prix hôteliers en train d'exploser les font peut-être reculer. Pour notre part, nous admettons que ce n'est plus une destination routarde comme elle a pu l'être il y a quelques années. Quoi qu'il en soit, en cette heure matinale tout est calme sur le Reghistan. Des messieurs ouzbeks du Ferghana nous demandent de poser avec eux. Chantal avec son *iPad* a un succès fou. Ils la veulent pour eux seuls et tout cela dans la joie et la bonne humeur ! Nous passons encore une fois un excellent moment avec eux. Tout se termine par un échange d'adresses qui les enchante particulièrement.

L'ensemble des trois médersas est vraiment beau et harmonieux. Les cours intérieures se ressemblent avec leurs échoppes de souvenirs qui occupent aujourd'hui les anciennes cellules d'étudiants islamiques. Nous trainons sous les coupoles ici aussi décorées à l'or fin avant de ressortir par l'entrée principale où un gardien m'intercepte pour me demander si je veux monter dans un minaret d'Ouloug Beg moyennant un bakchich. Pas très chaud, je refuse. Avec le recul, je pense avoir eu tort…

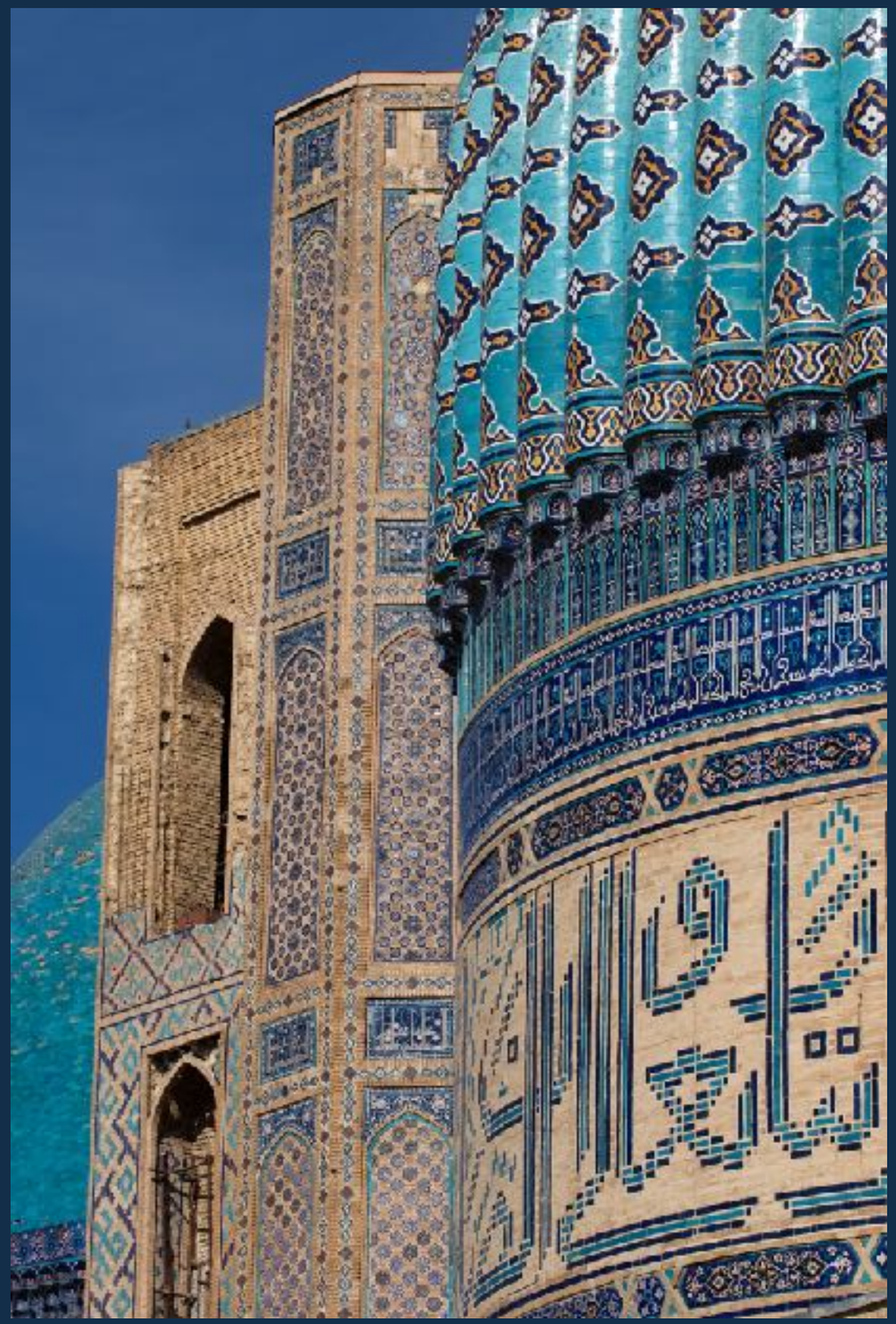
Après cette journée de visites épuisantes, nous allons nous restaurer dans une *tchaïkhana* proche de l'hôtel. Nous y mangeons une *tchorba*, sorte de soupe de pot-au-feu très parfumée, et des *kiymali chachliks*, brochettes de viande émincée grillées sur un barbecue accompagnées d'oignons crus arrosés de vinaigre. Nous y reviendrons tous les soirs à la grande joie des propriétaires heureux d'accueillir des Français.

Samarcande et l'Ouzbékistan en général ne nous auront pas déçus. Les édifices sont vraiment grandioses et les habitants franchement prévenants, serviables, attentionnés. Sans vouloir me répéter, cela restera le fait le plus marquant de notre passage dans ce pays d'Asie centrale. Les adolescentes et jeunes étudiantes d'université auront été les plus audacieuses. Combien de fois nous ont-elles photographiés, filmés et même interviewés ? Nous ne pouvons le dire. Les hommes de tout âge quant à eux débutaient la conversation avec moi et la terminaient souvent en compagnie de Chantal avec qui les plus téméraires se prenaient en photo !
Trop drôle !





La mosquée Bibi Khanoum vue de l'extérieur



Les restaurateurs ont travaillé pendant plus de quarante ans à la reconstruction de la mosquée Bibi Khanoum pour lui redonner progressivement ses formes et son éclat originels







Sur la colline d'Afrosyab, la mosquée Khazret Khyzr a une allure asymétrique inhabituelle.







Cimetière de la colline d'Afrosyab





Artiste gravant d'après une photo le portrait d'un défunt sur une pierre noire qui ornera sa tombe. Il utilise une fraise qui ressemble à s'y méprendre à celle des dentistes de chez nous.


Alan Driver



La nécropole Shah-i-Zinda a été construite sur le site du tombeau de Koussam Ibn Abbas, cousin du prophète Mahomet. Des personnalités importantes ont voulu se faire enterrer près du tombeau de ce personnage afin de bénéficier de sa bénédiction.



Orgie de majoliques bleues et vertes à Shah-i-Zinda



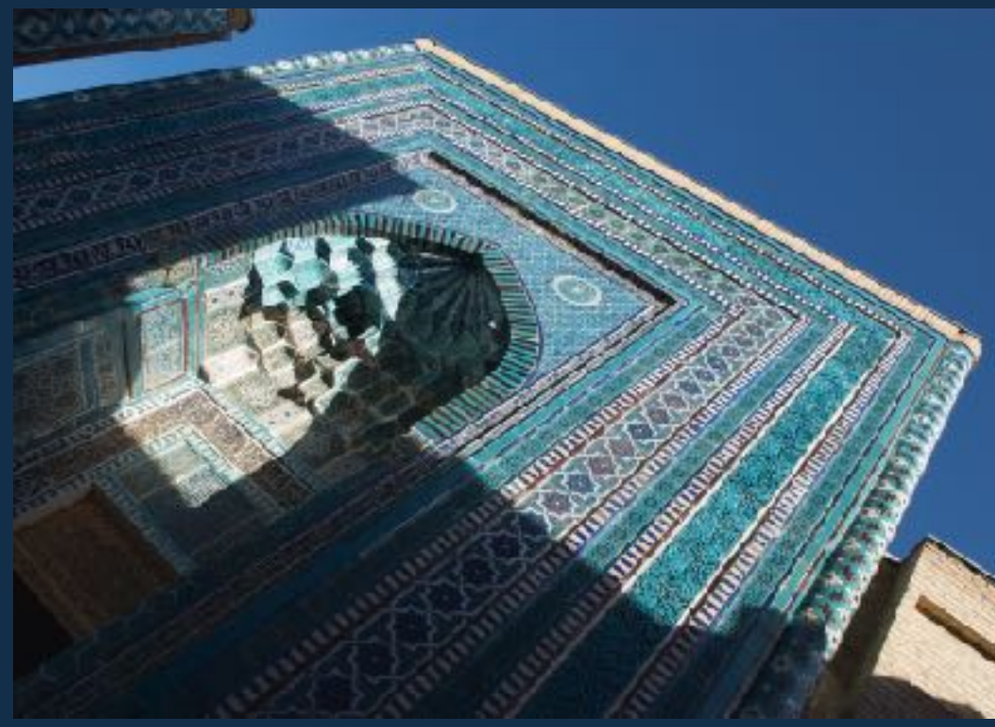














Mausolées de la nécropole Shah-i-Zinda





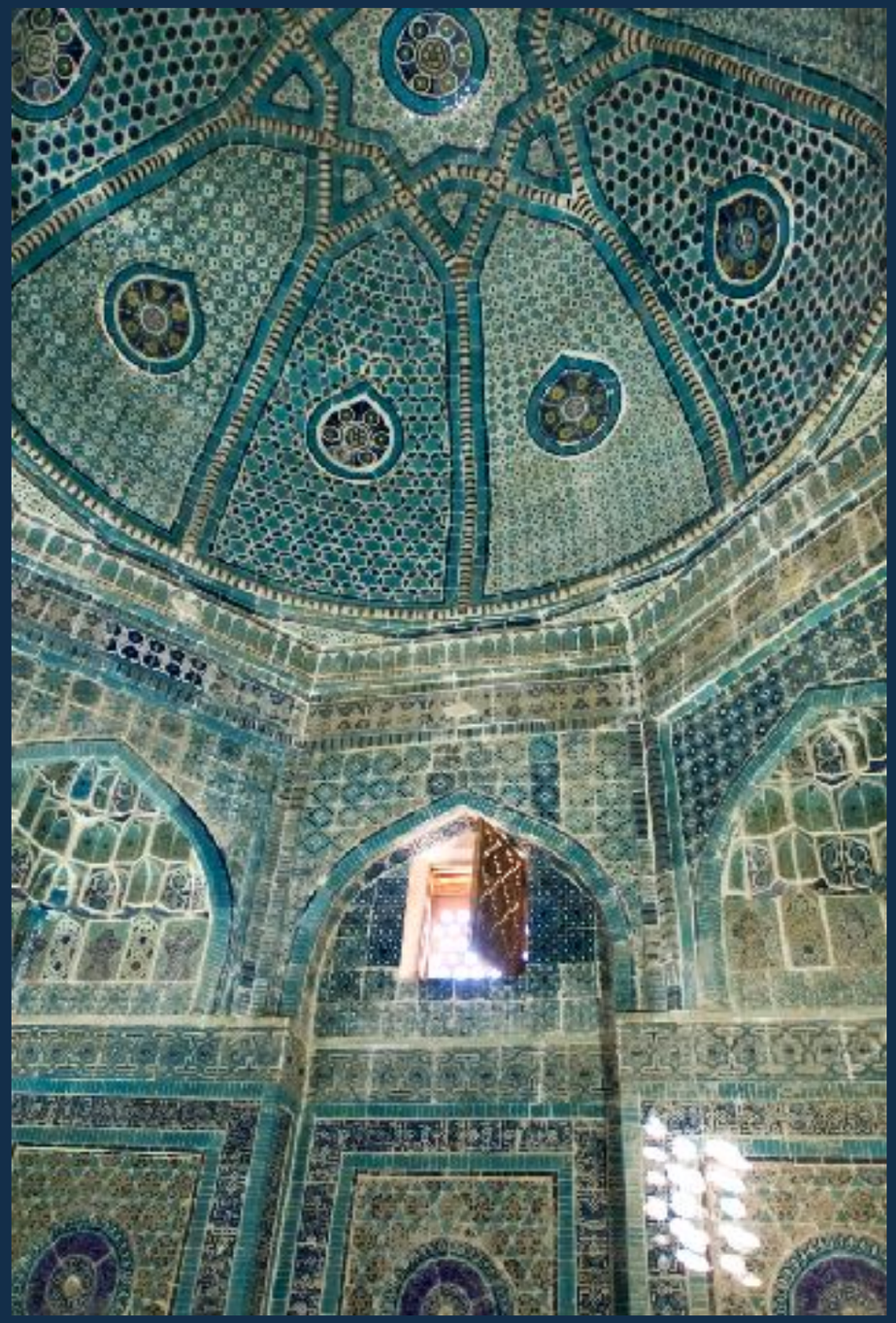








Jeux de couleurs dans le complexe



Dôme du tombeau de Koussam Ibn Abbas.







Les majoliques de Shah-i-Zinda illustrent de façon éclatante la compétence des artisans de l'époque timouride. La céramique recouvrait totalement (ou presque) les bâtiments de prestige comme les mosquées, madrasas, mausolées ou palais... Les secrets de fabrication se transmettaient de père en fils, chaque région ayant ses couleurs et ses motifs.

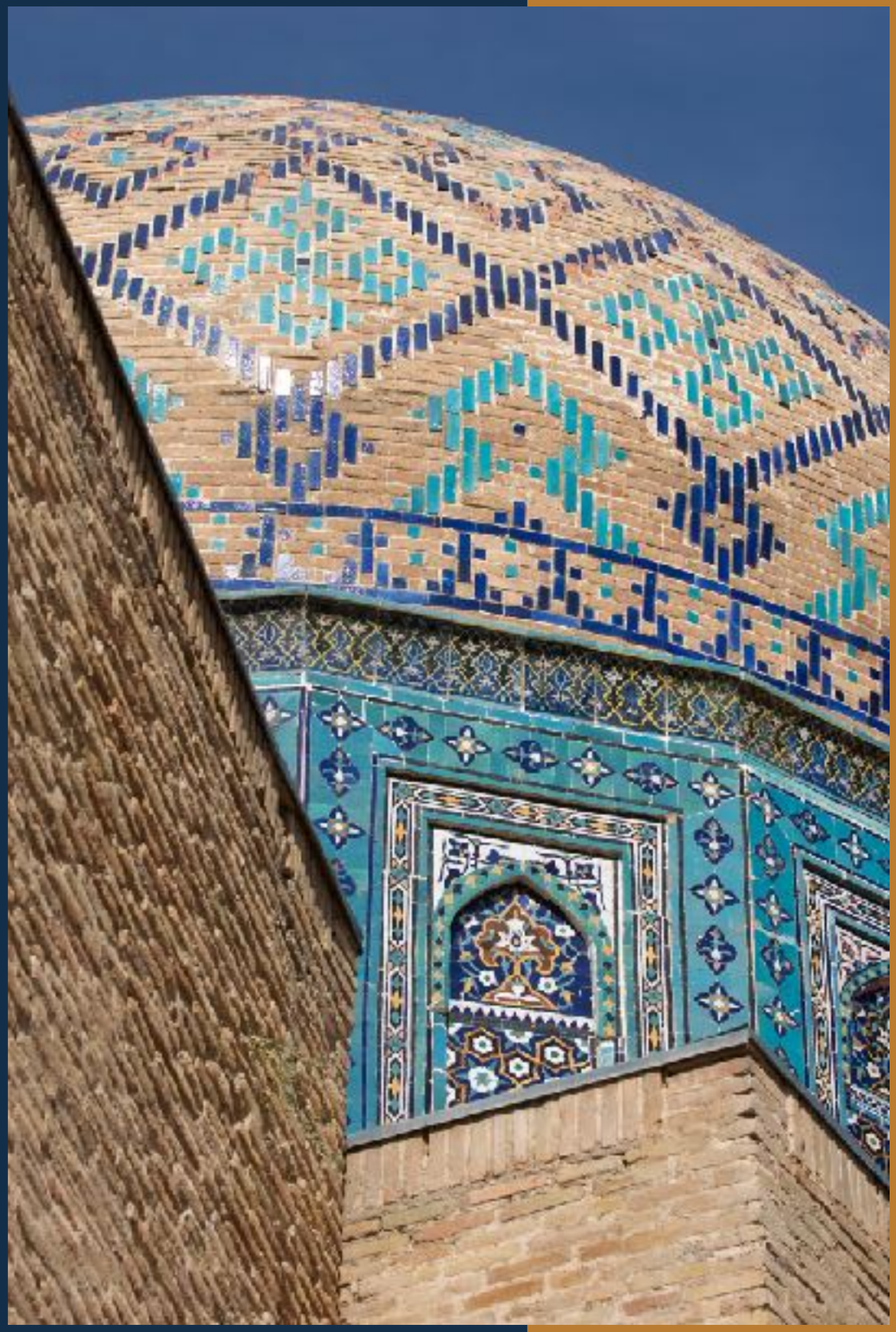














Fin de journée dans la nécro-pole Shah-i-Zinda



Nous poursuivons par un autre endroit très réputé de la ville, mais, avant d'y arriver, nous nous arrêtons devant le mausolée Rukhabad joliment coiffé d'un toit conique en brique.

Puis le Gour-Emir se dresse devant nous avec sa fameuse coupole turquoise parsemée de losanges jaunes et bleu nuit aux 64 nervures qui en font le dôme le plus réputé d'Ouzbékistan. La pièce principale du monument compte sept tombeaux dont ceux du souverain sanguinaire Tamerlan le héros ouzbek réhabilité depuis l'indépendance et la fin de l'URSS, d'Ulugh Beg et Mohammed Sultan, deux de ses petits-fils favoris et de deux autres de ses fils. La salle est magnifique avec ses murs recouverts d'onyx et son dôme décoré à l'or fin.

Le Gour-Emir, mausolée de Tamerlan, est devenu depuis l'indépendance l'un des points névralgiques du pays et le symbole de la grandeur et de la puissance de la nation ouzbek...



Le mausolée de Gour Emir abrite
la tombe de Tamerlan

La coupole avec 64 nervures en brique émaillée du mausolée de Gour Emir



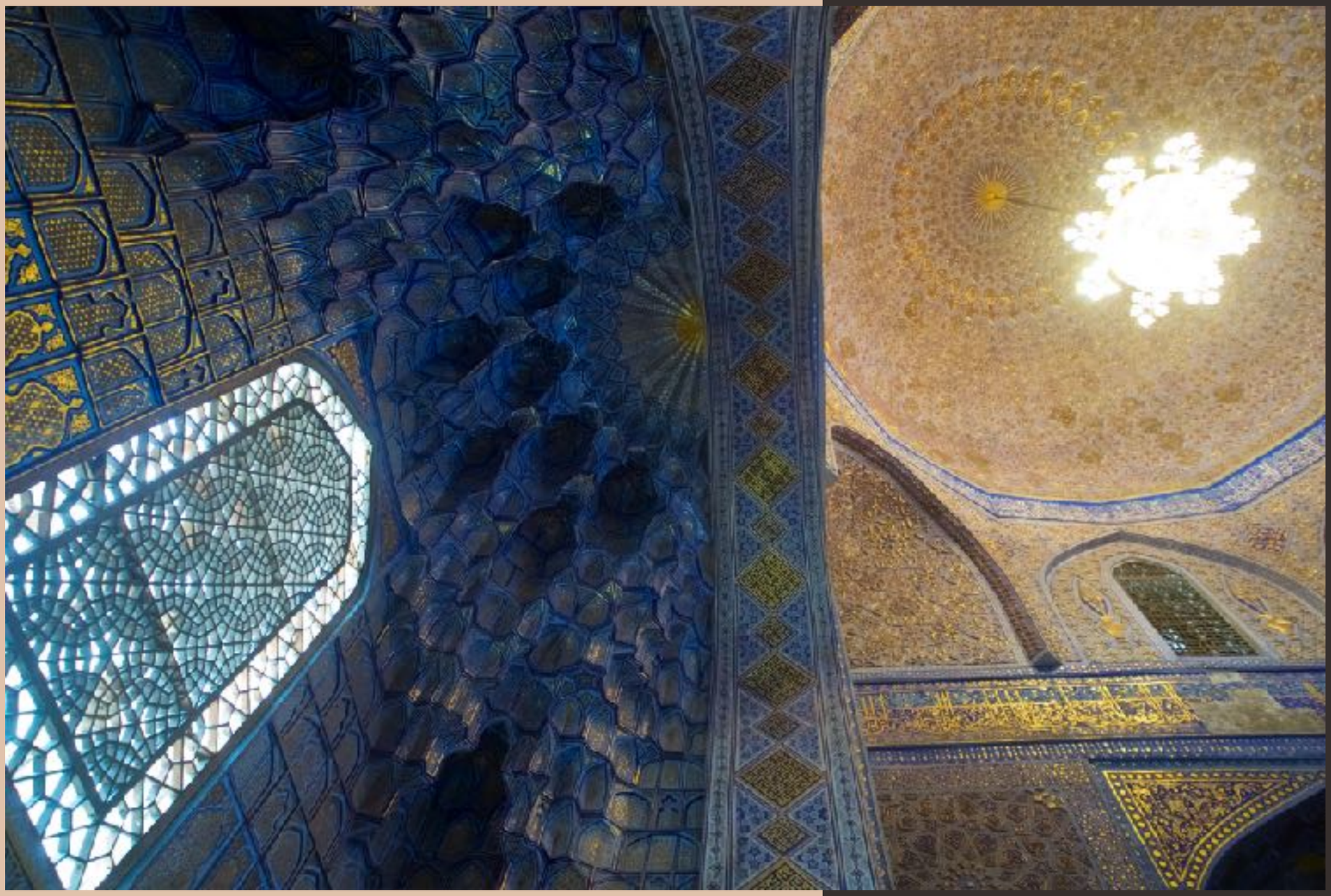








Mausolée de Gour Emir



Intérieur de la coupole ornée de décors en papier mâché doré du mausolée de Gour Emir





Mausolée Roukhabad





Scènes de la vie quotidienne. Hors des circuits touristiques, la vie est paisible et les gens franchement adorables.









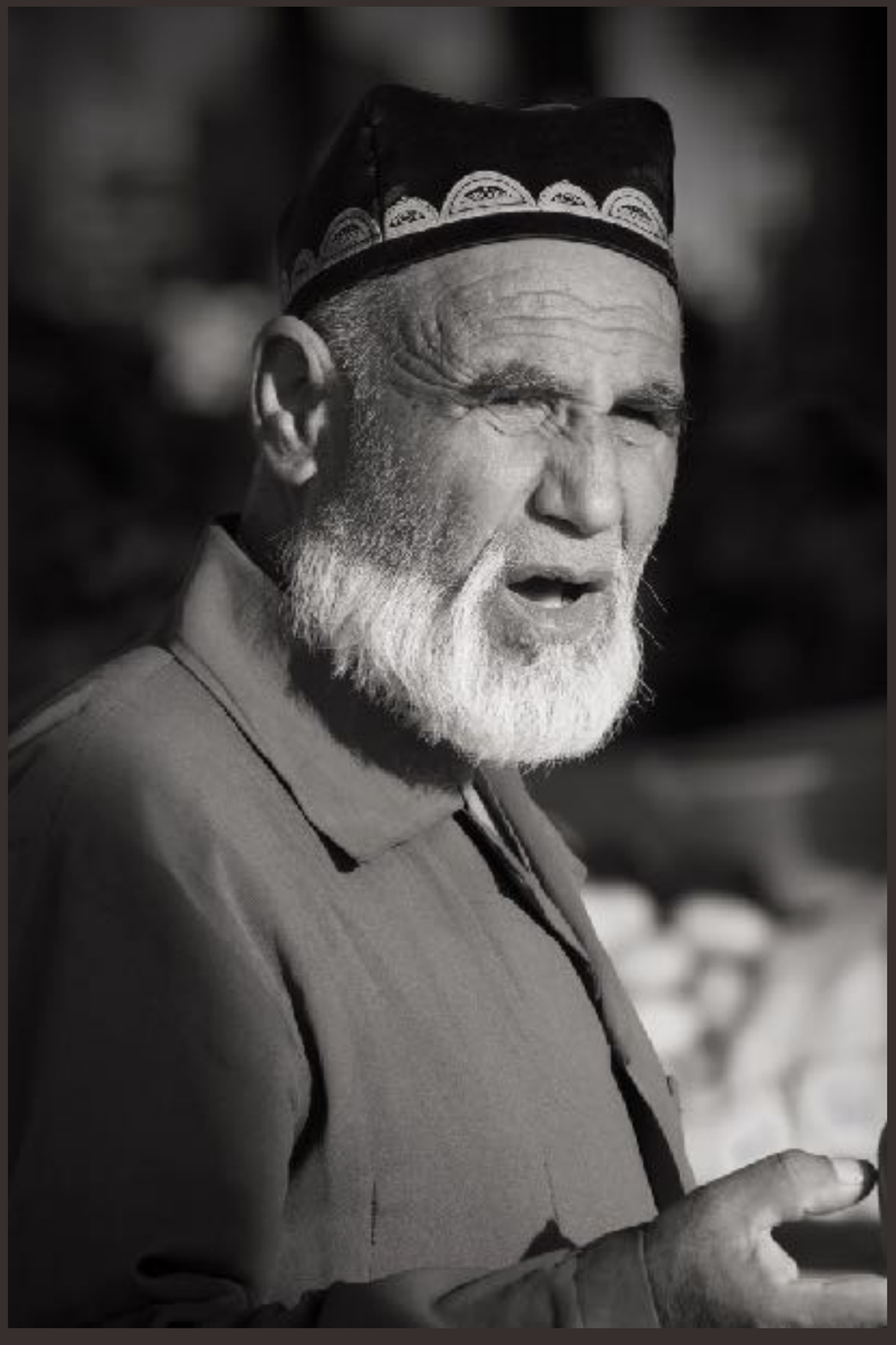
Dans les bazars, les étalages proposent des produits toujours joliment présentés...



Ousma est le nom de l'herbe que les femmes ouzbeks utilisent pour se teindre les sourcils, de telle manière que ceux-ci ne forment plus qu'un seul trait au-dessus des yeux. Souvent, pour parler des femmes, les Ouzbeks tracent du doigt un trait le long des sourcils.

















Chapitre 8

Boukhara

ouzbékistan



Ville oasis au cœur du désert rouge, le Kyzyl Kum, surnommée la « Perle de l'islam » au temps des grands voyageurs, Boukhara présente des styles d'architecture couvrant une dizaine de siècles. Contrairement à Khiva où les habitants ont été délogés de la ville intérieure à des fins touristiques discutables, la population locale habite et anime toujours le centre historique, lui aussi bien restauré. Les 140 monuments protégés par l'UNESCO témoignent de sa richesse historique et culturelle.



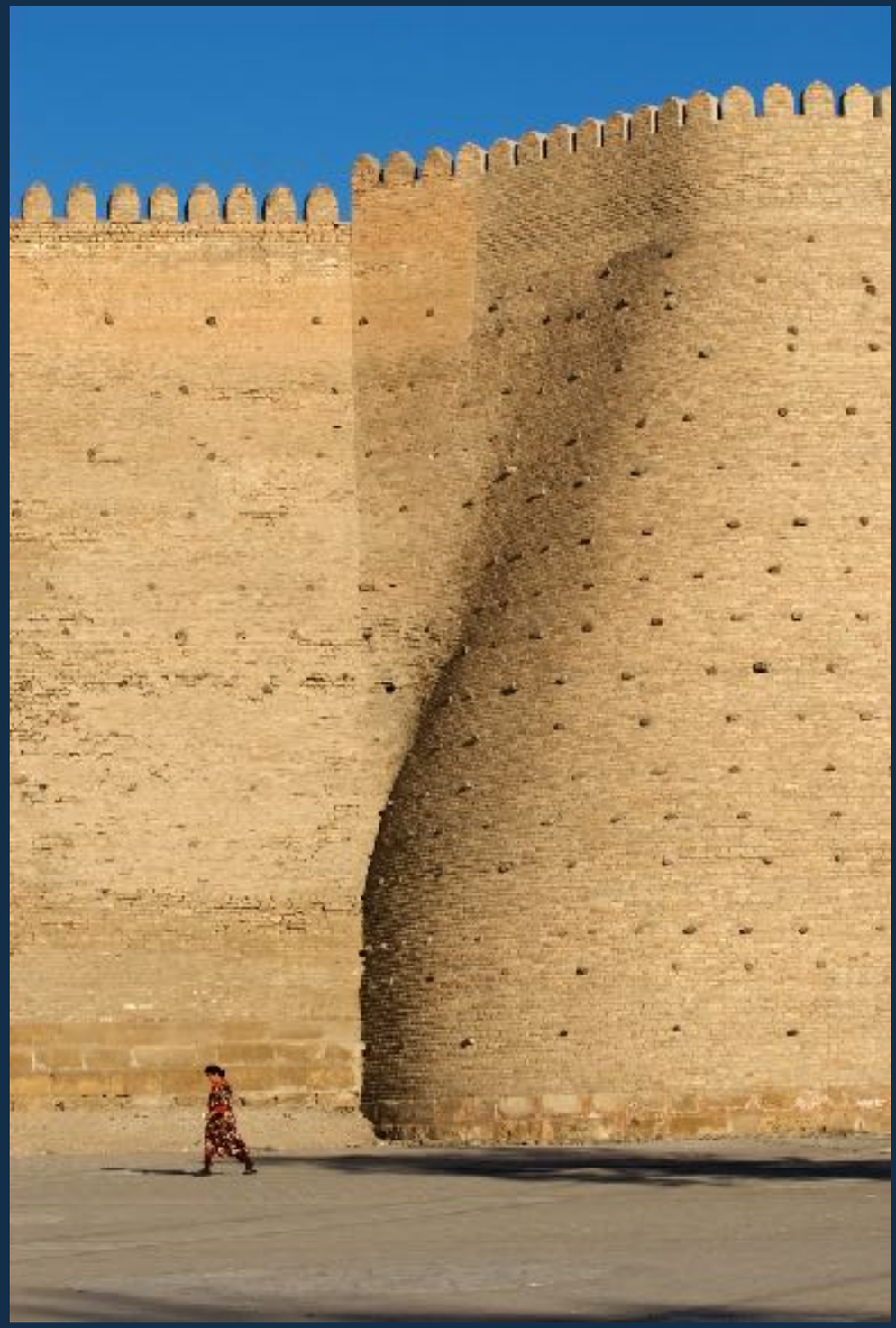
Tchor Minor, le monument aux « quatre minarets ».

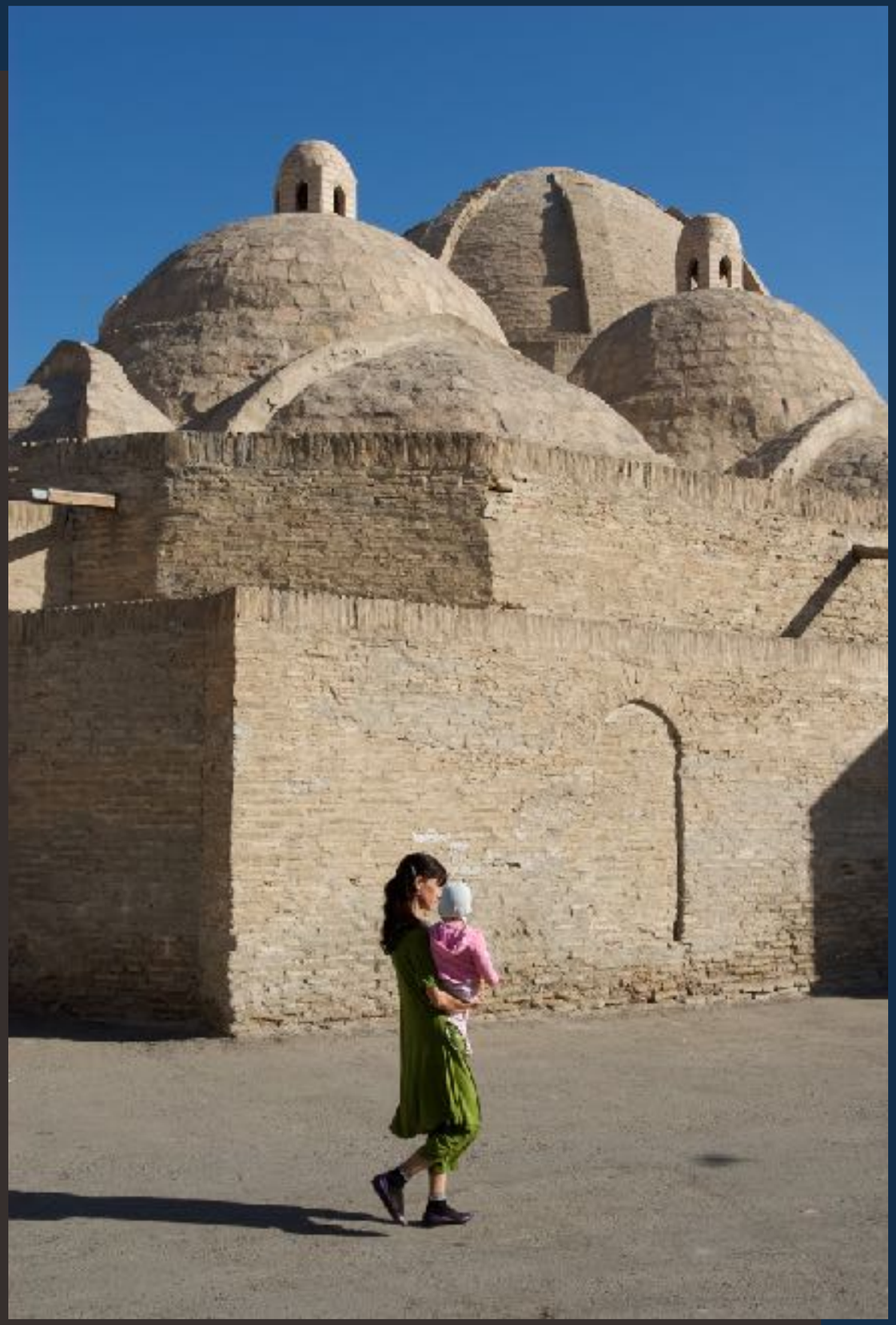


Le minaret Kalon et la médersa Mir-i-Arab.



Devant l'Ark, la forteresse de l'Émir.





Bazar des Joaillers

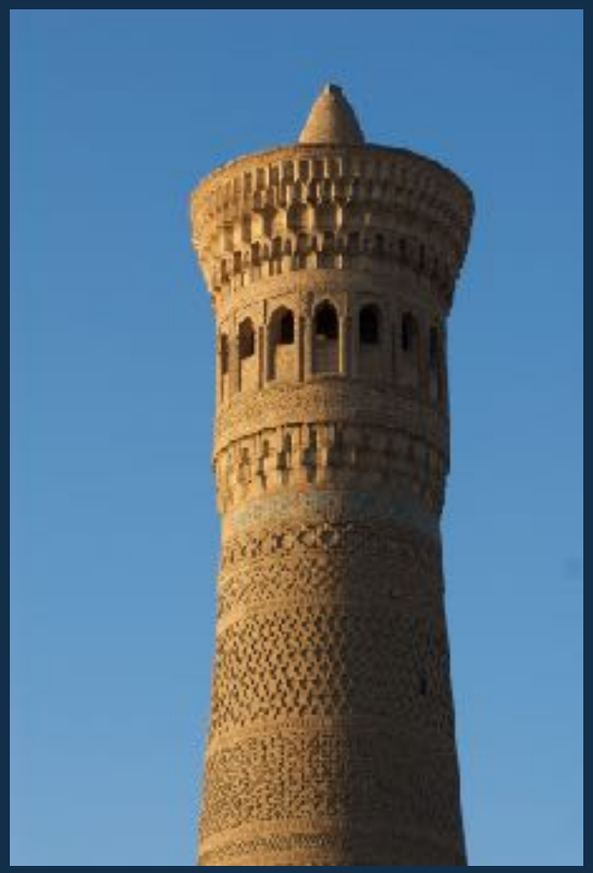

POYONI KALON
KO'CHASI
35



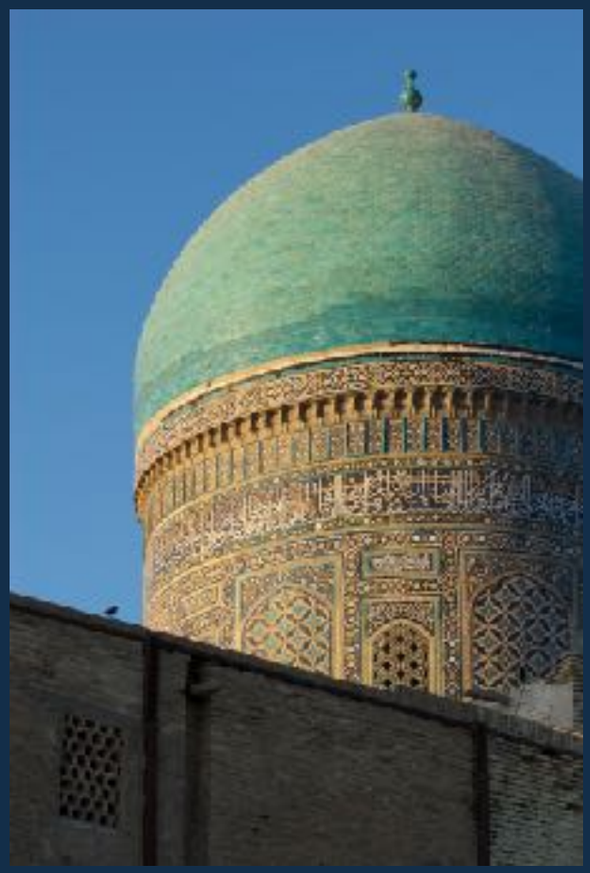
Po-i Kalon, la place la plus monumentale de Boukhara.



Ensemble Po-i Kalon







Surnommé « la tour de la mort », le minaret Kalon fut construit en 1127,
Au XVIIe siècle, on jetait les condamnés
et autres impurs depuis son sommet.







L'immense cour intérieure et les galeries couvertes de la Mosquée Kalon pouvaient accueillir plus de 10 000 fidèles. La coupole bleue, le Kok Goumbaz, dominant le mihrab, et son portail ont été restaurés grâce à un financement de l'Unesco.



Entrée de la Mosquée Kalon.



Dans une rue du centre historique

Photo de mariage sur le Reghistan.

Nous négocions un taxi pour nous rendre à la gare depuis la porte nord de Khiva. Il nous dépose trente kilomètres plus loin devant le portillon de l'entrée de la station. Le voyage en train n'est pas aussi sympa que les autres fois, la faute à un trentenaire russe grognon qui aimerait le compartiment pour lui tout seul. Plus tard, il nous offrira pourtant une pomme.

Arrivés à Navoï à 2 h 33, nous passons le reste de la nuit assis sur des sièges en fer dans le hall de la gare. Heureusement que nous avons pu dormir un peu dans nos couchettes. Dès le lever du jour, nous négocions longtemps et fermement un taxi pour la station de bus. Un premier car nous emmène une cinquantaine de kilomètres plus loin, un second jusque la gare routière de Boukhara d'où un ultime taxi nous conduit à notre hôtel. À Navoï, les chauffeurs nous demandaient une somme rondelette ; nous avons payé quatre fois moins !

L'établissement où nous logeons est simple. Il est vrai que nous avons sollicité la chambre la moins chère. La jeune patronne qui parle français nous accueille fort gentiment avec thé et abricots au miel. Une douche et une toilette bienvenues terminées, nous partons à la découverte de cette ville dont le nom m'a tant fait rêver.

Comme à Khiva, la restauration donne au centre historique un air de décor de cinéma. En fait, il est difficile de critiquer les travaux de ravalement effectués. Les bâtiments



Médersa Abdoul Aziz Khan

anciens pas encore remis en état tombent littéralement en ruine et ne possèdent aucun attrait visuel. Mais le fait que la rénovation soit trop parfaite gâche à mon avis un peu de l'authenticité du lieu, même si le photographe y gagne beaucoup. Ces considérations écartées, les portails des médersas sont magnifiques et l'un des symboles de Boukhara maintes fois refait, le minaret Kalon, domine la ville depuis près de neuf siècles. De tous les côtés de la rue principale, les caravansérails, les bazars proposent aux touristes quantité de souvenirs parmi lesquels de somptueux tapis d'une finesse incroyable. Nous nous imprégnons tranquillement de l'atmosphère tout orientale du lieu avant d'aller déguster une bière à la terrasse d'un bar-restaurant de la place principale. Nous y restons d'ailleurs dîner une spécialité locale.

À 6 h 30 le lendemain matin, au lever du soleil, je suis en ville à photographier les édifices et les rues qui commencent à s'animer. Les premiers rayons viennent lécher délicatement les dômes turquoise des mosquées et ceux en brique des bazars. Les enfants, garçons dans leur costume noir et chemise blanche, filles avec leur gros nœud en tulle blanc dans les cheveux, partent à l'école cartable Disney sur le dos.

Marcher tôt dans l'air frais du matin donne faim. Je rejoins Chantal à l'hôtel et allons prendre le petit-déjeuner dans la salle prévue à cet effet. Lors de nos voyages, nous avons quelquefois eu des déjeuners qui nous ont laissé d'excellents souvenirs, mais celui-ci les dépasse tous. Pantagruélique ! Jus de fruits, croissant, œuf, saucisse, tranches de fromage, fromage émietté, fromage frais, yogourt, fruits, purée de patate, ratatouille locale, samsa, chausson fourré à la pomme de terre, multiples pains, riz au lait, gâteaux secs, confitures d'abricots, de fleurs, thé ou café à volonté (j'ai peur d'en oublier !) composent ce festin. Tous les matins, le menu sera différent, mais tout aussi conséquent et bon. Il nous faut entre 45 minutes et une heure pour manger. Nous devrons en tenir compte pour l'emploi du temps des prochains jours !

Le Tchor Minor est un autre des symboles de Boukhara. Cet édifice, certes un peu à l'écart du circuit touristique, ne reçoit que peu la visite des voyageurs. Tant mieux pour nous ! Au calme, à différents moments de la journée, nous passons de nombreuses heures à admirer les quatre minarets qui le font ressembler à une chaise renversée. Surmonté de faïence turquoise, chaque campanile est différent dans son architecture et sa décoration. Affublé de pointes, le sommet des dômes permet aux cigognes d'y arrimer leur nid. Un *haouz* (réservoir d'eau) vide et un petit jardin planté de grenadiers sont les vestiges de l'ancienne médersa dont il faisait partie. À deux pas de là, une jeune demoiselle qui tient la boutique en l'absence de ses parents me vend un CD piraté de musique locale. Chantal s'en servira dans son prochain montage vidéo.

En revenant vers le centre historique, nous nous arrêtons dans une ruelle près d'un groupe de femmes en train de discuter assises sur un pas-de-porte. La conversation gestuelle s'engage et je les convaincs de se laisser prendre en photo. Je leur promets de leur apporter des tirages. Une fois de plus, tout se passe dans la gaité et les rires. Deux jours après, j'offrirai un cliché à chacune…

Pour avoir la bonne lumière, nous partons sitôt le petit-déjeuner avalé en direction de la citadelle. Il fait de plus en plus frisquet et nous avons dû ressortir pantalons et polaires du sac. Depuis que nous sommes arrivés en Ouzbékistan, malgré un ciel toujours bleu, les températures ont chuté de plusieurs degrés, surtout en début et en fin de journée lorsque le soleil est bas sur l'horizon.



Tchor Minor



Les quatre tours marquaient l'entrée d'une médersa, aujourd'hui disparue, construite en 1807 par un riche marchand turkmène.



Monument aux allures de tabouret retourné, Tchor Minor trône au milieu d'une placette perdue dans les ruelles à l'écart des sites intéressants. Il y règne une quiétude bienvenue.

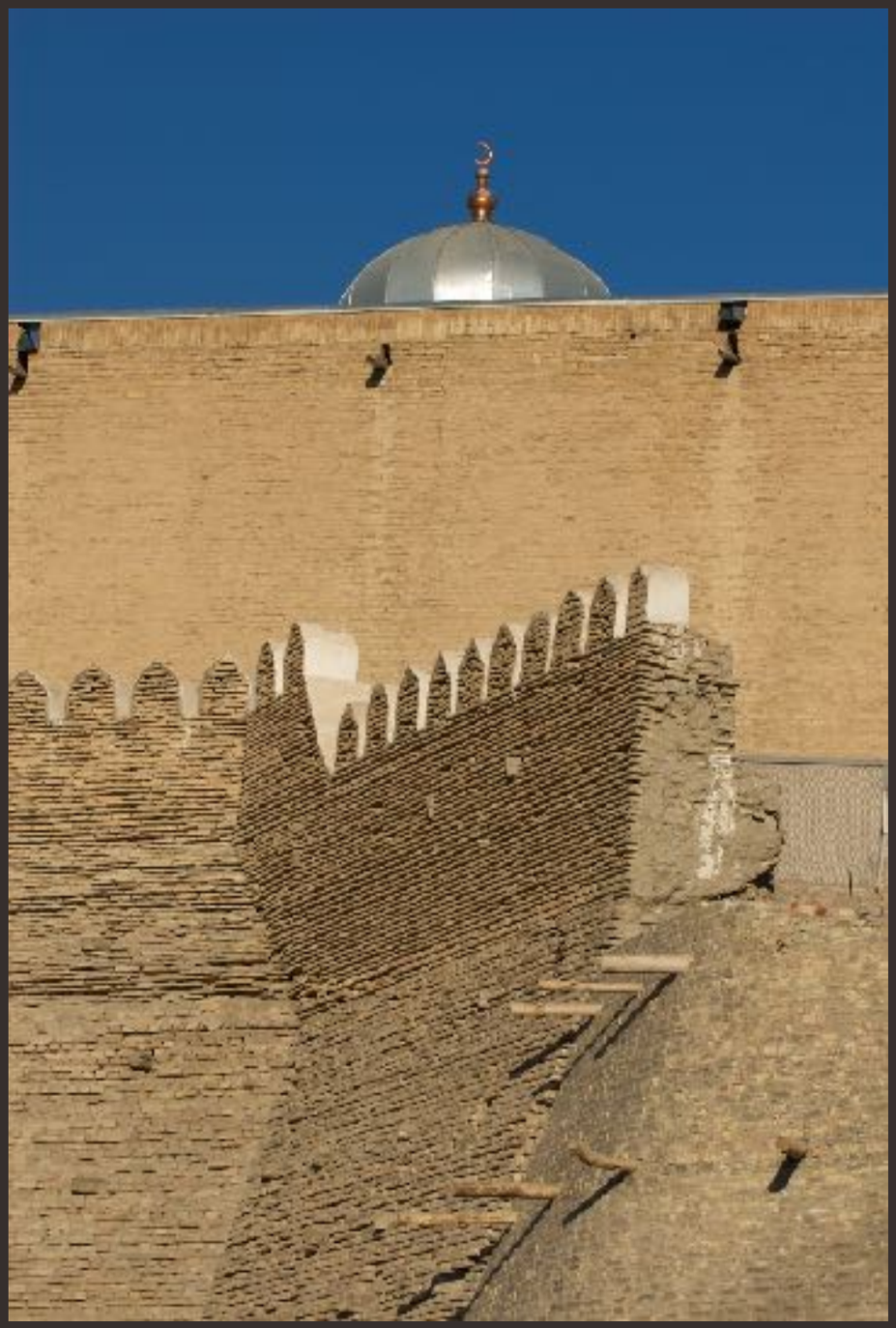


Chaque tourelle symbolise une ville : Termez, Denau, Kounia-Ourgentch et La Mecque.

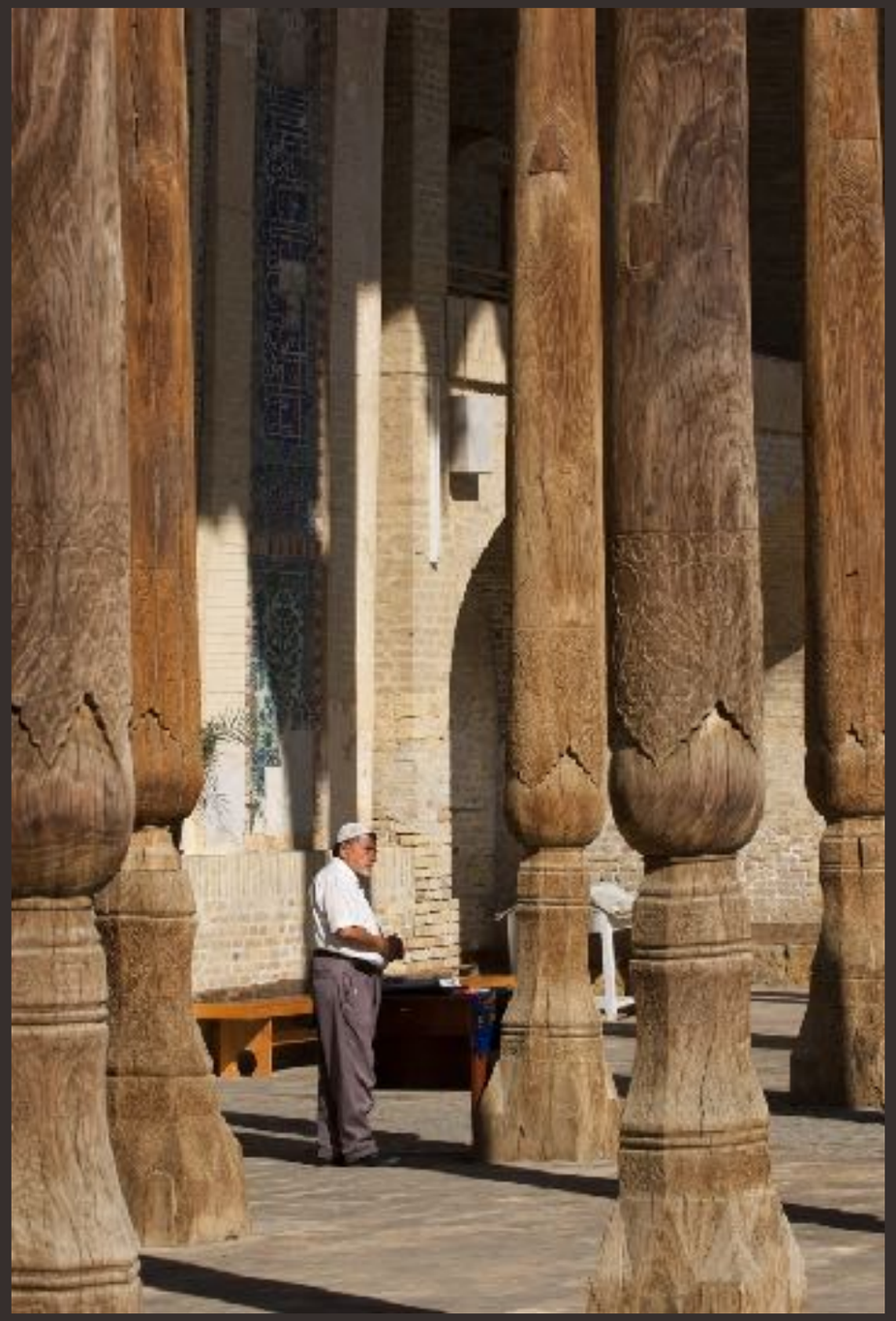


Touriste en balade sur le Registan devant la forteresse de l'Émir.





Détails de la forteresse de l'Émir





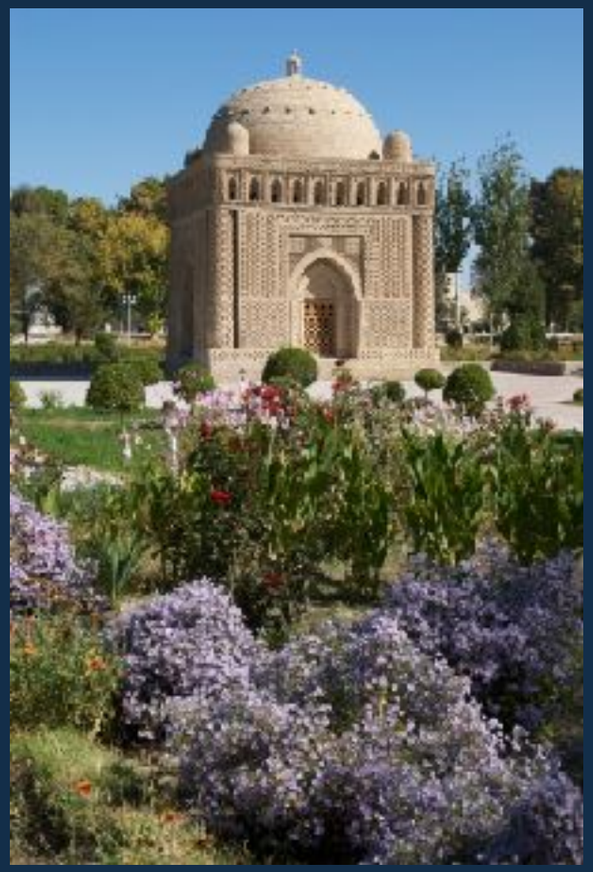




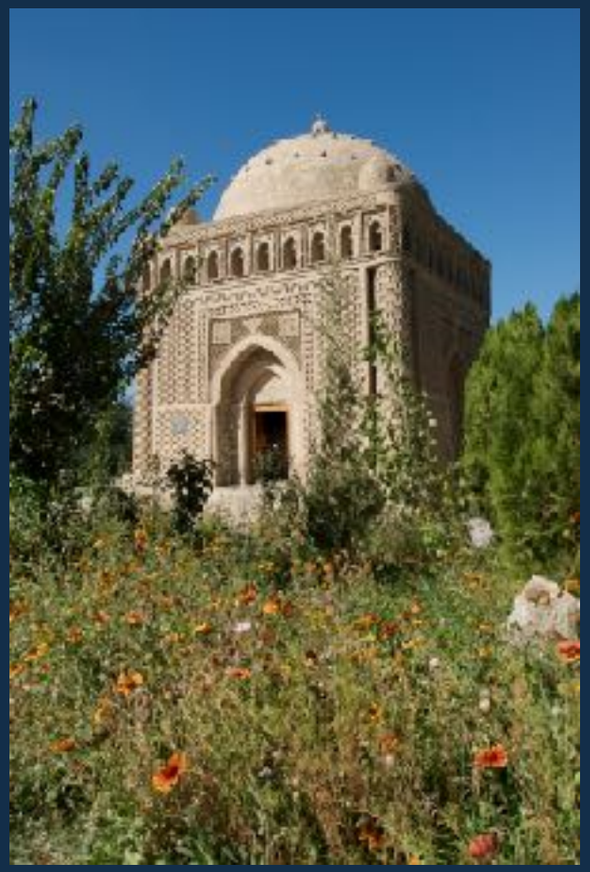
Devant l'iwan de la mosquée Bolo-Haouz (qui signifie « près du bassin »), un toit rajouté en 1917 repose sur vingt colonnes graciles de bois sculpté et abrite ainsi une salle de prière d'été. Les chapiteaux ornés de muqarnas colorés donnent énormément d'allure à l'ensemble qui se reflète dans l'eau du réservoir.



Le mausolée Tchachma Ayyoub commémore le puits que le prophète Job aurait fait surgir à cet endroit.







Surnommé «la perle de l'Orient» et édifice le plus ancien de Boukhara, le Mausolée Ismaïl Samani, date du Xe siècle et a été découvert en 1934 par un archéologue soviétique, alors qu'il était enfoui sous terre, préservé ainsi des destructions antérieures.









Mosaïques de la médersa Nadir Divan-Begui qui fait partie du complexe Liab-i-Haouz.





Décoration des médersas Abdul Aziz Khan et Oulough Begh.



Coupole intérieure de la médersa Koukeldach

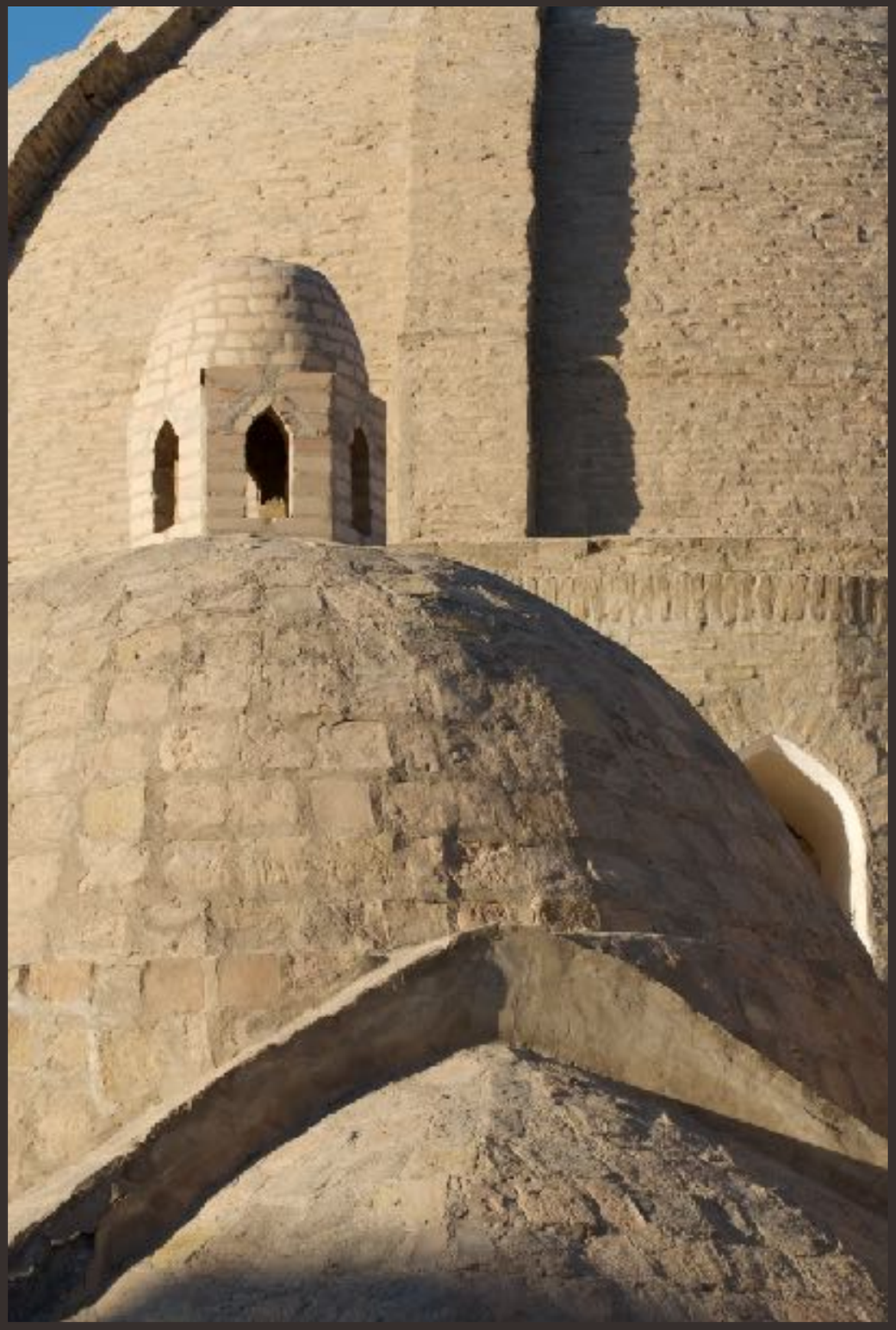




La coupole bleue, le Kok Goumbaz, de la mosquée Kalon.









Nous faisons plusieurs haltes photo avant d'atteindre la Citadelle, les dômes en brique des bazars qui captent la lumière de façon spectaculaire nous incitant à nous arrêter souvent. De l'autre côté de la place de l'Ark, bien au calme au milieu de la verdure, la magnifique mosquée Bolo Haouz exhibe son *iwan* polychrome, le plus haut d'Asie avec ses 12 mètres. Un homme aux allures d'Alain Chamfort et parlant parfaitement le français y vend des livres. Après une brève conversation, il me montre une dédicace que Bernard Ollivier, l'écrivain voyageur, lui a offerte et le livre Carnets d'une longue marche du même Bernard Ollivier et de l'artiste François Dermaut où l'aquarelliste a peint son portrait qui, soit dit en passant, est frappant de ressemblance. Pour ma part, je le prends en photo avant de continuer plus loin notre promenade.

Mazar Chachma Ayoub avec son dôme conique particulier précède le mausolée Ismail Samani, surnommé Perle de l'Orient. Ce joyau serait le tombeau musulman le plus vieux du monde. Élégant, il a traversé les siècles enfoui dans les sables d'une nécropole avant d'être découvert au début des années 1930. Aujourd'hui complètement restauré, il trône au milieu d'un jardin et des fleurs.

Le bazar qui semble tout neuf jouxte le parc des deux mausolées. Les stands sont bien garnis et une fois encore Chantal a beaucoup de succès avec son *iPad*. Tout le monde ou presque veut se faire photographier. Malheureusement, les poses un peu trop figées et la lumière difficile gâchent pas mal de clichés. Mais les remerciements qu'elle reçoit lui permettent d'oublier cette petite déception.

Nous retournons en fin de journée sur la place de la citadelle où des gamins disputent un match de foot au pied des remparts. À l'écart, un couple de mariés posent pour un photographe devant les fortifications empourprées par le soleil du soir. Il est 17 h 30 et c'est déjà la fin de journée pour les commerçants qui rentrent tapis et faïences avant de fermer les boutiques. Nous regagnons tranquillement notre chambre, puis retournons manger sur la terrasse de notre restaurant favori.

Le lendemain matin, nous nous rendons dans une agence de voyages de la rue principale tout près de l'hôtel acheter des billets de train pour Samarcande. Un jeune homme nous vend deux tickets que je trouve chers pour la distance parcourue. Je lui en fais la remarque, mais paie tout de même la somme demandée. Ce sera notre troisième trajet ferroviaire dans le pays et j'ai appris à lire les informations écrites sur le billet. C'est ainsi que je m'aperçois que les deux tickets sont falsifiés, le prix ayant été grossièrement gommé et en partie caché par une agrafe « malencontreusement » placée ! J'y retourne donc et demande des éclaircissements. Après m'avoir raconté des bobards tous plus gros les uns que les autres et devant mon insistance à vouloir comprendre, il me rembourse intégralement la somme déposée plus tôt sans plus d'explication. Demain, j'achèterai de nouveaux billets pour deux fois moins cher dans une officine officielle du réseau ferroviaire.

L'épisode terminé, nous nous rendons par des ruelles qui ne voient certainement que peu de touristes dans une mosquée à l'écart du centre historique. Nous arrivons à l'heure de la prière et préférons attendre dehors la fin de l'office. Petite, mais avec un intérieur joliment décoré, elle a su conserver ce charme d'antan grâce à une rénovation moins clinquante que celle des bâtiments du centre-ville. Plus loin, deux médersas perdues au milieu des habitations se font face.

Dans ce quartier résidentiel, les hommes nous saluent avec chaleur avant d'entamer une conversation en ouzbek. À voir nos yeux écarquillés, ils s'arrêtent de parler et préfèrent nous serrer la main en riant. Les femmes sont plus réservées, occupées qu'elles sont à balayer devant leur porte. Et comme le moine taoïste de passage à Samarcande le notait dans son carnet en 1221, j'ai cru moi aussi en apercevoir quelques-unes portant barbe et moustache. En tout cas, les salons d'épilation doivent être inexistants ici, car la quasi-totalité d'entre elles, au contraire de Tachkent, ont les mollets plus poilus que les miens !

Mais Dieu que ces gens sont adorables...









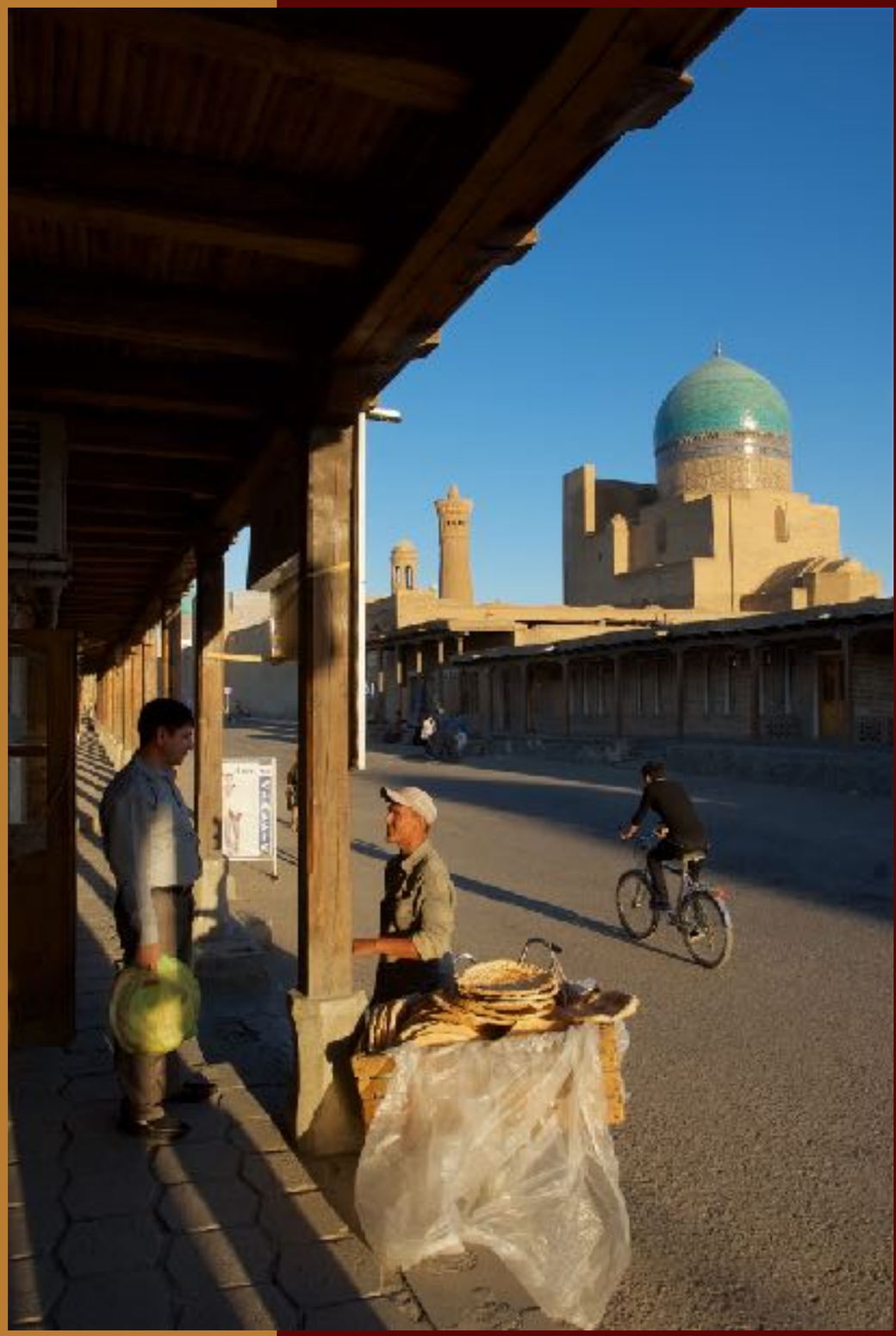














Tak-i-Telpak Furushan,: la coupole des chapeliers n'abrite plus aujourd'hui que des vendeurs de tapis.

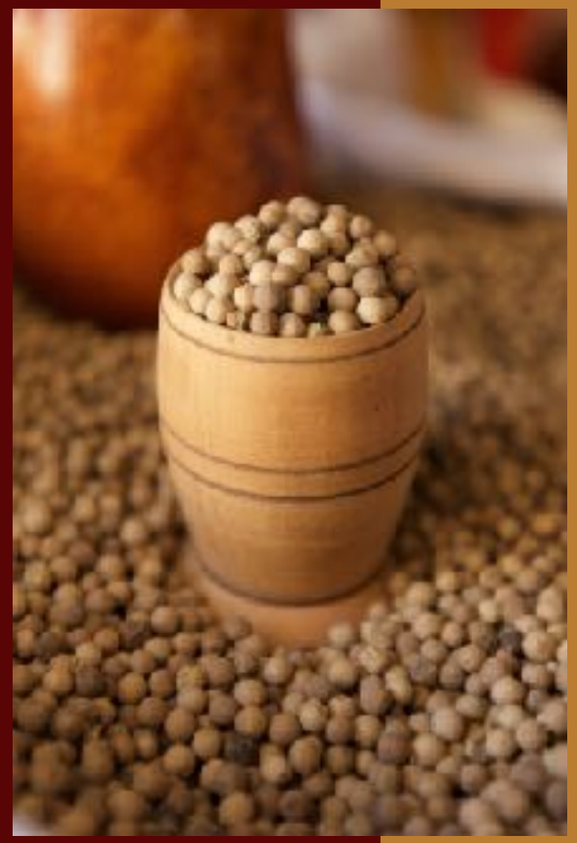












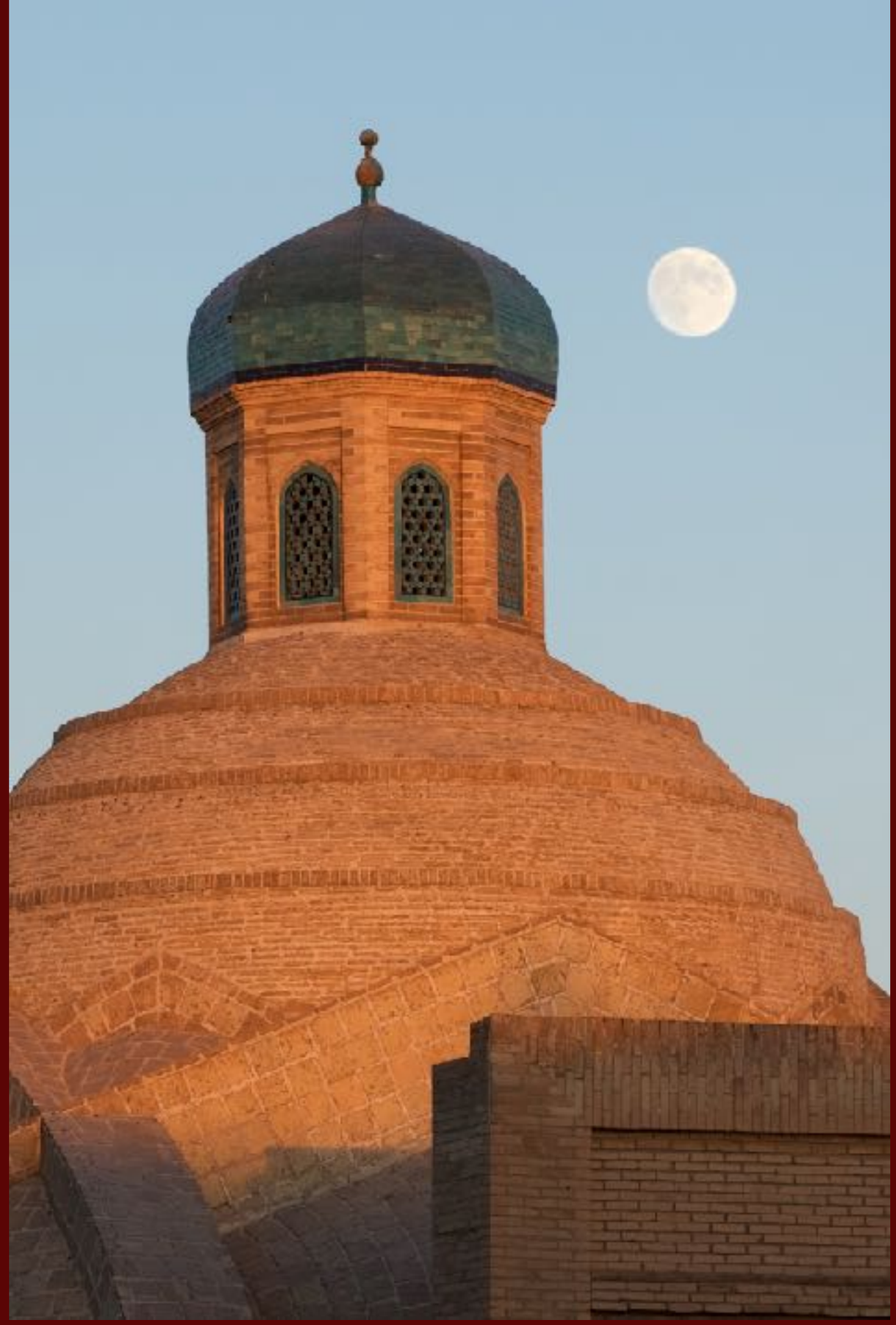


Dans les bazars, on trouve toujours le marché aux épices avec différents poivres, cardamome, safran, noix de muscade, cannelle entre autres...



Lumière vespérale sur
les édifices de Boukhara







Tak-i Sarrafon ou coupole des changeurs

Chapitre 9

Khiva

ouzbékistan



Khiva est un véritable musée à ciel ouvert, un ensemble architectural où tout a été rénové, restauré, reconstruit à l'identique. À l'intérieur de la première muraille, dans Ichan kala donc, on déambule dans de jolies ruelles coincées entre les minarets, les mosquées, les mausolées et les médersas d'une grande beauté.

L'Unesco a inscrit Khiva sur la Liste du patrimoine mondial en 1990.





page précédente :
le minaret Islam Khoja

Minaret Kalta Minor, le soir.





Fortifications de l'ancienne forte-resse Kunya Ark





Entièrement restaurée, une muraille de terre séchée et de briques crues, longue de plus de 2 kilomètres et atteignant 8 mètres de hauteur pour 6 d'épaisseur protège Itchan Kala, la « Cité intérieure ».





page précédente
et ci-contre :
Rues pavées d'Itchan Kala.

Le train pour Khiva s'ébranle exactement à l'heure prévue. Nos compagnons de voyage se pressent pour nous offrir le thé, les gâteaux, le pain. Bref, comme à chaque fois que nous prenons ce mode de transport, nous ne mourons pas de faim. Nous discutons un petit moment avec un groupe de femmes rigolotes avant de tomber, allongés sur nos couchettes, dans les bras de Morphée.

Au réveil, un jeune couple qui partage notre compartiment et dont le mari travaille à Moscou nous verse une tasse de thé brûlant, divise le pain et ouvre un paquet de gâteaux moelleux à l'orange. Par gestes, nous comprenons qu'ils nous invitent aussi chez eux pour la nuit prochaine. Mais une jeune femme du compartiment voisin intervient et s'adresse à eux en ouzbek, puis se tournant vers nous nous demande en anglais de ne pas accepter. Peut-être n'ont-ils tout simplement pas le droit de loger des étrangers. Il est vrai que les hôteliers remplissent un papier officiel qu'ils nous remettent au moment du départ pour prouver que nous avons bien dormi chez eux. Réminiscences de l'époque soviétique ? Suspicions religieuses ? On ne le sait pas, mais il faut se souvenir que le pays est l'un des berceaux d'al-Qaïda, donc très surveillé.

Après 18 heures d'un trajet qui nous a plutôt semblé rapide, nous

arrivons à Ourgench où un trolleybus attrapé près de la gare nous dépose devant la porte nord de Khiva, trente kilomètres plus loin.

Après avoir visité plusieurs hôtels complets, nous avons la chance de trouver une chambre dans une guesthouse familiale pas trop chère pour l'endroit. Une rapide toilette effectuée, nous partons à la découverte de la ville de Khiva vieille de 2500 ans. Ses nombreux édifices ont été rénovés de façon spectaculaire et son centre vidé de ses habitants à l'époque soviétique. De ce fait, l'ensemble fait un peu décor de cinéma. Heureusement les faïences turquoise qui coiffent minarets, clochetons et coupoles confèrent à la cité toute sa magie.

Chantal avec son *iPad* et moi avec mon *Nikon* mitraillons littéralement les médersas, ces écoles religieuses musulmanes dont la plupart sont aujourd'hui reconverties en boutiques pour touristes, les mosquées et les vieilles maisons de briques qui occupent l'intérieur de la ville close.

Dans les ruelles, des stands de souvenirs harmonieusement intégrés à l'environnement proposent des objets en porcelaine, des chaussettes en poils de chameau, des foulards de soie, ou bien encore de nombreux modèles de toques en fourrure. Si nous étions rentrés en France, nous aurions acheté chacun la nôtre, mais pour nos futures destinations ce n'est pas tellement l'accessoire adéquat.



Le minaret Islam Khoja est le plus haut de Khiva



Dans Itchan Kala



Minaret Seyid-Biy

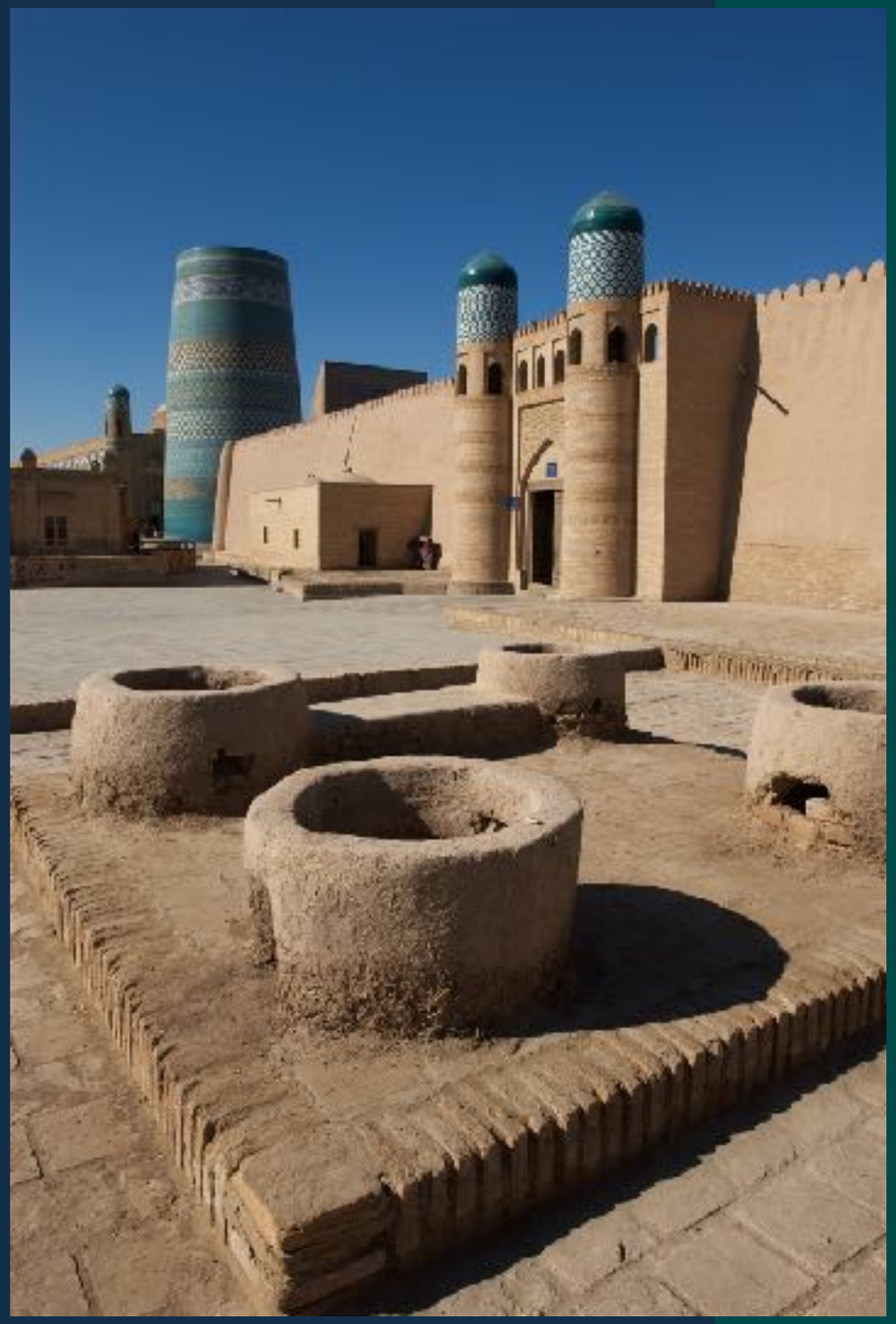




Le minaret Islam Khoja date de 1910 et fait partie des dernières réalisations architecturales islamiques en Asie centrale.



Du haut de ses 45 mètres, le minaret Islam Khoja domine les médersas la ville.



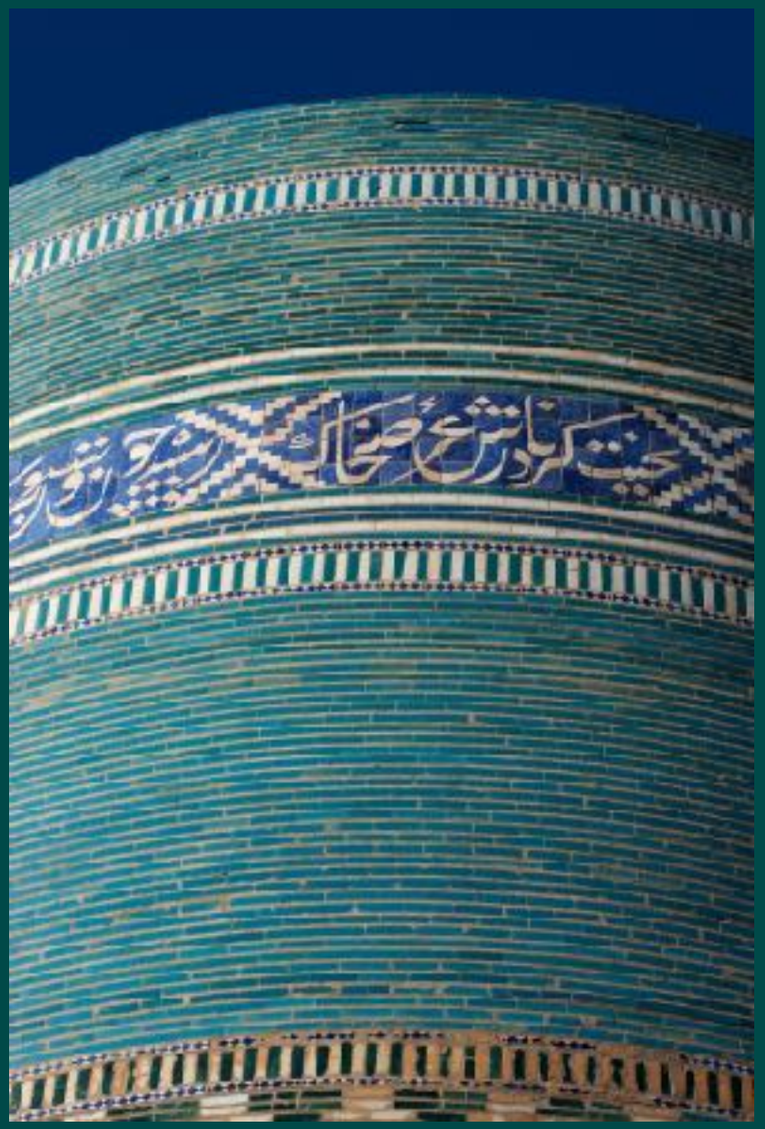
Entrée de la vieille forteresse Kunya Ark avec Kalta Minor en arrière-plan.



Large de 14 mètres, l'emblème de la ville est décoré de majolique verte et bleue mariée au vert si particulier de Khiva.



Kalta Minor qui signifie «minaret court» devait s'élever entre 70 mètres et 80 mètres de hauteur avec une forme fuselée, L'architecte ayant été mis au courant d'un complot contre lui s'enfuit aussitôt en laissant les travaux inachevés.







Somptueusement recouvert de briques à la glaçure turquoise et de majoliques, le minaret ne mesure en définitif que 26 mètres.



Vue du Kalta Minor et de l'extérieur de la médersa Mohammed Amin Khan depuis la porte Est.



Médersa Mohammed Amin Inaq





Scènes de rues autour de la médersa
Mohammed Amin Inaq







Dishan-Kala, la nouvelle ville à l'extérieur des murs.





Après le petit-déjeuner, nous partons tous les deux cette fois nous perdre dans le dédale des ruelles et des monuments. Dominant la ville de toute sa hauteur, le minaret Islam Khoja orné de majoliques bleues et turquoise nous sert de balise. Il est concurrencé par celui de la mosquée Juma, plus sobre dans son habit de briques. Mais celui qui attire tous les regards et obtient le plus de superlatifs est sans conteste le Kalta Minor beaucoup moins haut certes, mais entièrement décoré de faïences à dominante vert de jade, typique de Khiva. C'est celui que les visiteurs qui entrent par la porte ouest aperçoivent en premier.

De nombreuses médersas et leur portail imposant souvent recouvert de majoliques bordent les rues où les touristes se font gentiment alpaguer par les artisans et vendeurs de souvenirs abrités du soleil sous une bâche se fondant bien dans les ocres de la brique.

Après notre tour dans la vieille ville, nous allons au-delà de la porte nord acheter des billets de train pour Boukhara notre future destination. Nous aurons deux couchettes en seconde classe jusque Navoï.



Le minaret Islam Khoja avait trois fonctions : religieuse pour l'appel à la prière, militaire pour la surveillance des alentours et servait de balise pour se repérer dans la ville ou depuis le désert.

Nous passons le reste de la journée à errer de médersas en mosquées, d'ateliers d'artisans en boutiques de souvenirs. Le soir avant de rentrer à l'hôtel, nous dinons dans un restaurant local où un banquet rassemble des dames ouzbeks aux sourcils réunis par un artifice de maquillage, habillées de velours orné de paillettes dorées et d'argent. Leurs maris portent le costume noir, chemise blanche et la *doppe*, calotte noire brodée de blanc. Tous ont en commun le fait d'avoir la dentition recouverte d'or qui étincèle de mille feux lorsqu'ils rient de bon cœur.

Nous consacrons la journée du lendemain aux remparts qui cernent le centre de la vieille ville. La lumière matinale fait ressortir admirablement le crénelage de la fortification. Dans l'après-midi, nous grimpons cette fois sur la muraille, mais les portes à chaque point cardinal nous obligent à en descendre avant de pouvoir y remonter de l'autre côté. Au soleil déclinant, nous longeons les parties sud et ouest superbement éclairées par une belle lumière vespérale.

Le lendemain matin nous allons au bazar de la porte est changer de l'argent auprès d'un commerçant à un taux bien plus intéressant que celui des banques.

Une fois la transaction effectuée, nous profitons de notre présence en ce lieu pour faire le tour des étals. C'est la pleine saison du melon et les carrioles tirées par de petits ânes en sont remplies. Nous en négocions un pour une poignée de *soums*. Un peu plus loin, les gros sacs d'oignons côtoient ceux de pommes de terre, les bassines pleines de tomates, les seaux débordants de poivrons verts ou rouges. Les marchands de pommes nous proposent de goûter leurs fruits juteux et sucrés. L'ambiance est plutôt chaleureuse et nous recevons de la part de ces gens une cargaison de saluts et de sourires dont nous nous souviendrons longtemps.

Petite ville close, certes vidée en grande partie de ses habitants repoussés à la périphérie pour « cause touristique », Khiva nous a portant largement séduits…







La médersa Koutloug Mourad Inak



Le minaret Ak





Façades décorées de médersas.





Résidence des khans de Khiva, Kunya Ark possède avec la Kourinich Khana, ou «Salle du Trône» un iwan de toute beauté.
Les murs sont décorés de majolique de couleurs froides alors que le plafond est peint de couleurs chaudes.
Deux colonnes en bois sculpté dont les bases sont en marbre gravé soutiennent l'iwan.





Service à thé ouzbek.



Entrée d'une habitation.



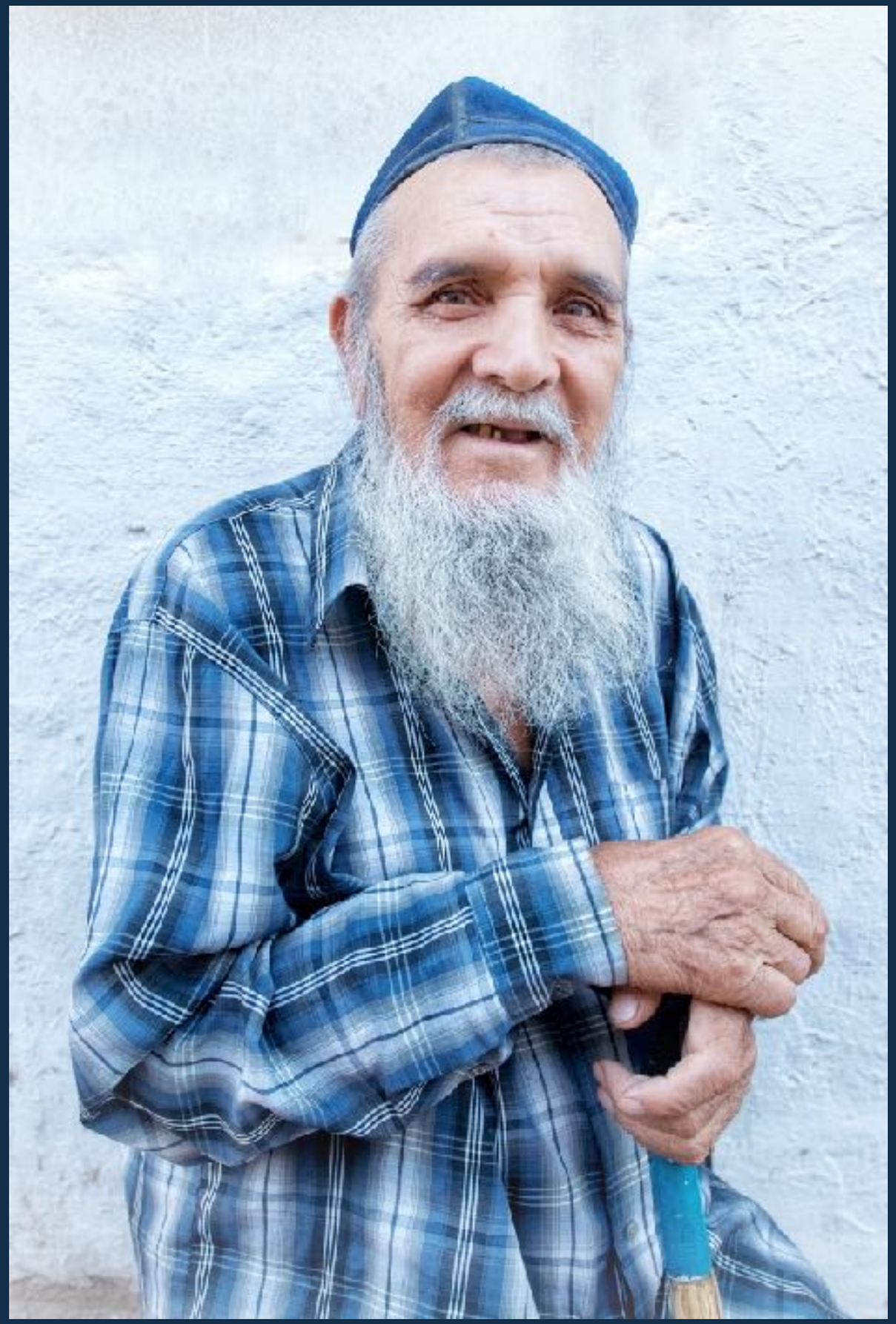
La sieste du marchand de pastèques.













Statue d'Al-Khorezmi, savant originaire du Khorezm qui a introduit l'algèbre dans les mathématiques.



Muraille d'Itchan Kala



Minaret Islam Khoja

Chapitre 10

Chiraz

iran



Ancienne étape caravanière et située dans une plaine d'altitude à 1 540 mètres, Chiraz est réputée pour la douceur de son climat. Maintes fois secouée par des séismes, elle a tout de même réussi à sauvegarder une bonne partie de ses trésors architecturaux. Chiraz aime les couleurs : dégradé de vert dans les parcs, tons pastels dans les mosquées et couleurs vives sur les jupons des femmes. Elle témoigne de l'art de vivre persan. Poètes, philosophes, artistes et artisans ont œuvré à son rayonnement.



La citadelle de terre de Karim Khan, forteresse du XVIIIe siècle.



Mosquée Vakil près du bazar



Le trajet se passe presque sans histoire notable, hormis celle où lors d'un arrêt au lever du jour, je m'offre un grand verre de lait bouillant qu'un fermier chauffait dans une énorme marmite. Je lui donne son argent et savoure à petites lampées ce petit-déjeuner inattendu. Le conducteur du bus ayant terminé sa prière m'aperçoit alors, s'inquiète auprès du marchand et revient catastrophé en me tendant les deux billets avec lesquels j'avais réglé tout à l'heure. Hors de question que je paie quoi que ce soit : il me considère comme son invité et, à ce titre, je ne dois rien débourser. Satisfait, il retourne vers le vendeur et acquitte son dû avec un plaisir non dissimulé. L'accueil incroyable des Iraniens se poursuit donc même là où on ne l'attend pas…

À l'entrée de la mosquée Shah-e Cheragh, le gardien constatant mon matériel photo peu discret nous oblige à prendre un guide avec nous et invite Chantal à revêtir un tchador qui l'empêtre drôlement dans ses gestes. Souriante au départ, la jeune fille qui nous sert de cerbère perd vite patience lorsqu'elle doit interrompre sans arrêt ses explications dans un anglais très approximatif pour attendre que je termine l'une de mes innombrables séries de photos. En plus, à son grand désarroi, je n'hésite pas à courir dans tous les sens pour chercher les meilleurs angles ou la plus belle lumière et elle a l'obligation de me suivre partout ! Beaucoup moins gracieuse qu'au début, mais toujours polie, elle invente un petit stratagème assez grossier pour nous confier à l'une de ses consœurs qui accompagne un jeune couple de Français, Simon et Sarah, qui, eux, shootent beaucoup plus rapidement que moi. Sympa, elle nous fait monter sur une terrasse d'où la vue sur la mosquée est magnifique. Je me dépêche tout de même pour ne pas trop embêter les autres.

Nous regagnons notre auberge où le diner que nous avons réservé ce matin doit être prêt. Un bon *dizi* ne comprendrait pas qu'on le laisse refroidir et un *falafel* ne pardonnerait pas que sa salade d'accompagnement flétrisse ! Nous arrivons juste à temps pour nous régaler…



À 8 heures le lendemain, nous pénétrons dans la très jolie mosquée Nasir-al Molk située à quelques pas de l'hôtel. Le soleil brille de mille feux et diffuse sa lumière à travers les vitraux de la salle de prière. Nous nous retrouvons à plusieurs photographes pour immortaliser cet instant. J'ai à peine terminé mes prises de vue que deux jeunes Chinoises viennent littéralement squatter le lieu et s'approprier la lumière polychrome des carreaux teintés en se tirant mutuellement le portrait pendant des plombes. Leur incroyable sans-gêne va durer plus d'une heure et en irriter plus d'un ! Je me félicite d'être arrivé avant elles ! Heureusement pour tout le monde, le spectacle se trouve aussi ailleurs avec les superbes mosaïques d'un surprenant camaïeu de rose qui recouvrent les murs et les stalactites des *iwans*.

La visite nous ayant aiguisé un peu plus l'appétit, nous retournons à l'hôtel prendre notre petit-déjeuner. Fromage sec, fromage blanc, œuf dur, pastèque, pain local, excellentes confitures de carotte ou de cerise au miel accompagnent les nombreux verres d'un thé agréablement parfumé. Trop bon !







Impossible de rester insensible à la gentillesse et à l'impensable accueil que les Iraniens, et en particulier ceux de Chiraz, nous ont réservé.






W.S. U.T
CROCUS CLOTHING

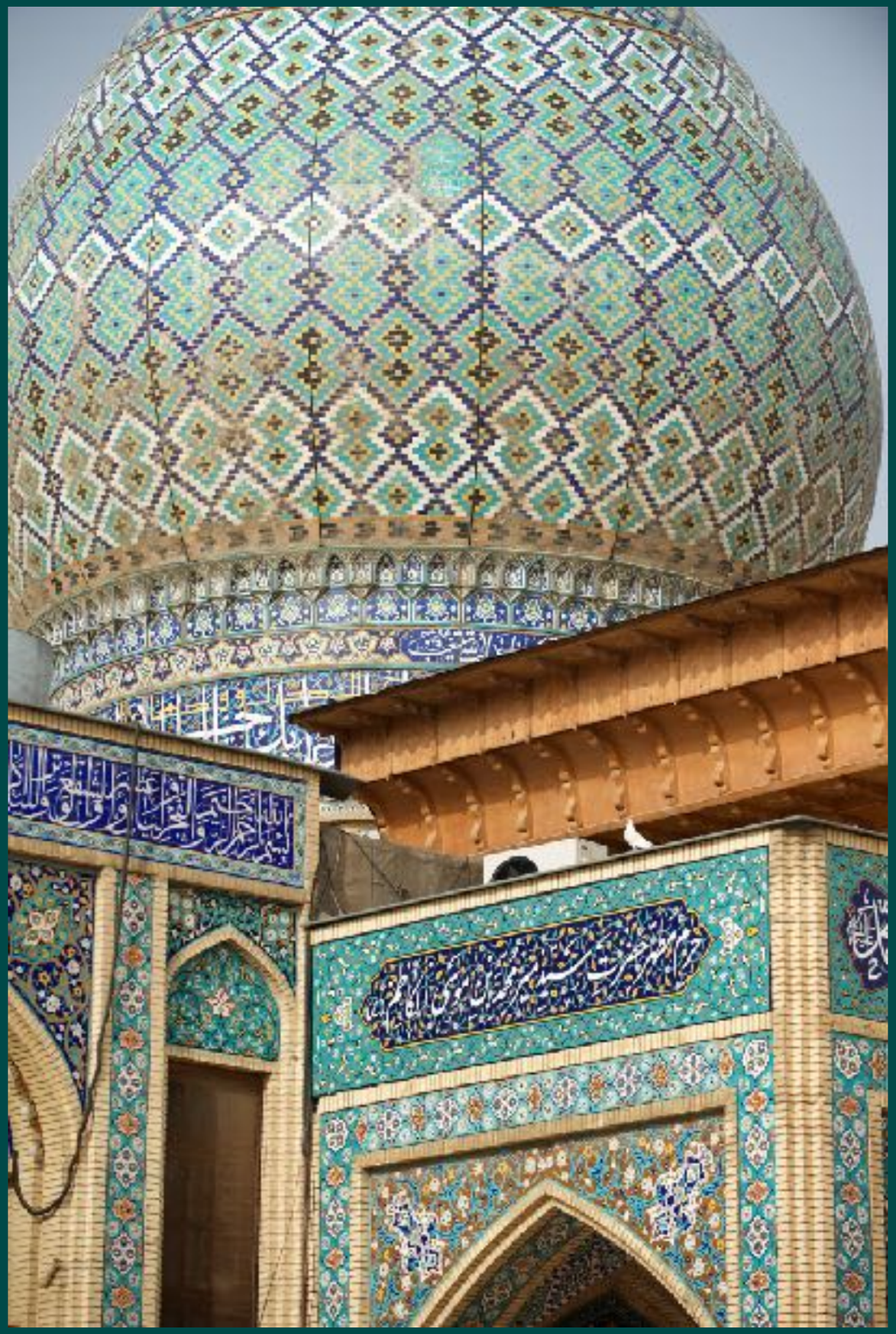




Mosquée Imam Zadeh Ali Ebn-e Hamze



Mausolée Shah-e Cheragh





Mausolée Shah-e Cheragh





Mausolée Shah-e Cheragh





Plus important lieu de pèlerinage de la ville, le Mausolée Shah-e Cheragh a été restauré à diverses reprises au XVIe et XIXe siècles à la suite de plusieurs tremblements de terre. En raison de nombreuses fissures, la coupole a finalement été démolie en 1958 et remplacée par une structure en acier, plus légère, de même forme que la coupole originale.



Mausolée Shah-e Cheragh

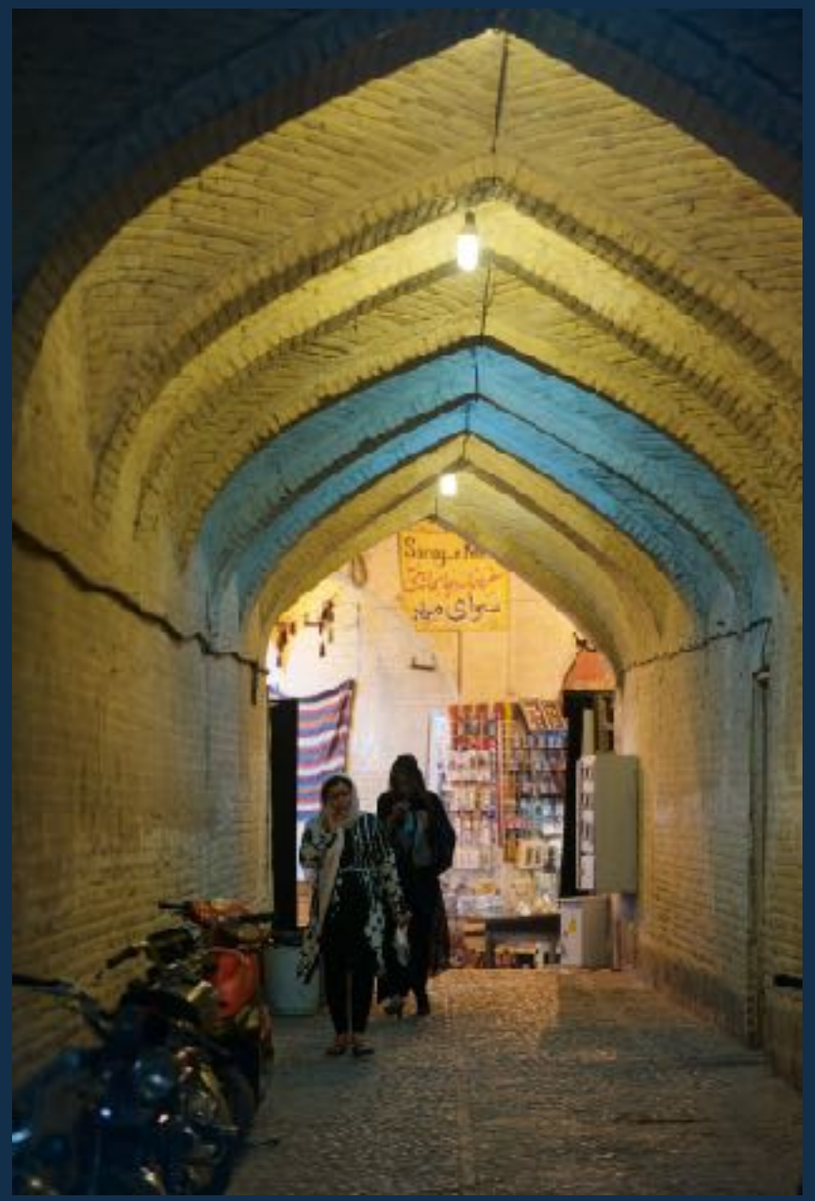


Madrasa et minaret Islam Kho-

Mausolée Shah-e Cheragh



Souvent décrit comme l'un des plus beaux, le Bazar de Vakil est célèbre pour ses tapis, ses épices et ses tissus nomades.











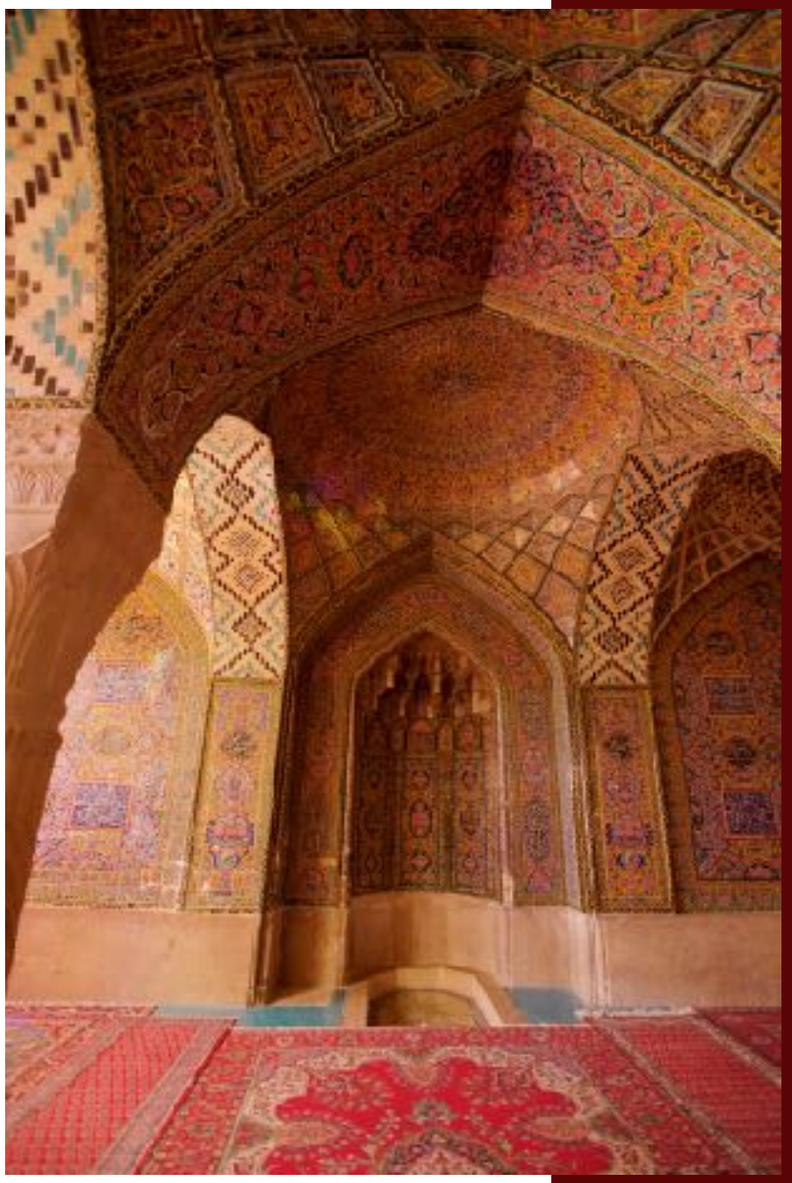
Bazar de Vakil



Un quincailler du bazar de Vakil



Iwan de la Mosquée Nasir al-Molk,
appelée aussi la Mosquée Rose.





Belles arches roses qui ont valu à la mosquée Nasir al-Molk son surnom et jolis vitraux de la salle de prière.



Stalactites en nid d'abeilles de l'iwan de la mosquée rose.

La Porte du Coran à l'entrée de la ville

Chiraz a sa tour penchée, comme celle de Pise !







Sous un soleil ardent, nous rejoignons la citadelle Karim Khan qui possède une tour assez penchée qui en fait tout son charme. Tandis que je prends mes photos, Chantal discute patiemment avec un homme qui cherche visiblement à placer les rares mots d'anglais qu'il connait. Nous sommes en train de nous engager dans une partie ancienne de la ville lorsqu'une femme nous aborde. En apprenant que nous sommes Français, elle nous invite chez elle si gentiment qu'on ne peut refuser la proposition de peur de la décevoir. Dès le seuil franchi, elle ôte son foulard et nous présente sa famille. Il y a là Khosrow, son jeune frère de 48 ans et oncle de Léna, sa fille qui parle un peu l'anglais. Assis à même le sol au milieu du salon, Hossein, son fils, fume tranquillement le narguilé en discutant avec un ami. Elle nous prépare le thé, du pain et de gros morceaux de pastèque. Cédant à l'insistance de sa nièce, Khosrow se lève et se met à chanter d'une voix profonde avant de se laisser aller à quelques pas de danse. La bonne ambiance aidant, Hossein et son ami reviennent de la



Citadelle de Karim Khan

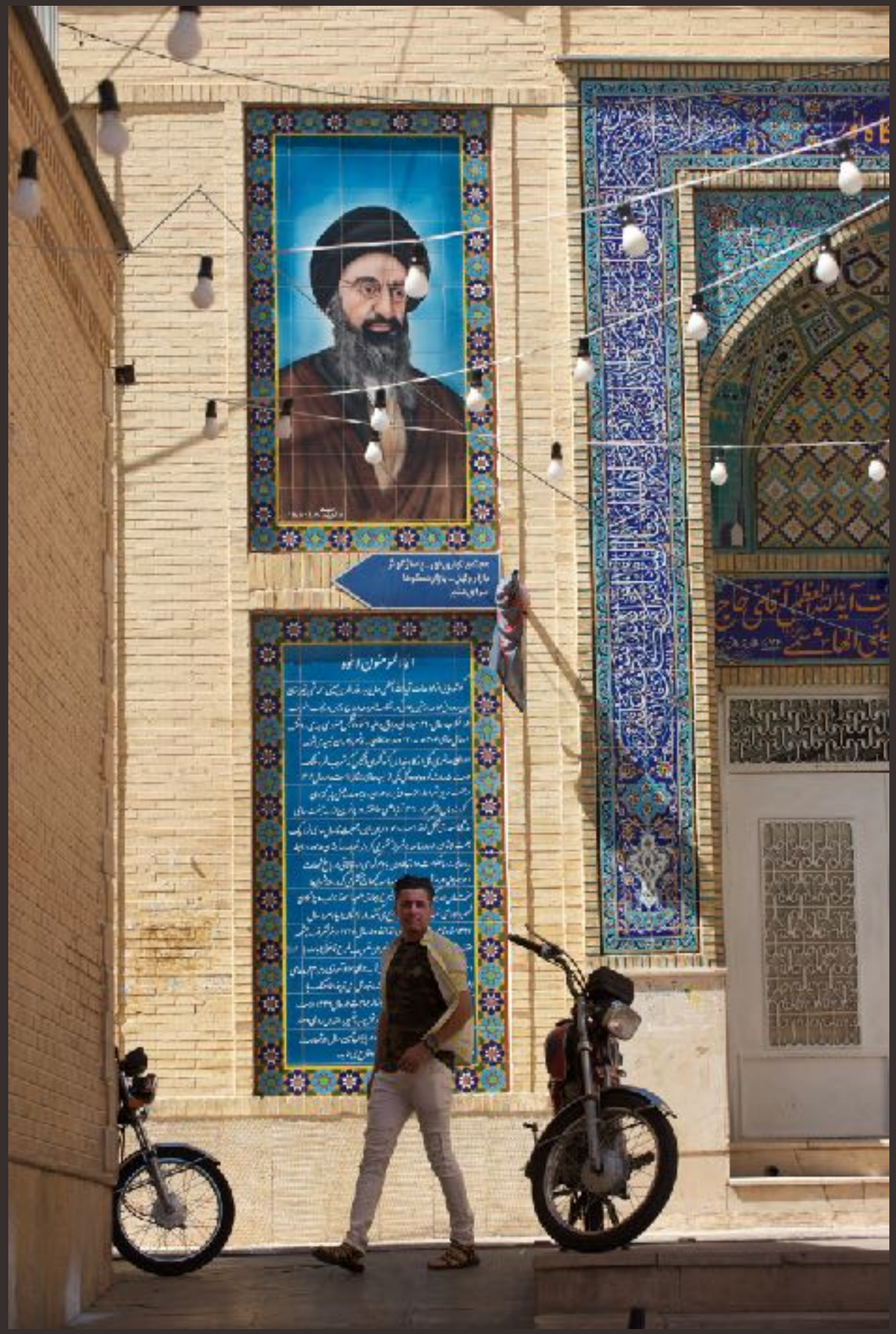
cuisine avec des marmites qui leur servent de tambours. Le rythme avec lequel ils les frappent augmente alors au fur et à mesure que les minutes passent. Nous battons tous des mains pour les encourager. Une fois le spectacle terminé, la conversation reprend et Léna nous avoue aspirer à se rendre un jour en France. Nous regrettons de ne pouvoir l'emmener avec nous et lui souhaitons de réaliser son rêve.

À peine sortis de chez eux, une vieille femme que nous croisons sur le trottoir nous offre un de ses pains. Elle ne nous laisse pas le choix et nous le met directement dans les mains. Pas question de refuser ! Ces gens sont vraiment incroyables.

Nous arrivons à l'extrémité nord de la ville au moment où le soleil atteint son zénith. Heureusement quelques arbres situés près de la Porte Quran nous permettent de nous reposer à l'ombre. Nous y faisons la connaissance d'une jeune maman handicapée qui nous demande timidement l'autorisation de se prendre en photo en notre compagnie. J'en profite pour tirer, malheureusement maladroitement, le portrait de sa petite famille avant de discuter un moment avec eux. Sur le chemin du retour, pour éviter un tant soit peu le soleil cuisant, nous nous réfugions sous les voutes de brique du bazar e-Vakil. Célèbre pour ses tapis, ses tissus nomades et ses épices, il est considéré lui aussi comme l'un des plus beaux du pays.

Pour assouvir notre faim, nous nous arrêtons dans une cantine, celle de Hossein, jeune patron adorable, boire un grand verre de jus de carotte et engloutir une grosse part de pâtisserie au miel.

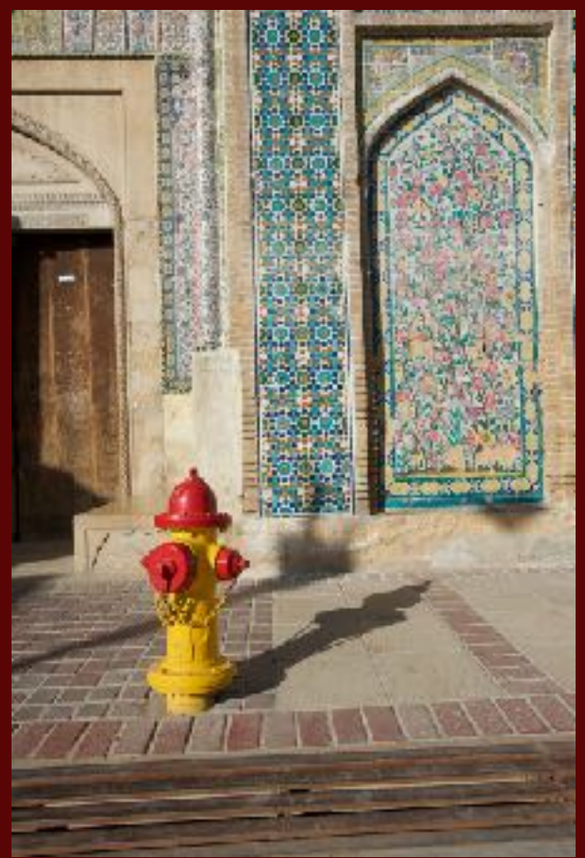




Dans lune rue
du centre ville.



Couleurs du vieux quartier







Fontaine devant la Mosquée Vakil.



Mosquée Shah-e Cheragh



Persépolis est le site le plus visité d'Iran. Situé à quelques encablures de Chiraz, ses vestiges bien conservés témoignent d'un pan majeur de l'histoire de la civilisation perse.

Des cérémonies fastueuses, avec des parades historiques en tenue d'époque achéménide, se sont déroulées ici pendant trois jours en 1971 à l'occasion de la célébration des 2 500 ans de la monarchie. Le shah d'Iran convie alors la plupart des chefs d'État du monde à séjourner dans un village de tentes à côté du site. Le faste des cérémonies, mobilisant plus de 200 serviteurs venus de France pour les banquets, suscite une polémique dans la presse internationale et contribue à ternir l'image du Shah.







Portes monumentales, colonnes, fresques sculptées, tout est grandiose à Persépolis.

Le taxi nous conduit à Persépolis en une heure. Niché au pied d'une montagne, le site historique le plus visité du pays et classé au patrimoine mondial de l'UNESCO abritait la capitale de l'empire achéménide perse. Les ruines majestueuses de ses nombreux temples, palais, portes colossales attirent une foule de curieux, souvent iraniens.

Nous arrivons au guichet de l'entrée à 16 heures et la grosse chaleur est passée. En haut de l'escalier monumental, les hautes colonnes de pierre se dressent fièrement dans le ciel limpide. Nous restons ébahis devant la colossale porte des Nations flanquée des célèbres sculptures représentant des taureaux ailés à tête humaine. Plus loin, nous tombons sur les non moins fameux bas-reliefs figurant des Perses à la barbe bouclée que l'on retrouve dans tous les livres d'histoire.

Prenant mon courage à deux mains, je m'attaque ensuite à la colline la plus proche pour atteindre par un sentier rocailleux assez raide un premier tombeau royal creusé dans la falaise, puis un second situé à quelques centaines de mètres de celui-ci. Une demi-heure plus tard, en nage, je retrouve Chantal restée sagement m'attendre à l'ombre des rares arbres du lieu et me dirige directement vers une fontaine mise à disposition des visiteurs. Nous apprécions ces points d'eau réfrigérée disséminés partout en Iran, dans les rues, près des mosquées ou dans les endroits touristiques. Tout le monde vient s'y désaltérer. En ce qui nous concerne, nous y avons recours plusieurs fois par jour.

Après trois heures passées sur le site archéologique désormais baigné dans la lumière dorée de fin de journée, nous regagnons Shiraz non sans nous être arrêtés devant la nécropole royale de Naqsh-e Rostam.

Le *dizi* qui nous attend à notre arrivée à l'hôtel clôture de fort belle manière cette journée mémorable.











Persépolis







Colonnes de l'Apadana à Persépolis

Chapitre 11

Yazd

iran



Selon l'UNESCO, il s'agirait de l'une des plus anciennes villes du monde. Connue 3000 ans av. J.-C., Yazd fut de longue date sillonnée par le convoi des caravanes. Ville-oasis au milieu du désert, ses maisons de pisé aux remarquables tours du vent, système naturel de ventilation, témoignent de l'ingéniosité des gens de la région.

Elle est aussi la grande ville d'Iran qui bénéficie du climat le plus aride avec des températures dépassant allègrement les 40° en été...



Dans une rue autour de la Mosquée Jameh



Rue de la partie ancienne de Yazd.



Restaurant en terrasse avec vue sur un nakhl, objet d'art en bois de dattier utilisé lors de cérémonie de deuil et porté sur les épaules de dizaines, voire d'une centaine d'hommes.



Architecture typique des maisons de Yazd









Toutes les maisons anciennes de la ville sont équipées d'une ou plusieurs tours du vent qui procurent une relative fraicheur à l'intérieur. L'amplitude thermique par rapport à l'extérieur peut ainsi atteindre les vingt degrés.









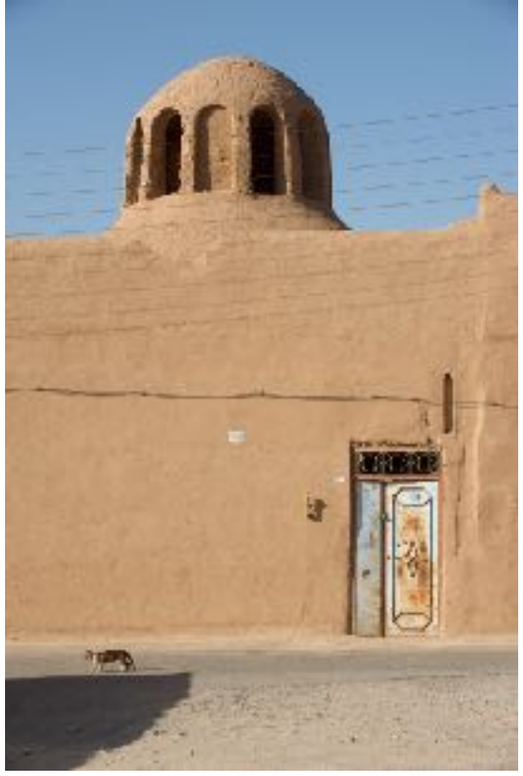
Quartiers en pisé rénovés de manière traditionnelle.





Patrimoine de l'humanité à l'Unesco, les vieux quartiers, entièrement en pisé, déclinent leurs tons ocre et la sobriété de leurs lignes arrondies.







Derrière de hauts murs d'adobe – brique d'argile non cuite et séchée au soleil – les maisons patriciennes qui semblent à l'abandon sont toujours habitées.

Entre Ispahan et Yazd, le bus nous fait traverser une région complètement désertique, qu'elle soit plate ou bien montagneuse. L'aridité ne laisse aucune place à la fertilité, hormis à l'approche des villes où de grosses lances à eau arrosent les champs de blé dont la couleur verte tranche radicalement avec les tons ocre plus ou moins soutenus du paysage lunaire environnant. Seule la circulation sur la quatre-voies apporte un peu d'animation à ce haut-plateau central perché à plus de 1 200 mètres d'altitude.

Aussitôt les sacs déposés, nous nous enfonçons dans le labyrinthe des étroites ruelles bordées de maisons en pisé. De nombreuses allées couvertes nous protègent de la chaleur, ici à son paroxysme. Mais bien que la température atteigne allègrement les 45° sous abri, l'atmosphère très sèche la rend nettement supportable. Nous ne suons pratiquement pas, contrairement à l'Asie où l'humidité ambiante nous met en nage au moindre effort et nous épuise rapidement. Le crâne protégé par une bonne couche de crème solaire, je me réjouis d'avoir l'appli *Maps.me* sur nos *iPad*. Grâce à elle, nous nous retrouvons assez facilement dans cet écheveau de venelles.

Au terme d'une première visite sommaire, devant un temple, nous tombons sur un jeune couple de Polonais rencontré il y a quelques jours. En discutant, Mirosław nous conseille un restaurant proche de notre logement. Au moment du diner, nous les y retrouvons tous les deux en compagnie d'un Malais très sympa et de sa copine allemande, bien calés dans les larges fauteuils du *rooftop*. Les plats sont bons, le panorama

sur la ville et les principaux monuments imprenable. La soirée passe vite entre anecdotes et rigolades. Avant de rentrer, nous nous régalons une dernière fois de la vue sur la Mosquée Jameh éclairée dans la nuit noire par une surprenante couleur bleue.

Le lendemain, nous approfondissons un peu plus notre connaissance de la ville. À l'inverse de la veille, nous pénétrons dans l'enceinte des mosquées, dont la fameuse Masjed-e Jameh à l'architecture caractéristique du 14e siècle avec son portail étroit et élevé surmonté des plus hauts minarets d'Iran qui culminent à 52 mètres au-dessus du sol. Non loin de là, un boulanger que je suis en train de prendre en photo devant son four nous donne gentiment une grande galette de pain toute chaude. Nous continuons la promenade dans la vieille ville jusqu'au complexe Amir Chakhmagh et la fameuse façade à trois rangées d'arcades de sa mosquée. Sur l'esplanade, des jets d'eau égaient le bassin où se reflètent les 3 statues dorées disposées en son milieu et les minarets du temple ; on ne peut faire plus photogénique.

Pour nous abriter du soleil accablant, nous regagnons l'hôtel et nous reposons sur un *takht*, sorte d'estrade recouverte d'un tapis sur laquelle on se vautre sur les épais coussins. Nous ne retournons nous perdre dans le dédale de la vieille ville qu'à 17 heures, moment où la chaleur décline, à savoir descendre sous les 40° ! Près de la prison d'Alexandre, je demande à une jeune femme la permission de la photographier. Elle accepte dans un franc sourire. Plus loin, je m'arrête quelques instants taper dans la balle avec des gamins avant de m'extasier devant la fameuse prison d'Alexandre et la mosquée qui la jouxte. Pour jouir un peu plus longtemps de la vue, nous nous assoyons sur un banc d'une placette ombragée.

Nous prenons le petit-déjeuner au buffet de l'hôtel. Pain, fromage, yaourt, œuf, confiture, pastèque, dattes, thé et jus de fruit ne résistent pas longtemps à notre appétit...

En nous fiant une nouvelle fois à l'application *Maps.me*, nous empruntons des rues par lesquelles nous ne serions jamais passés autrement. Jusqu'au Temple du Feu zoroastrien où une flamme sacrée brule depuis plus de 1500 ans, nous découvrons ainsi des quartiers peu fréquentés, mais d'une réelle beauté. Sur le chemin du retour, nous achetons deux pots de soupe épaisse et, dans une boulangerie, je choisis deux pains odorants que le patron se fait un honneur de nous offrir. Voilà le cas du diner résolu !

Une autre fois, nous partons du côté de Bagh-e Dolat Abad, la maison qui possède la plus haute tour des vents d'Iran. Située au bout d'une longue allée de pins, elle propose une jolie architecture intérieure, très photogénique. Une fois la prise de vue terminée, nous entamons le chemin du retour qui nous fait passer par un quartier de la vieille ville où d'innombrables maisons en adobe tombent en ruines. Heureusement, l'UNESCO veille et participe au financement de leur reconstruction.

Le jour du départ, un taxi vient nous chercher à l'hôtel et nous emmène à la gare routière. Le chauffeur, gringalet comme moi, s'empare de nos deux sacs et monte sans fléchir un seul instant la volée d'une vingtaine de marches qui mènent à la station. Plus de 40 kilos sans forcer vraiment : cette image risque de me hanter un long moment !

Yazd, malgré l'écrasante chaleur, restera notre étape iranienne préférée : petite agglomération, vieille ville en pisé, dédale de ruelles, jolies mosquées, population adorable, bonne nourriture et bel hébergement. Nous en garderons longtemps un excellent souvenir.



Caractéristique de l'architecture yazdie, les doubles portes munies de deux heurtoirs aux formes et tonalités différentes, destinés pour l'un aux hommes, et réservés pour l'autre aux femmes. Le propriétaire connaît ainsi d'emblée le sexe du visiteur.



Le pisé s'émiettant facilement, les efforts d'entretien entrepris depuis des siècles forcent le respect.



Dans le bazar



Sur les étals, on trouve toutes les épices et légumes nécessaires à la préparation du fameux âbgoosht ou dizi, la spécialité nationale à base de mouton.







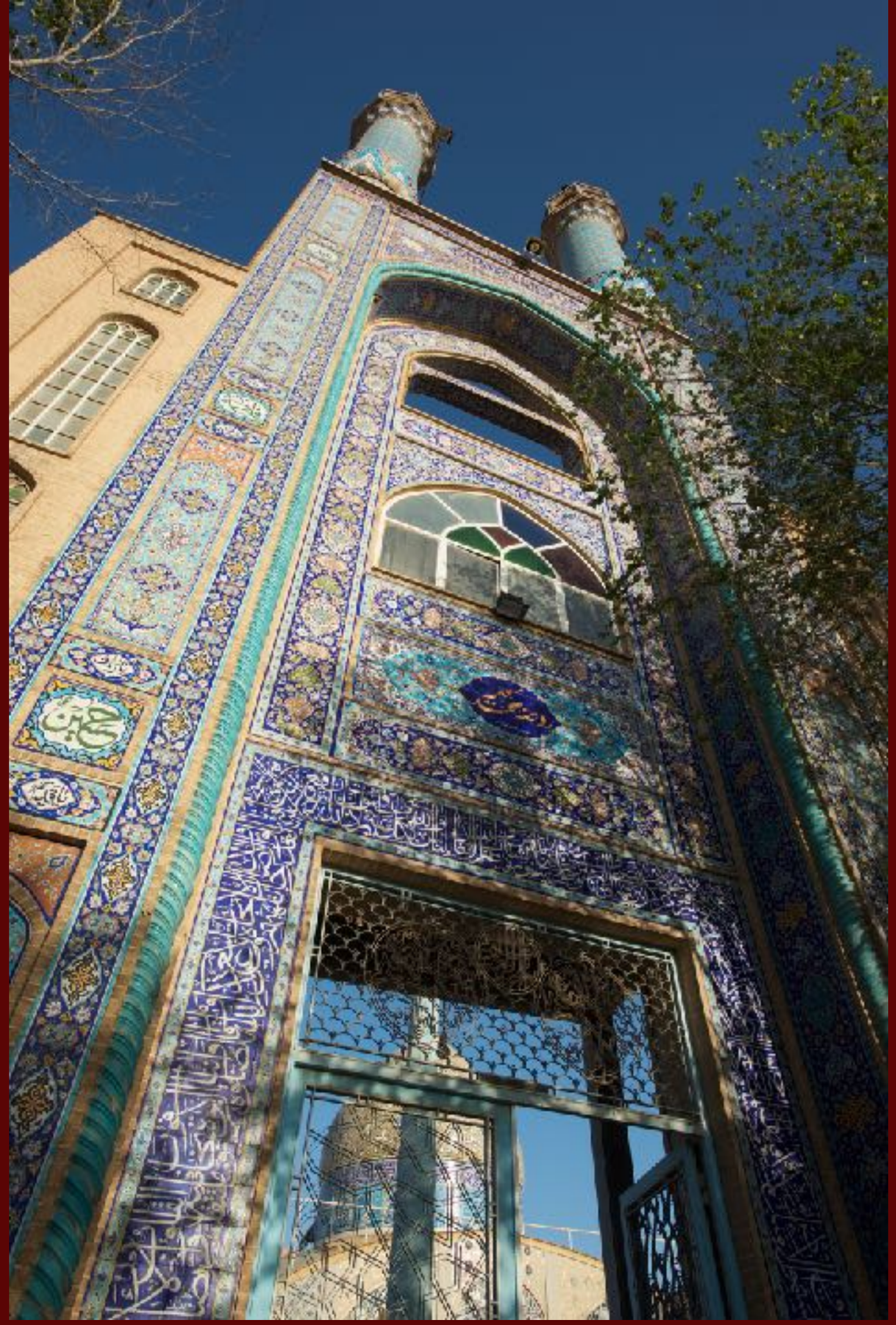


Vue sur les minarets de l'école coranique



Portail et minarets d'une école coranique.







École coranique.



Masjed-e Jameh
ou Mosquée du Vendredi



Le portail, exceptionnellement haut et étroit, est surmonté des plus grands minarets d'Iran – 57 mètres – caractéristiques de l'architecture yazdie du XIVe siècle.



La tour de l'Horloge





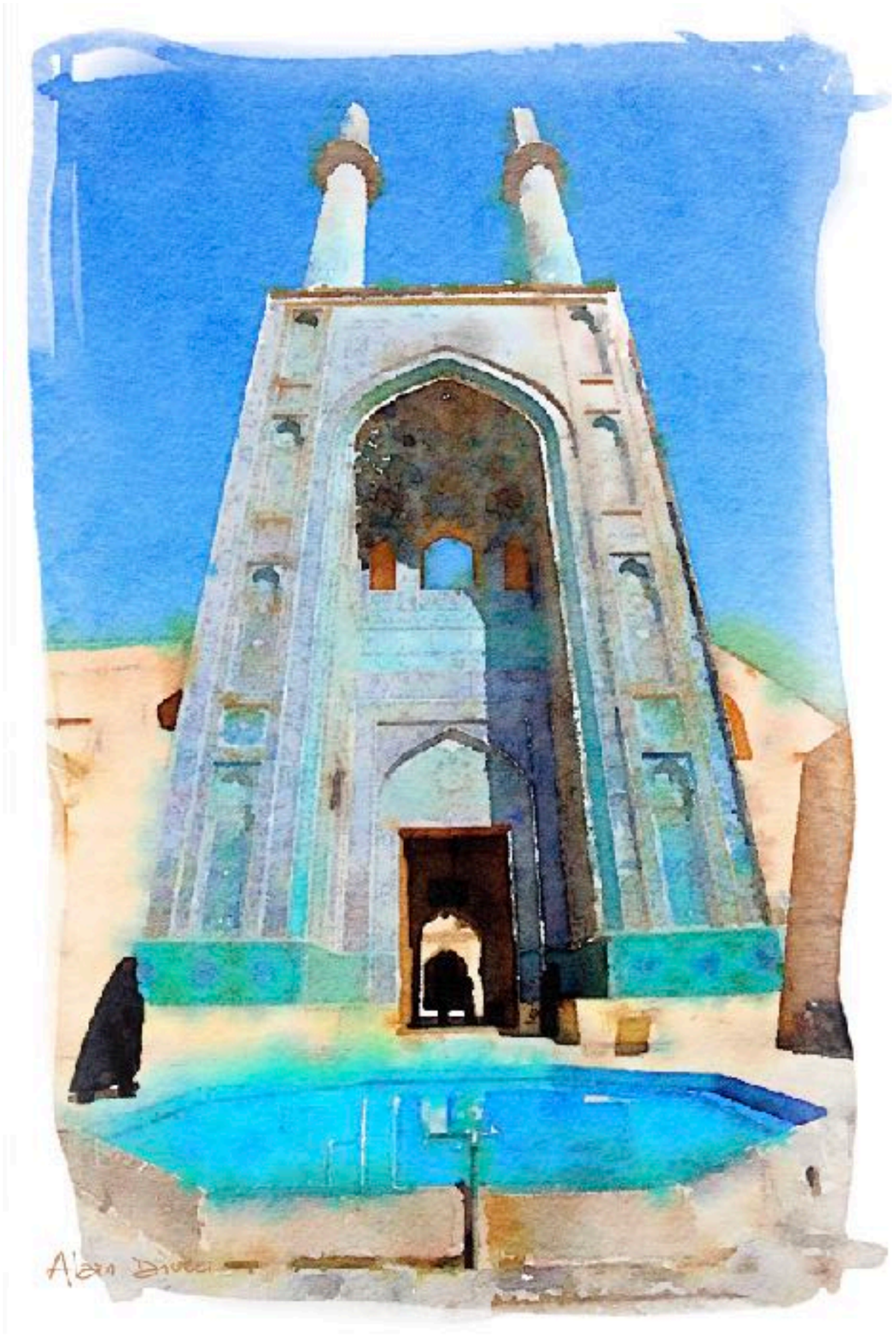


La prison d'Alexandre et ses alentours.



La prison d'Alexandre et les minarets d'une mosquée

page suivante : Ancienne mosquée sur la place Amir Chaghmagh











Boulangers en train de fabriquer le bon pain local, le nan. Rond, ovale, épais, fin, croustillant ou souple, on distingue en fait quatre variétés de nan différentes : le lavash, fine feuille à base de farine blanche, le sangak long et épais cuit sur un lit de pierre, le barbari, épais et ovale et enfin le taftun, galette ovale très croustillante.

Dans la *zurkhaneh* (ou maison de la force) installée dans une citerne désaffectée et surmontée de cinq tours du vent, nous assistons à un entrainement de *Varzesh-e Pahlavani*, sport national iranien. Après un échauffement de plusieurs minutes, les *pahlevans* manient en position allongée deux boucliers, le *Sang*, d'une trentaine de kilos chacun sans les faire toucher le sol. Impressionnant ! Suivent les pompes effectuées les jambes écartées, le tambour et le chant du *Morshed* rythmant les mouvements.

Puis arrive ce que j'attends depuis le début : l'exercice des massues, les *mil*, dont le poids varie suivant l'âge de 2 à 50 kilos. Chaque lutteur en manie deux et pose la partie la plus lourde sur ses biceps avant de les faire pivoter autour de ses épaules dans une chorégraphie bien rodée. La faible lumière et la vitesse d'exécution rendent la prise de vues plutôt difficile, mais je ne peux m'empêcher de tenter le coup.

Viennent ensuite les toupies qui consistent à tournoyer sur soi-même, les bras à l'horizontale à la façon des derviches tourneurs turcs. L'exercice débute avec le participant le plus jeune pour finir par le plus âgé. La séance physique se termine par le maniement au-dessus de la tête d'un arc métallique, le *kabbadeh*, d'une dizaine de kilos dont la corde serait remplacée par une grosse chaine. L'entrainement s'achève avec une prière menée par le *Morshed*.

Une fois l'arène désertée de ses lutteurs, les quelques visiteurs présents quittent le gymnase un peu groggy par le spectacle autant que peuvent l'être les sportifs après un effort violent.

Dans la salle vide, seule l'odeur de la sueur persiste…





La zourkhaneh ou maison de la force





Pratiqué dans une zourkhaneh, le Varzesh-e Pahlavani est le sport national iranien qui consiste en une série de techniques de culturisme, de gymnastique et de lutte accompagnées par le rythme du tombak.





Bagh-e Doulat Abad



Bagh-e Doulat Abad possède la plus haute tour du vent (badgir) du pays avec ses 36 mètres.







La maison s'articule autour d'un joli bassin en onyx sculpté. Un ingénieux système rafraîchit le courant d'air continuel capté par la tour du vent grâce à des canaux d'eau courante creusés à l'intérieur de la maison.



La Mosquée Amir Chagh-magh se mirant dans la fontaine de la place centrale qui date du XVe siècle.





Mosquée Amir Chaghmagh construite en 1606 et le nakhl le plus ancien d'Iran.



Le fameux voile dont tant d'Iraniennes aimeraient se débarrasser.



Nuit tombante sur la mosquée Jameh.

Chapitre 12

Ispahan

iran



Troisième ville d'Iran en nombre d'habitants, Ispahan a été capitale de l'empire perse entre le XVIe siècle et le XVIIIe siècle. Sa verdure offre un contraste bien particulier avec les étendues désertiques qui l'entourent.

Ses ponts d'une élégance raffinée, la place Naghsh-e Jahan classée au patrimoine mondial de l'humanité depuis 1988 et ses nombreux monuments islamiques construits entre le XIe et le XIXe siècle font de cette ville l'un des plus beaux joyaux du Moyen-Orient.



Si-o-se Pol , le pont le plus long d'Ispahan



Les arches du Si-o-se Pol

Le pont Allahverdi Khan, plus communément appelé Si-o-se Pol, «pont aux 33 arches», long de 298 mètres, a été érigé vers 1608.





En ce qui nous concerne, le mot Ispahan évoque en premier lieu les magnifiques ponts de pierre qui relient les deux rives.

Quelques minutes de marche depuis l'hôtel et nous arrivons déjà devant l'un des ouvrages symboles de la ville, pour ne pas dire d'Iran. Le Si-o-Seh Pol, ou Pont des 33 arches, étale sa longueur de 298 mètres au-dessus de l'une des seules grandes rivières permanentes en Iran, la Zayandeh rud, dont le débit reflète joliment l'architecture spécifique de l'édifice. Nous poursuivons la balade dans les parcs qui longent le cours d'eau. Outre le Si-o-Seh Pol, nous découvrons deux autres ponts de pierre qui font la renommée d'Ispahan : l'ancien aqueduc aujourd'hui piétonnier Pol-e Joui et le fameux Pol-e Khaju.

En chemin, des retraités qui refont le monde nous invitent à nous assoir avec eux. Nous sommes ainsi arrêtés tous les cent mètres par des bandes de veufs joyeux (mais où sont donc passées les femmes ?) qui ont envie de discuter un peu et se prendre en photo en notre compagnie. Dans cette ambiance sympathique, nous prêtons bien volontiers à leur jeu. Au niveau du pont, de jeunes universitaires les relaient et nous souhaitent la bienvenue dans leur pays d'un jovial et sincère « Welcome in Iran ! ».

Considéré comme l'un des plus beaux exemples de l'architecture persane et construit à l'apogée de l'influence culturelle des Séfévides en Iran, le Pol-e Khaju mesure 133 mètres de long. Servant à la fois de pont piétonnier et de barrage, il régule le débit de la Zayandeh Rud grâce aux vannes situées sous ses 24 arches. Quand ces dernières sont fermées, le niveau de l'eau en amont s'élève et permet d'irriguer les nombreux jardins le long de la rivière. Lors d'une discussion, nous apprenons qu'elle ne coulera plus à partir de la semaine prochaine ; nous savourons encore un peu plus la chance que nous avons de pouvoir la contempler et d'y tremper les pieds.

Il a également été conçu pour être utilisé comme lieu de réunions publiques. En son centre se trouve un pavillon dans lequel Shah Abbas se serait assis pour admirer la vue. Ce soir, c'est à notre tour de nous extasier devant cette merveille que l'on retrouve systématiquement dès qu'on ouvre un livre ou un magazine consacré à l'Iran.

Le pont Khaju



Nous attendons le coucher de soleil et son illumination en compagnie d'Amir, un Iranien qui a vécu une trentaine d'années en France et qui parle couramment notre langue. Partout autour de nous, des familles s'installent sur les tapis qu'elles ont amenés avec elles et commencent leur pique-nique. L'astre disparaissant derrière l'horizon, les projecteurs s'allument et viennent peindre de leur flux doré les pierres de l'édifice. Les conversations cessent alors le temps d'un instant et tous les regards convergent vers le spectacle presque irréel des arcades illuminées se découpant sur le bleu profond du ciel que la nuit commence à envahir. On peut vraiment qualifier cet instant de magique. Nous resterions là des heures, mais nos estomacs criant à nouveau famine, nous quittons Amir et le pont Khaju pour retourner près de l'hôtel où nous avons aperçu quelques restaurants.

Depuis quelques jours, nous passons notre temps à fuir le soleil, un peu trop ardent pour mon crâne chauve. Pour cette fois, nous nous réfugions près des piliers du Si-o-Seh Pol, au niveau de l'eau. Un groupe de jeunes filles téméraires et rigolotes arrive aussitôt nous tenir compagnie. Bravant sa timidité, un monsieur d'un certain âge s'essaie au français en échangeant avec nous les quelques mots qu'il a gardés dans un coin de sa mémoire. Le temps passe très vite dans la fraicheur toute relative des arcades.

Assis sur un muret en bordure de rivière, nous attendons tranquillement le coucher de soleil. Un couple d'une quarantaine d'années et leurs deux filles s'installent près de nous. Après les échanges de politesses d'usage, la plus grande des enfants vient parler anglais avec nous et la plus petite nous tend une assiette que sa maman a rempli de pistaches, spécialité d'Iran qui occupe la première place des pays producteurs dans le monde. Nous ne pouvons refuser. Lorsqu'ils repartent une demi-heure plus tard, nous en avons englouti une platée chacun.



Parc Hasch Behesht





Pol-e Khaju est le deuxième grand pont d'Ispahan. Doté de 23 arches pour une longueur de 105 mètres, il sert évidemment de lieu de passage, mais aussi de barrage pour réguler le cours de la rivière. Avec ses arcades dans les côtés et dans la base, il offre une possibilité de promenade à plusieurs niveaux, selon la hauteur de l'eau.



Reflets du Pol-e Khaju dans les eaux du Zayandeh rud, la rivière qui traverse Ispahan.







Pol-e Khaju à la tombée de la nuit



Promenade devant la Grande Mosquée de l'Imam sur la place Naqsh-e Jahan



Mosquée du Cheik Lotfollah





Place Naqsh-e Jahan avec le minaret de la Grande Mosquée de l'Imam et un détail du portail de la Mosquée du Cheik Lotfollah,

Nous prenons la direction de Meidan-e Naghsh-e Jahan, anciennement Meidan-e Shah ou « Place du Roi », puis renommée Meidan-e Emam ou « Place de l'Imam », après la révolution islamique, en l'honneur de l'Ayatollah Khomeini. Elle se déploie sur 500 mètres de long et 160 mètres de large et fait partie des plus grandes esplanades au monde. Quatre bâtiments majeurs sont édifiés autour : la Mosquée de l'Imam anciennement Mosquée du Shah, la Mosquée du Cheikh Lotfollah, le palais d'Ali Qapu et le bazar.

Dès notre arrivée, des démarcheurs vraiment collants viennent nous importuner. Heureusement, après une petite mise au point, leur harcèlement cesse aussi vite qu'il avait commencé. Sous une belle lumière dorée, je peux alors assouvir tranquillement mon besoin de déclencher. Ma frénésie s'estompe un peu lorsque j'aperçois Chantal qui se morfond sur un banc en se demandant à quel moment je vais enfin arrêter. Mais, tout est photogénique ici : les calèches tirées par des mules galopant au milieu des passants qui ont à peine le temps de se ranger ou les coupoles des deux mosquées se découpant sur le ciel pur.

Pour fuir la chaleur étouffante, nous choisissons de nous engouffrer dans le bazar Meidan-e Naghsh-e Jahan situé à une extrémité de l'agora. Partout en Iran, le bazar représente historiquement le cœur de la ville et forme un écheveau de rues et d'allées couvertes qui accueille entrepôts, restaurants, bains, mosquées, écoles et jardins en plus des innombrables échoppes rassemblées par produit. Les magasins de vêtements et de tissu sont regroupés dans un quartier, tandis qu'un autre réunit les marchands et fabricants de tapis et que ceux qui travaillent le cuivre et divers métaux, le coton ou la laine sont concentrés encore ailleurs. Quant aux bijoutiers, ils occupent souvent la partie centrale. Est-ce un hasard ? C'est là qu'on croise le plus de femmes ! Il faut avouer que les joyaux qu'ils fabriquent et vendent rivalisent de créativité et de beauté. Chantal se laisserait vite séduire… Dans une boutique touristique, nous ne résistons pas à l'achat d'une boite de *gaz*, ce fameux nougat dont la ville s'est fait une spécialité. À la pistache, mou et moins sucré que celui que l'on connait chez nous, il ne colle pas du tout aux quenottes ce qui représente un point crucial pour nos dentitions. Nous nous en régalons durant tout l'après-midi.

Nous poursuivons la promenade jusqu'à la Mosquée du Vendredi, aussi appelée Mosquée Jameh. Un monsieur qui nous voyait hésiter sur la rue à emprunter vient à notre secours et nous invite à le suivre. J'ai beau lui expliquer que nous prenons notre temps en nous arrêtant discutailler un peu partout, il a la patience de nous attendre et ne nous quitte que lorsqu'il est certain que nous n'allons plus nous perdre… Tentons d'imaginer la scène en France ! Personnellement, j'ai du mal, même si cela doit arriver de temps en temps.

La mosquée possède l'une des architectures les plus complexes des arts de l'Islam. Édifiée à partir du 10e siècle, elle mêle époques et styles différents. Plus grand lieu du culte d'Iran, elle compte pas moins de 474 voûtes individuelles. Je m'amuse comme un petit fou à en prendre quelques-unes en photo. Chantal qui est désormais habituée doit m'attendre à l'extérieur de la salle des prières pour hommes, magnifique dans son habit de pierre nue. Par contre, les *iwan* me surprennent par leur banalité. Je ne suis pas un spécialiste, mais je trouve ceux d'Ouzbékistan plus jolis.

Nous nous aventurons ensuite plus loin vers le Minaret des Chameliers qui, du haut de ses 53 mètres, domine tout un ancien quartier aujourd'hui rénové. Les fenêtres ouvertes, la musique à fond, une Renault des années 90 toussote en rasant les murs : une cigarette au coin des lèvres, son conducteur de 13-14 ans, hilare, promène tout simplement des copains de son âge. Nous hallucinons !

Malgré le ramadan, pour le diner, nous trouvons un restaurant qui sert avant l'heure tous ceux qui le désirent. Niché au milieu du bazar, son agencement typique autour d'une fontaine attire à tous les coups les touristes qui passent devant. Malheureusement, le service n'est pas du tout à la hauteur de la décoration. Nous en ressortons malgré tout le ventre plein… mais le porte-monnaie vide ! Heureusement, nous avons refusé la coupelle de gelée à la rose et la salade composée déposées devant nous comme si de rien n'était : nous aurions dû les régler à la fin. Après cet épisode, le serveur nous a d'ailleurs tiré une tronche pas possible ; quelqu'un doit bien payer les gants et les horribles charlottes en plastique dont ils sont tous affublés !

Avant de regagner l'hôtel, nous trainons un moment sur la place de l'Imam noire de monde en contemplant les deux mosquées dont l'éclairage met particulièrement en valeur les portiques avec leurs minarets et les coupoles. Les familles d'au moins trois générations affluent toujours et s'installent sur les pelouses pour le pique-nique. Beaucoup nous invitent. Nous déclinons gentiment leurs offres, mais prenons tout de même quelques photos avec eux. Nous recevons une nouvelle fois des camions de sourires.

Encore sous le charme de leurs rencontres, nous regagnons notre hôtel dans l'agitation du soir, seul moment de la journée où toute la population se retrouve dans les magasins, sur les trottoirs ou dans les parcs.
Super ambiance !



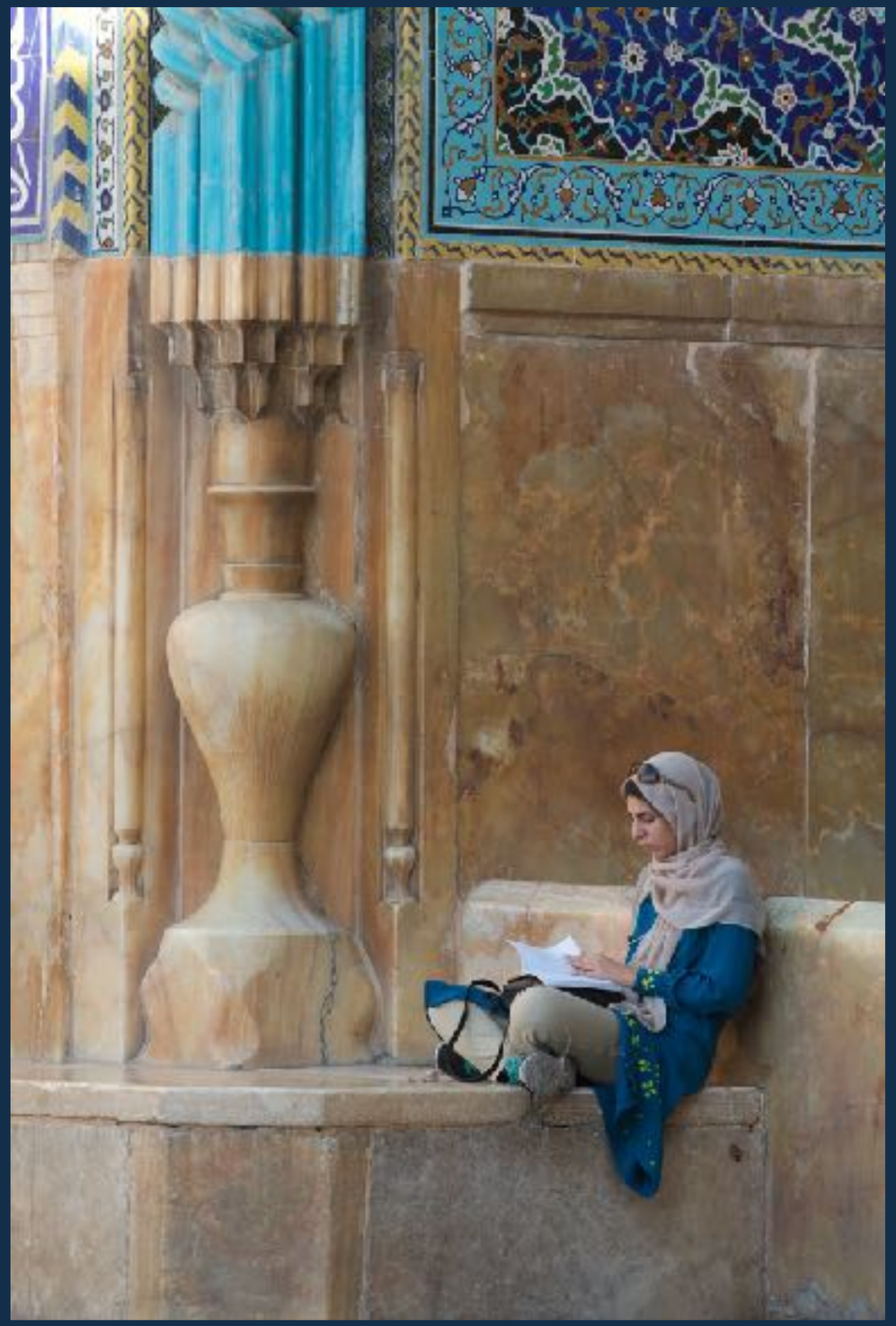
Épicier du bazar
Meidan-e Naghsh-e Jahan

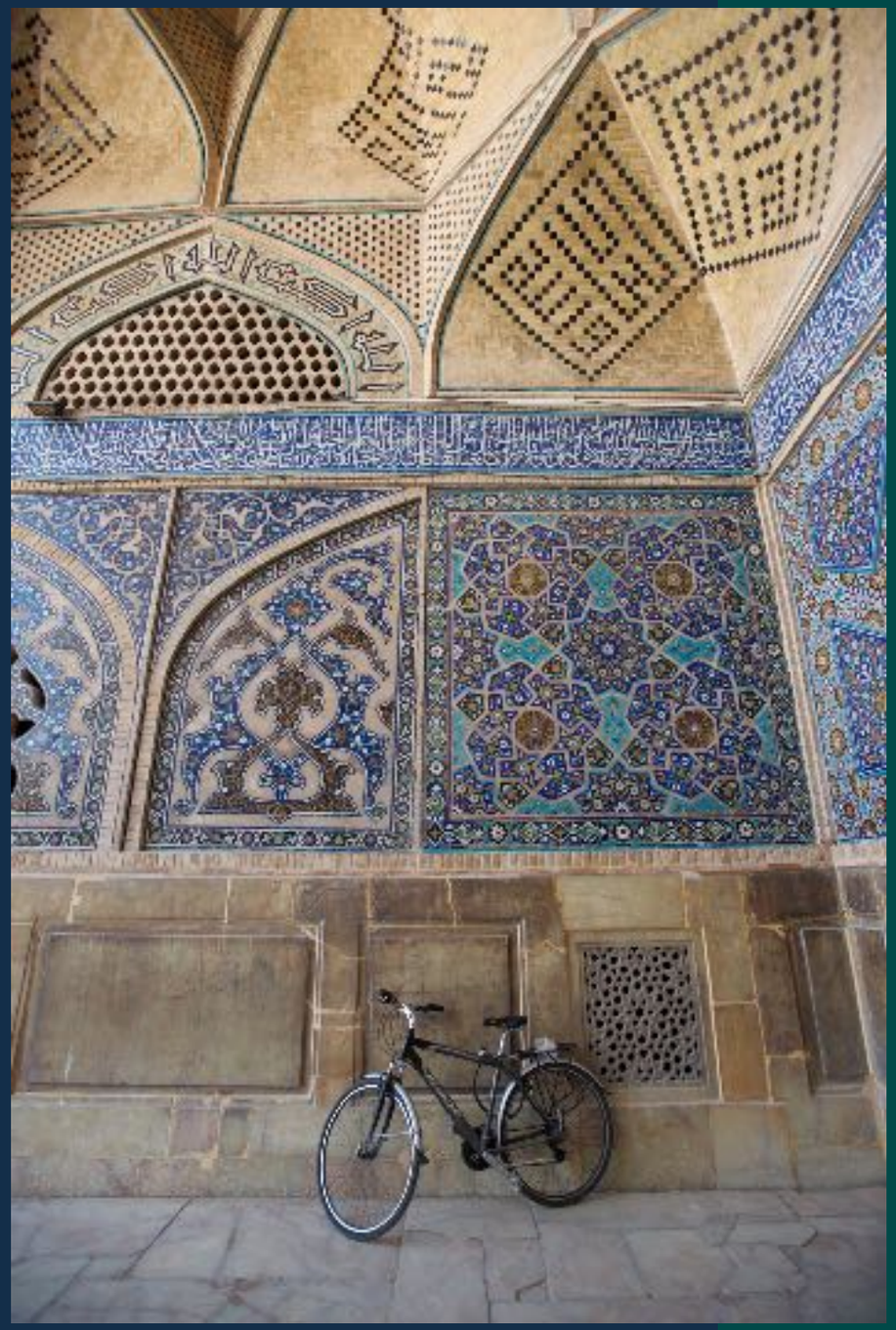


Sourire de starlette dans le quartier arménien.



Étudiantes sur la place Naqsh-e Jahan







Mosquée Jameh ou
Mosquée du Vendredi



La plus grande d'Iran, édifiée à partir du Xe siècle et souvent remaniée, la mosquée Jameh est l'une des architectures les plus complexes des arts de l'Islam.

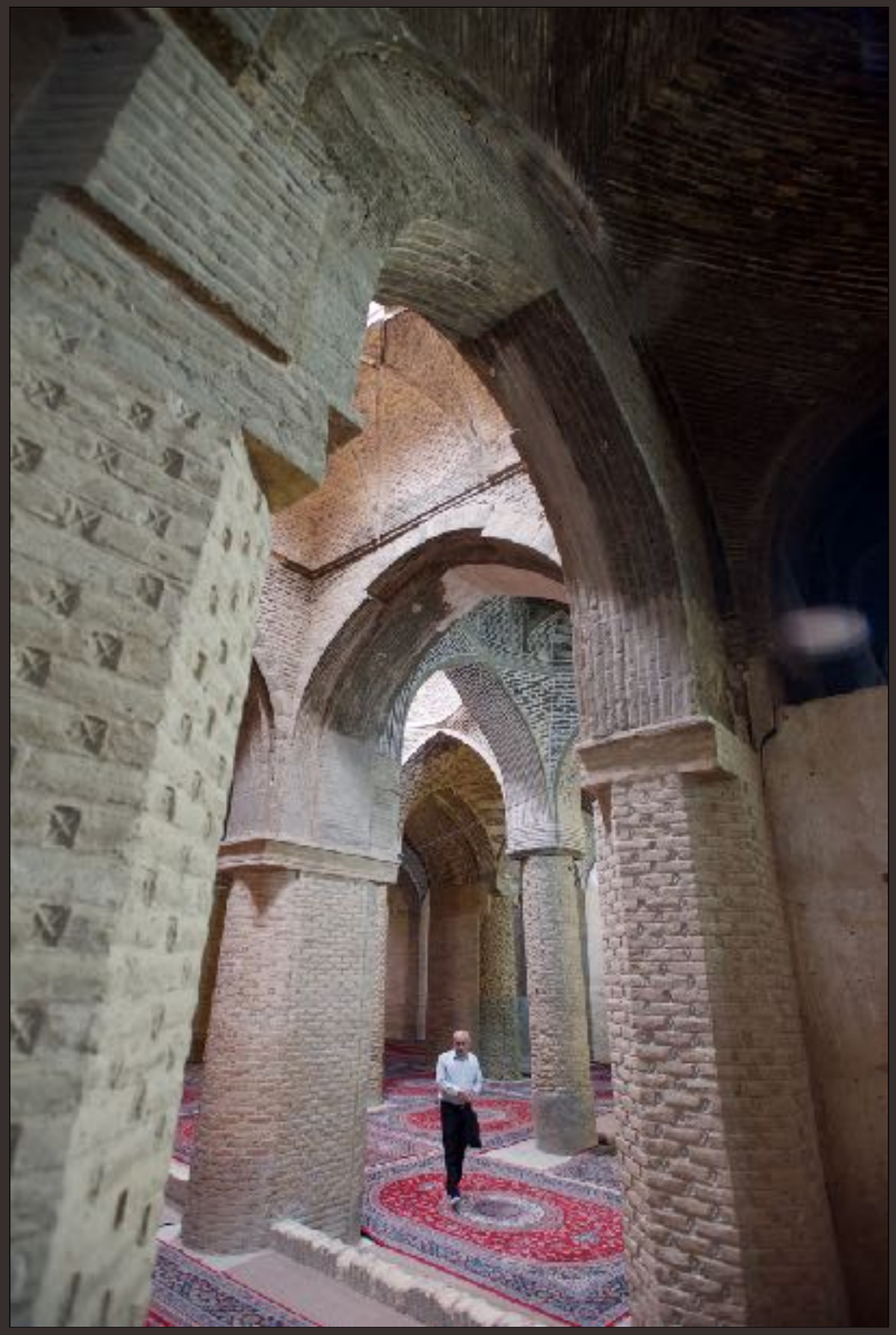


Près de dix siècles d'architecture se côtoient dans cet édifice.

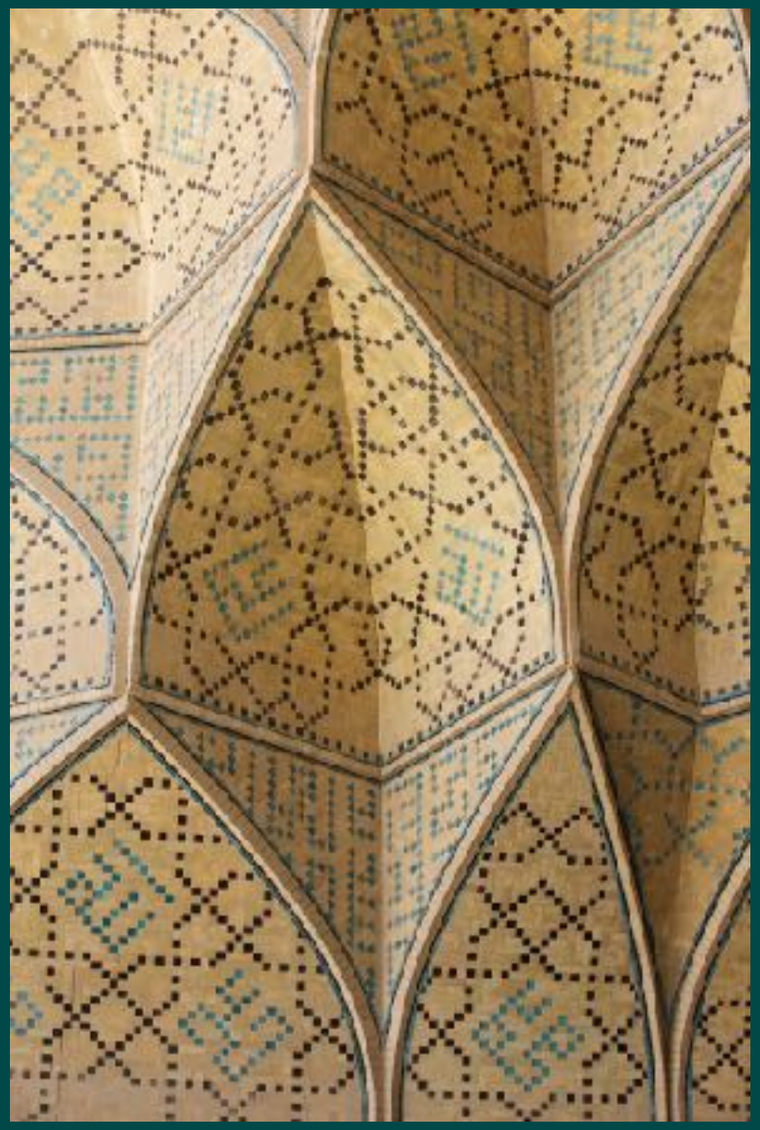


Elle compte 474 voûtes individuelles.





Recueillement dans la mosquée Jameh.







Décorations des iwans de la Mosquée Jameh



Architecture raffinée dans le bazar Meidan-e Naghsh-e Jahan



Entrée du bazar Meidan-e Naghsh-e Jahan









Bazar Meidan-e Naghsh-e Jahan



Une allée du bazar Meidan-e Naghsh-e Jahan





Artisans du Bazar Meidan-e Naghsh-e Jahan.



Cathédrale Vank

Aujourd'hui, nous prenons la direction de la cathédrale Vank dans le secteur arménien. Pour ce faire, nous suivons le trajet que *Maps.me* nous propose et qui nous fait passer par les rues calmes d'un quartier aisé. Les immeubles de standing qui les bordent sont tous entourés de murs surmontés d'une grille de protection en forme de ronces enchevêtrées. On ne comprend pas trop cette trouille, les Iraniens nous semblant peu portés sur le vol. Peut-être sommes-nous devenus trop confiants après des années passées en Asie où ce genre de filouterie n'existe pas ?

Au détour d'une ruelle, une bonne odeur de pain nous tire très vite de nos réflexions : nous sommes arrivés dans la partie arménienne de la ville et, en ce jour anniversaire de la mort de Khomeini, cette boulangerie exclue, tous les commerces et musées restent fermés. La cathédrale ne fait pas exception à la règle. Devant le portail clos de l'entrée, un groupe de jeunes hommes nous interpelle et bavarde quelques instants avec nous. Après une bonne partie de rigolade, nous prenons le chemin du retour en empruntant une nouvelle fois le fameux Si-o-Seh Pol. Pour fuir le soleil cuisant, nous nous abritons sous ses arches et nous pâmons devant la rectitude et l'élégance de leur alignement.

À cause du ramadan, nous devons attendre 20h30 pour manger. Ce soir, nous dinons d'une pizza, la quatrième seulement depuis deux ans ! Ça fait du bien une fois de temps en temps, surtout lorsque la pâte est bonne comme aujourd'hui !

À 10 heures le lendemain, nous passons le portail de la cathédrale Vank, la plus célèbre église chrétienne du pays plus connue sous le nom de Cathédrale Saint-Sauveur d'Ispahan et ouverte ce matin. Surmontée d'une coupole de style islamique et flanquée d'un campanile, elle abrite de superbes fresques d'inspiration italienne. Le musée attenant consacré au génocide arménien regorge de trésors parmi lesquels d'étonnants évangiles des IXe Xe siècles, un portrait d'Abraham attribué à Rembrandt et un cheveu sur lequel l'artiste a réussi à graver en 1974 la première phrase traduite en arménien au Ve siècle. Incroyable, mais vrai !



Fresques de la cathédrale Vank



La cathédrale Vank, commencée en 1606 est parmi les églises les plus célèbres d'Iran et la plus visitée.
L'intérieur est recouvert de fresques évangéliques d'inspiration hollandaise et italienne.









Vue de la rue, la cathédrale a le même aspect qu'une mosquée si ce n'est la croix au sommet du dôme.
À côté de l'édifice se trouve un musée de l'art arménien, avec un mémorial du génocide.



Mosquée dans la vieille ville



Minaret de Sareban
ou minaret du chamelier.
de 54 mètres de hauteur.

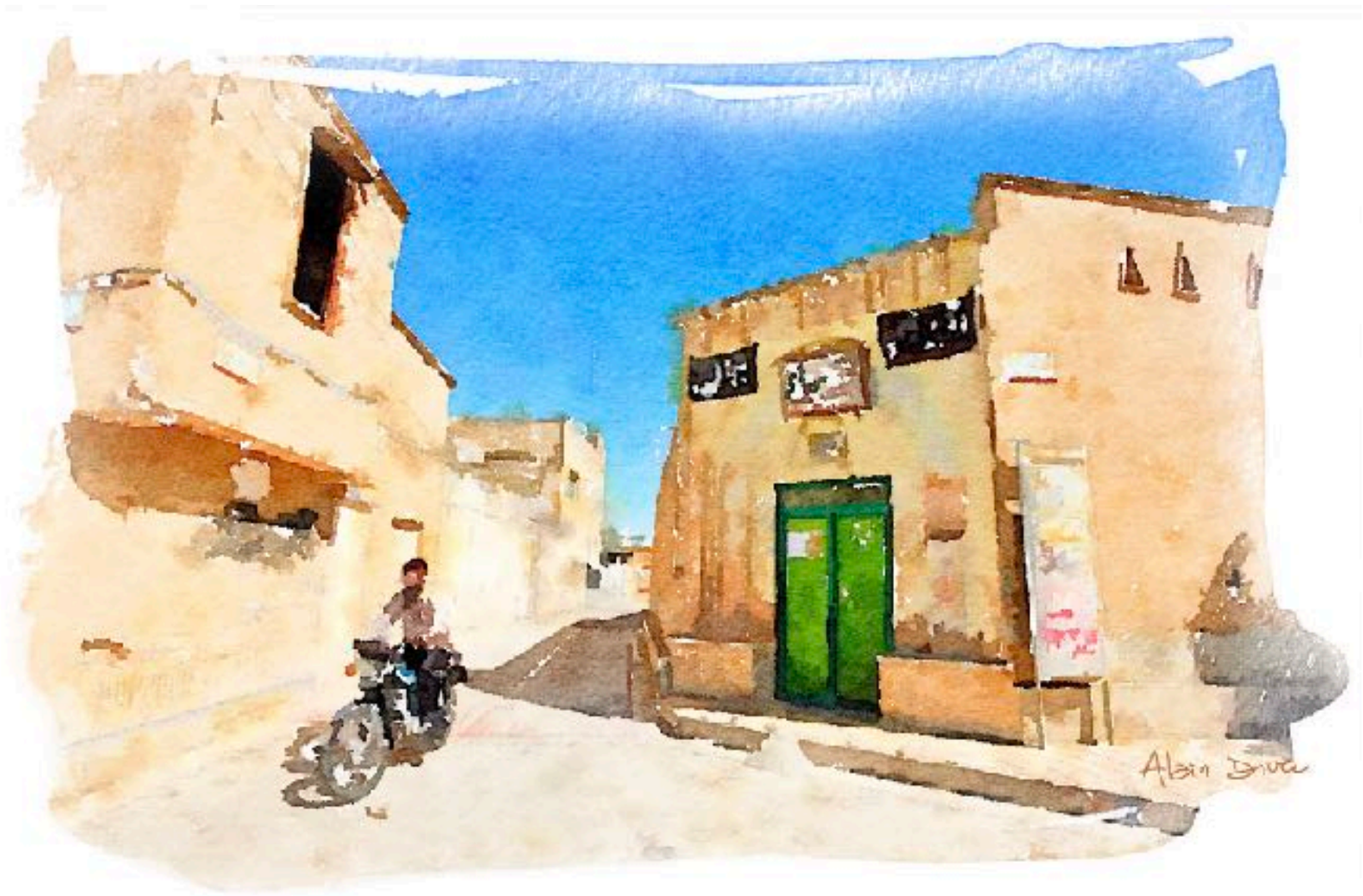








Scènes de rue dans la partie historique d'Ispahan.







Dans un pays où l'on ne peut montrer que son visage, la rhinoplastie est devenue un sport national Femmes et, plus surprenant, hommes succombent à la nouvelle mode.





Chapitre 13

Kashan

iran



Autrefois connue comme l'une des oasis les plus prospères de la Perse, dressée sur la Route de la Soie, Kashan, très religieuse, est célèbre pour ses tapis, ses étoffes et ses carreaux de faïence vernissée à reflet métallique, les fameux kashi.
À la lisière du désert, la ville abrite un bazar de toute beauté, de superbes demeures, un jardin réputé et d'épais remparts. Depuis le Moyen Âge, elle a été le foyer d'une intense vie intellectuelle et spirituelle...



Petites échoppes du bazar.





La longue rue de ce très beau bazar serpente sous de multiples voûtes et coupoles anciennes remarquables. Des caravansérails et de petites mosquées ponctuent son parcours.
Ici, la coupole marchande de Amin od-Dowleh, avec son grand puits de lumière achevé en 1868







Chez un marchand d'épices







Comme dans tous les bazars, les corporations sont regroupées par quartier. Ici, celui des épiciers

Dans la fournaise de l'après-midi, nous partons à la découverte de la ville. Autrefois connue comme l'une des oasis les plus prospères de Perse, dressée sur la Route de la Soie, Kashan constitue la dernière marche avant le désert qui s'étale à sa porte.

La chaleur torride nous fait nous réfugier dans le bazar peu animé, mais considéré comme l'un des plus beaux d'Iran. Serpentant sous de multiples voutes et coupoles anciennes, il abrite aussi d'antiques caravansérails et de petites mosquées. Nous y croisons un bon nombre de femmes recouvertes d'un tchador. Même les fillettes en portent. Au contraire de Téhéran, les tenues n'arborent pas de couleurs chatoyantes : ici, le noir domine. Cela n'empêche absolument pas les dames de nous sourire, mais nous ressentons tout de même une petite retenue. Est-ce plutôt dû à la gêne ou à la peur des représailles ? Si certaines parviennent à vaincre leur timidité et nous accompagnent quelques instants dans notre errance, d'autres doivent d'abord braver le regard désapprobateur de messieurs peu habitués à de telles audaces.

Même si elle est en train de s'améliorer dans les grandes agglomérations où l'un des sports nationaux semble être la transgression de tous les interdits, la condition féminine stagne à la campagne et dans les villes de moindre envergure. Celles qui osent nous parler et, pour les plus hardies, nous serrer la main ou celles qui acceptent que je les photographie en public prennent donc le risque d'un châtiment futur. Nous espérons qu'il n'arrivera rien à la dame qui est restée un long moment à marcher avec nous avant de s'engouffrer dans une ruelle après qu'un homme lui a fait une remontrance…

Nous profitons du fait que Chantal ait besoin de faire recoudre la bandoulière de son sac pour aller trainer du côté du bazar. Sur le trottoir près de l'entrée, elle demande à un cordonnier s'il peut le faire. Quelques minutes plus tard, une fois le travail effectué, celui-ci ne prend qu'un billet sur les deux que nous lui tendons. Il refuse catégoriquement le second.

La rue principale du bazar déroule un boyau de plus d'un kilomètre et le complexe abrite plusieurs mosquées et *madreseh*, des tombeaux, des réservoirs d'eau, des caravansérails et des bains publics. Dans l'un de ceux-ci est aménagé un restaurant plutôt joli qu'on se promet de venir visiter ce soir. La section Timche-ye Amin od-Dowleh, où la lumière tombe depuis des dômes ourlés de faïences bleues et jaunes, constitue la partie la plus jolie et la plus spectaculaire de la galerie. Magasins de brocante et de tapis se mirent dans le bassin octogonal qui en occupe le centre. Les bars branchés qui ont ouvert dans ce bel endroit attirent une clientèle mixte qui vient y prendre du plaisir.

En Iran, fumer le narguilé est non seulement une simple tradition, mais aussi une forme ancienne de convivialité. La police avait empêché cette manière de fumer dans les restaurants et les cafés afin de mettre fin à la pratique de certains qui mélangeaient tabac et opium. Cette interdiction visait également à dissuader les jeunes filles de le faire en public. Le terme du mandat du gouvernement approchant à grands pas, s'adonner au plaisir de la cigarette ou du narguilé a de nouveau été autorisé, ce dont profite la jeunesse attablée sur la terrasse d'une cour extérieure.

Tandis que Chantal s'intéresse aux bijoux des joailliers, je reste discuter avec des sculpteurs et des artistes peintres qui exposent leurs œuvres dans le caravansérail.

Pour le diner, nous retournons dans le restaurant-salon de thé que nous avons repéré et qui occupe l'ancien *hammam* du bazar. La déco hétéroclite s'ajoute à la bonne humeur du patron pour créer une ambiance des plus sympathiques. Le *dizi* que le jeune serveur nous prépare fait partie des meilleurs que nous avons mangés durant le voyage. Nous terminons avec un thé agrémenté de gâteaux, de dattes et d'un gobelet d'eau de rose, la spécialité iranienne.

Restaurant de caractère











Au cœur du bazar, les anciens bains publics accueillent désormais la clientèle d'un agréable restaurant.



Une rue du centre historique





Dans les rues du vieux Kashan



Vue sur les minarets de la mosquée Agha Bozorg depuis une ruelle des alentours.



Dans la vieille ville en adobe







La Maison des Boroudjerdi possède une tour des vents à six faces pour le moins originale. Les ouvertures percées sur la coupole abaissent de manière efficace la température intérieure du pavillon d'été.





Scène de rue près du bazar





La maison des Tabatabaei fut construite dans les années 1840 pour l'influente famille des Tabatabaei, fameux marchands de tapis. Articulée autour de la plus grande des quatre cours, elle possède 40 pièces où la famille aménageait suivant les saisons



Maison des Tabatabaei









Maison des Tabatabaei



Dans la vieille ville

Édifice historique de la ville, la Mosquée Agha Bozorg a été construite à la fin du XVIIIe siècle. En contrebas, une seconde cour a été aménagée en jardin afin de pouvoir, l'été, s'installer près de la fontaine à l'ombre des arbres.













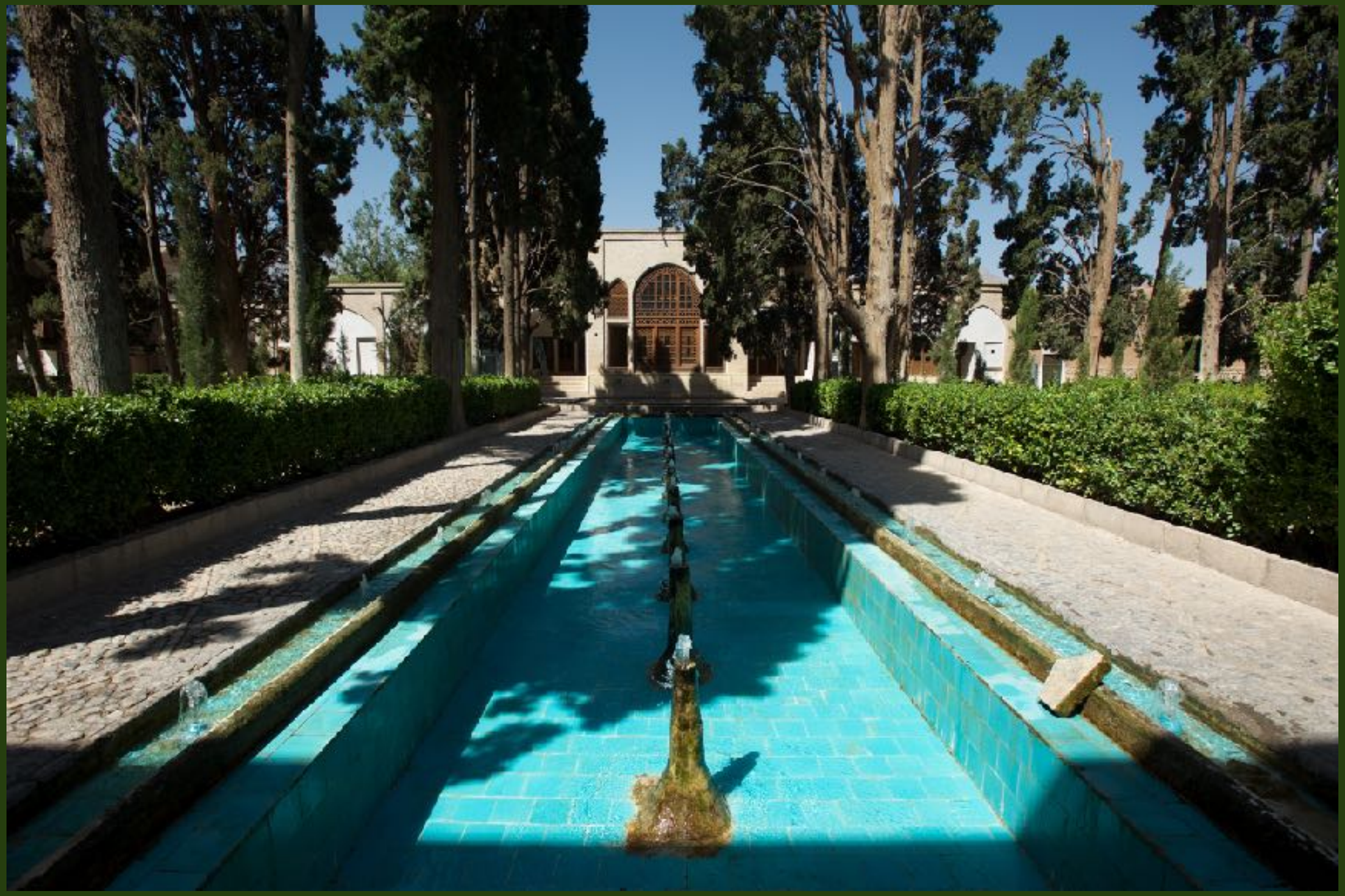








Avec ses nombreux bassins, fontaines et cours d'eau, ses grands et vieux arbres, le Jardin de Fin compte parmi les jardins les plus réputés d'Iran.
Il a été aménagé autour de la source naturelle de Soleymaniyeh.



L'un des canaux du Jardin de Fin





Les bains royaux ont été construits en même temps que le reste du jardin.



Cultures irriguées au pied de l'ancienne muraille

Nous nous dirigeons vers l'une des demeures les plus visitées de Kashan en traversant tout un quartier dont d'immenses maisons en terre tombent en ruine. Heureusement, beaucoup de ces symboles de l'architecture résidentielle persane traditionnelle ont déjà été restaurés. Le tissu urbain des vieilles villes iraniennes est composé de ruelles tortueuses, les *koutcheh*, entourées de hauts murs de briques d'adobe et recouvertes, à intervalles plus ou moins réguliers, de toits. Ce genre d'aménagement était optimisé pour empêcher l'expansion du désert et les effets des tempêtes de sable, tout en créant des espaces ombragés. Par ailleurs, cette architecture protège aussi des températures hivernales.

Le labyrinthe dans lequel nous nous débattons avec le GPS pour ne pas nous perdre débouche sur la mosquée Agha Borzog célèbre pour sa seconde cour en contrebas aménagée comme un jardin. Située tout près, la Maison des Tabatabaei construite en 1840 appartenait à un riche commerçant de tapis. La famille logeait au gré des saisons dans les 40 pièces ordonnées autour de la cour centrale dotée d'un long bassin et ventilées par les fameux *baghir*, ces tours à vent si caractéristiques de la région.

Dans le lacis des ruelles, nous croisons des fillettes, demoiselles et femmes vêtues d'un tchador noir : c'est l'Iran tel qu'on se l'était imaginé. Comme d'autres voyageurs nous l'avaient affirmé auparavant, les Iraniens savent vraiment recevoir leurs hôtes ; nous ne mourrons pas encore de faim aujourd'hui. S'extirpant péniblement de sa voiture coincée dans une ruelle presque trop étroite pour que les véhicules y circulent, une jeune femme nous met dans les mains deux pots de ce que nous prenons pour de la soupe, nous souhaite la bienvenue dans son pays, puis s'en retourne ! Par curiosité, nous soulevons les couvercles des boites et trempons un doigt dedans. Il

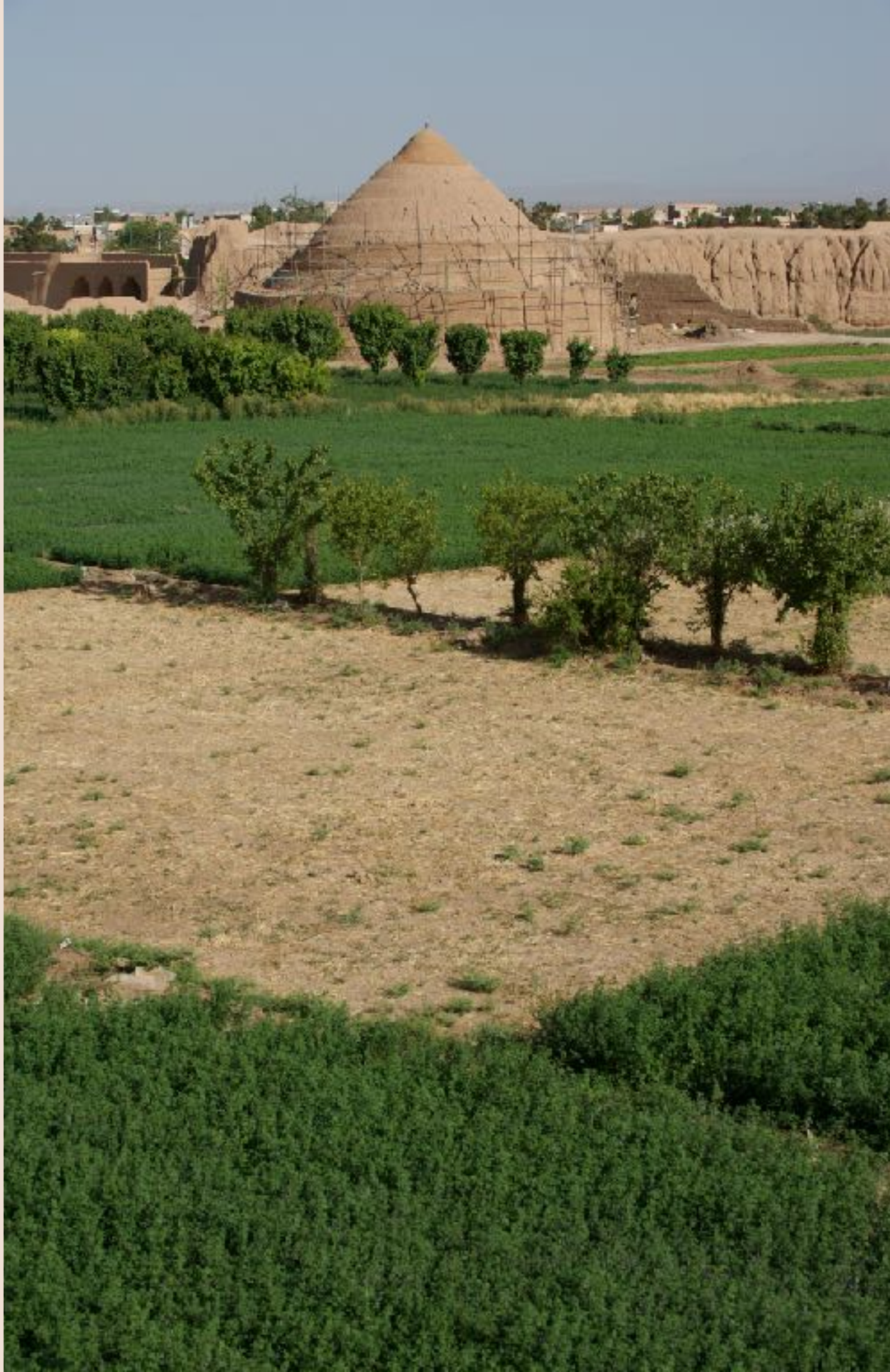
s'agit en fait d'une pâte parfumée et très sucrée qui termine en général le repas. Nous la gardons pour ce soir. Quelques ruelles plus loin, un homme nous apercevant s'en va rapidement fouiller dans son panier pour en ressortir deux poignées de petits concombres très désaltérants et nous les tend. Nous ne savons que répondre devant tant de générosité ; nous avons tous les deux la gorge nouée et l'émotion se lit sur notre visage…

Pour notre dernier jour à Kashan, nous nous rendons au Jardin de Fin, très réputé auprès des Iraniens qui le comparent à la version persane du paradis. Pour notre part, nous sommes bien loin de cet avis, même s'il figure au patrimoine mondial de l'UNESCO. Un employé s'affaire en effet autour du bassin principal qui a été vidé pour un nettoyage bienvenu. De plus, les canaux habituellement irrigués à partir de la source de Soleymaniyeh à l'aide d'un système de *qanats* sont aujourd'hui taris. Le parc en lui-même n'a, lui non plus, pas besoin de qualificatifs complaisants. On y trouve pratiquement que des cyprès.

Heureusement, les bains royaux valent plus que le reste. Bâtis en même temps que le jardin, leur sol se situe un mètre en dessous du niveau de celui-ci dans le but de faciliter l'adduction d'eau dans le réservoir chauffé.

Nous passons l'après-midi autour des remparts plutôt mal en point de la vieille citadelle. Pendant que Chantal m'attend dans l'un des parcs attenants, je profite d'être seul pour escalader et parcourir la muraille d'adobe. Surprise : un grand champ de blé et des jardins occupent entièrement l'intérieur de la forteresse. Du haut des murs, je domine pour la première fois la ville et ses nombreuses tours à vent.

En allant diner, nous tombons sur une gamine de 11 ans très dégourdie pour son âge qui reste parler un moment avec nous dans un anglais presque parfait. On peut lire beaucoup de fierté sur le visage de son papa qui l'accompagne en moto...









Sourires iraniens









Chapitre 14

Téhéran

iran



Appelée littéralement « ville sur les pentes », Téhéran, la capitale de l'Iran, est située entre 1 050 et 1 950 mètres.
Elle abrite des joyaux anciens et des audaces architecturales de plus en plus nombreuses.
Poser le pied à Téhéran et les craintes distillées par les médias occidentaux s'envolent. Les Iraniens sont en effet d'une hospitalité, d'une générosité et d'une honnêteté invraisemblables qui ont tôt fait de vous rassurer... Merci à eux !





Les tapis fabriqués par la technique du nœud persan (nœud asymétrique) sont plus souples et présentent un dos plat et uni. Plus les nœuds sont serrés et nombreux, plus les motifs apparaissent nets et sans flou, et plus ils sont chers…



Cela faisait une quarantaine d'années que je rêvais de visiter l'Iran, mais des événements personnels ou politiques m'avaient malheureusement empêché d'y venir plus tôt. J'attends avec une impatience difficilement contenue que les villes de Shiraz, Yazd ou bien Ispahan qui hantent mon esprit depuis si longtemps m'ouvrent enfin leurs portes.

Arrivés en pleine nuit, nous décidons d'attendre le lever du jour avant de nous rendre à Téhéran, l'aéroport international Imam Khomeini étant situé à une cinquantaine de kilomètres du centre-ville. Assis au milieu d'Iraniens, nous ne restons pas longtemps seuls. Des familles entières se succèdent sans interruption pour nous saluer et nous souhaiter la bienvenue dans leur pays. Nous avons dû avaler des tas de friandises impossibles à refuser et serrer la main d'une armée entière de personnes plus souriantes les unes que les autres ! On nous l'avait prédit, mais l'accueil que nous ont réservé tous ces gens dépasse de très loin toutes nos espérances. Notre séjour iranien commence plutôt bien.

Une bouche du métro se trouve juste en face de l'hôtel. Au guichet, je fais recharger la carte que le fils nous a gentiment donnée tout à l'heure. Mais pour cette fois, nous ne paierons pas : dès qu'il nous aperçoit, le contrôleur nous fait de grands signes et nous ouvre gracieusement le portillon ! Dans le train, des hommes quittent leur siège à l'unisson pour nous permettre de nous assoir. L'un d'entre eux vient même nous offrir une boite de chewing-gums locaux sous le regard amusé des autres passagers.

Pour notre première visite en ce vendredi, jour qui ressemble au dimanche chez nous, nous allons trainer dans le nouveau quartier du pont Tabiaat. Dans le parc, les familles entières commencent à affluer et à préparer le pique-nique. Les hommes étalent d'abord de larges tapis à l'ombre de la végétation et, une fois les barbecues allumés, les femmes entrent en jeu et se mettent à cuisiner dans de grandes marmites.



Téhéran se trouve au pied de la chaine de l'Alborz dominée par le volcan éteint le mont Davamand (5 671 m). On peut skier à Dizin, paradis des amateurs de hors-piste qui reste enneigé six mois de l'année.





Évidemment, nous faisons l'objet de nombreuses sollicitations que nous ne pouvons toutes honorer. Nous acceptons cependant celle de Khosrow, Hossein et Hamid qui nous proposent le thé. Plus loin, dans une épicerie où nous achetons une bouteille d'eau, le jeune caissier nous offre un bonbon à chacun en rendant la monnaie, le tout avec un sourire renversant de fraicheur et d'honnêteté, très loin du rictus commercial qu'on rencontre trop souvent en Asie.

Nous continuons notre balade par une visite de la tour Azadi à l'autre bout de la ville. Le monument conçu par un architecte iranien de 24 ans en 1966, d'une hauteur de 45 mètres et recouvert de 25 000 plaques de marbre blanc d'Ispahan donne des visions différentes suivant l'angle sous lequel on le regarde. Nous nous amusons tous les deux comme des petits fous à le prendre en photo sous toutes ses coutures.

Au diner, Chantal opte pour un caviar d'aubergine accompagné de pain plat et de yaourt, tandis que je me laisse séduire par le fameux *âbgoosht* ou *dizi* l'autre nom bien plus facile à mémoriser de cette spécialité nationale à base de mouton. Le serveur vient le préparer devant moi. Après avoir vidé le jus de cuisson brulant du pot en terre dans un bol, le jeune garçon découpe de grandes parts de pain plat en petits morceaux et les jette dans le bouillon. Tandis que je commence à manger cette soupe parfumée, il écrase viande, haricots blancs, pommes de terre, pois chiches, tomates et citron séché dans le pot à l'aide d'un pilon pour en faire une purée. Avant de l'attaquer, je déguste un peu de yaourt fermenté, juste pour me mettre en appétit ! En boisson, quelques verres de *doogh*, yaourt salé dilué avec de l'eau fraiche légèrement parfumée au citron, aident à faire passer le tout. Nos plats sont si copieux que nous laissons la carafe vide lorsque nous quittons la table. Trop bon !



Le Gonbad Mina Planetarium, unique en son genre, offre aux visiteurs une vue 3D de toutes les étoiles, planètes et autres corps célestes projetée au plafond. Des spots séparés pour le Soleil, la Lune et d'autres planètes ou étoiles sont actionnés par des moteurs dont la vitesse peut être augmentée ou diminuée.



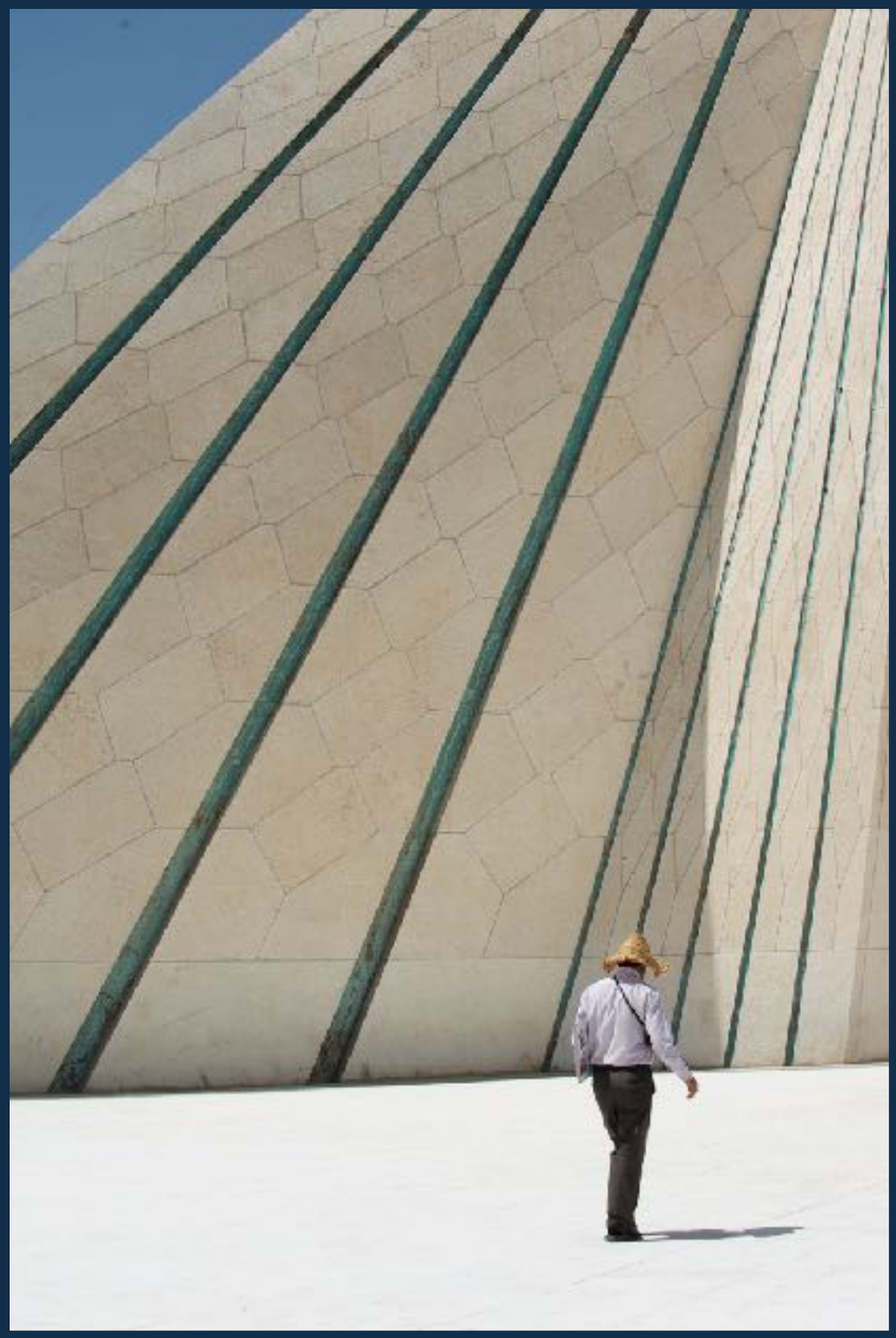




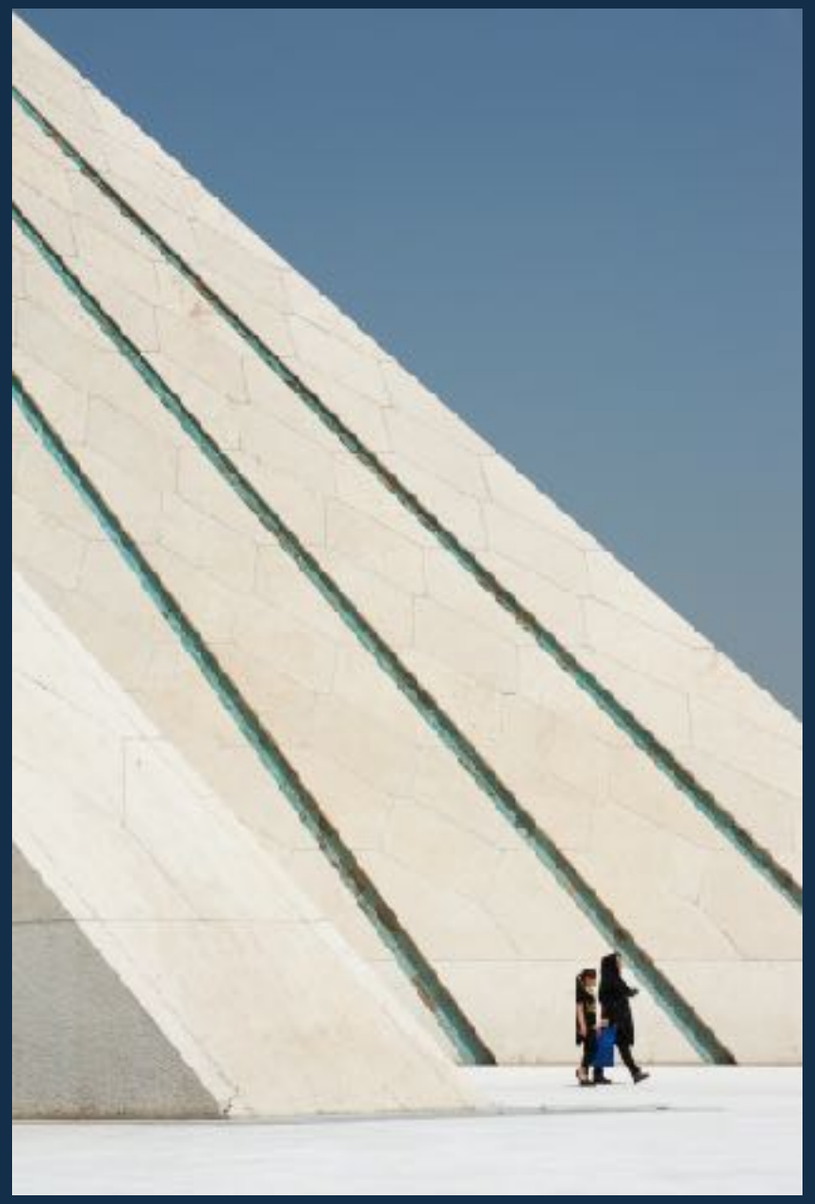
Le parc Ab-o-Atash, littéralement le «parc d'eau et de feu», dispose d'un espace conçu pour les jeux d'eau, aux côtés de quatre tours de feu. Des statues équestres y trouvent également leur place et de nombreux jardins fleuris agrémentent ce lieu de promenade apprécié de la population.
L'ensemble est relié au parc de Nowruz par le pont suspendu d'Abrisham et à celui de Taleqani par le plus grand passage piéton de la capitale, le pont métallique de Tabiat, fierté des Téhéranais.



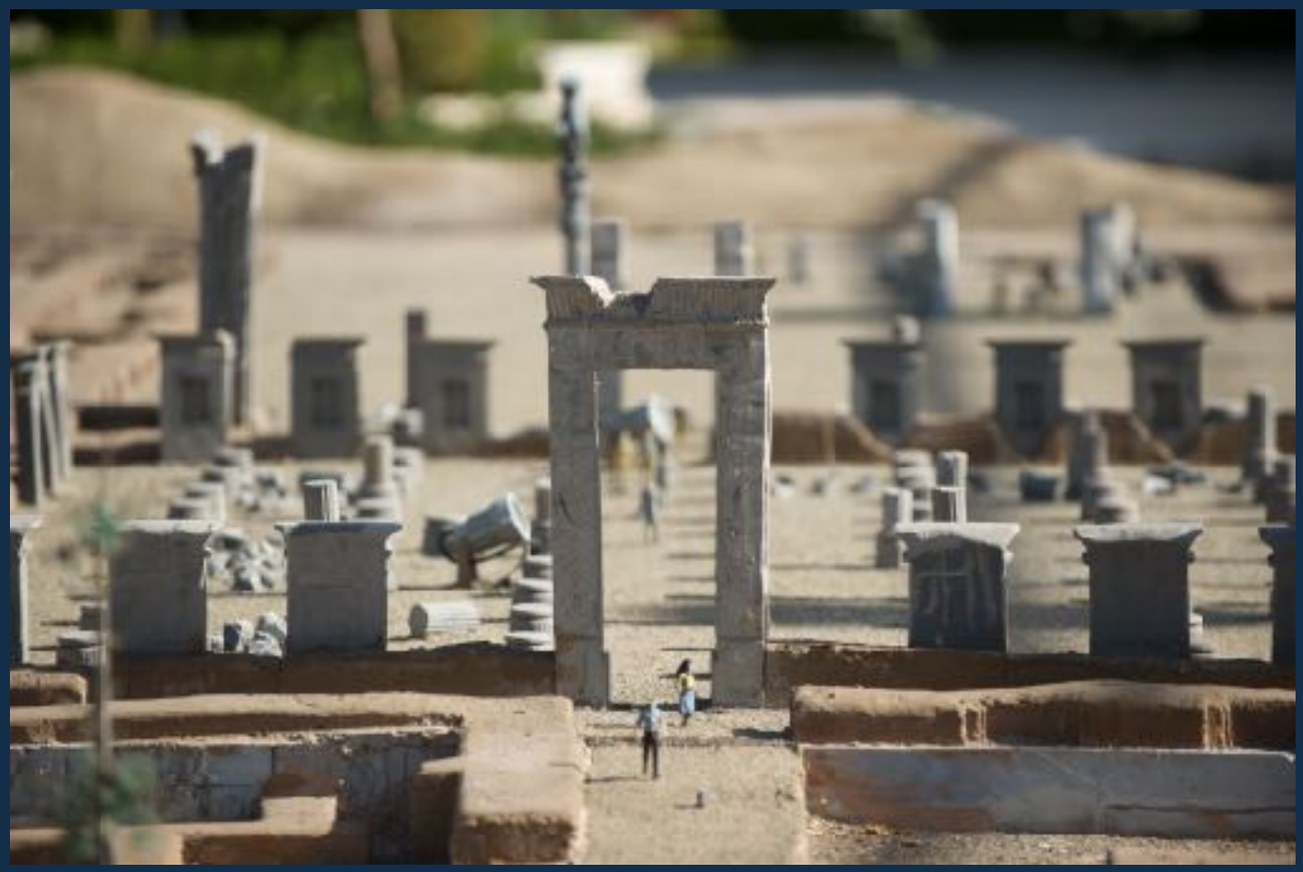
La tour Azadi, symbole de Téhéran



La tour Azadi, ou tour de la Liberté, a été construite en 1971 pour la commémoration du 2 500e anniversaire de l'Empire perse, Elle mesure 45 mètres de haut et est entièrement recouverte de quelques 25.000 plaques de marbre blanc d'Ispahan.
Elle s'appelait à l'origine la tour Shahyad, qui signifie "mémoire des Rois", puis a été re-nommée Azadi à la Révolution de 1979.









Dans le reposant Jardin des Miniatures, on se promène au milieu de bluffantes reconstitutions au 1/25e de 12 sites iraniens classés par l'UNESCO.
Ici en photo :
le système hydraulique de Shushtar, Persépolis et la Citadelle de Bam.



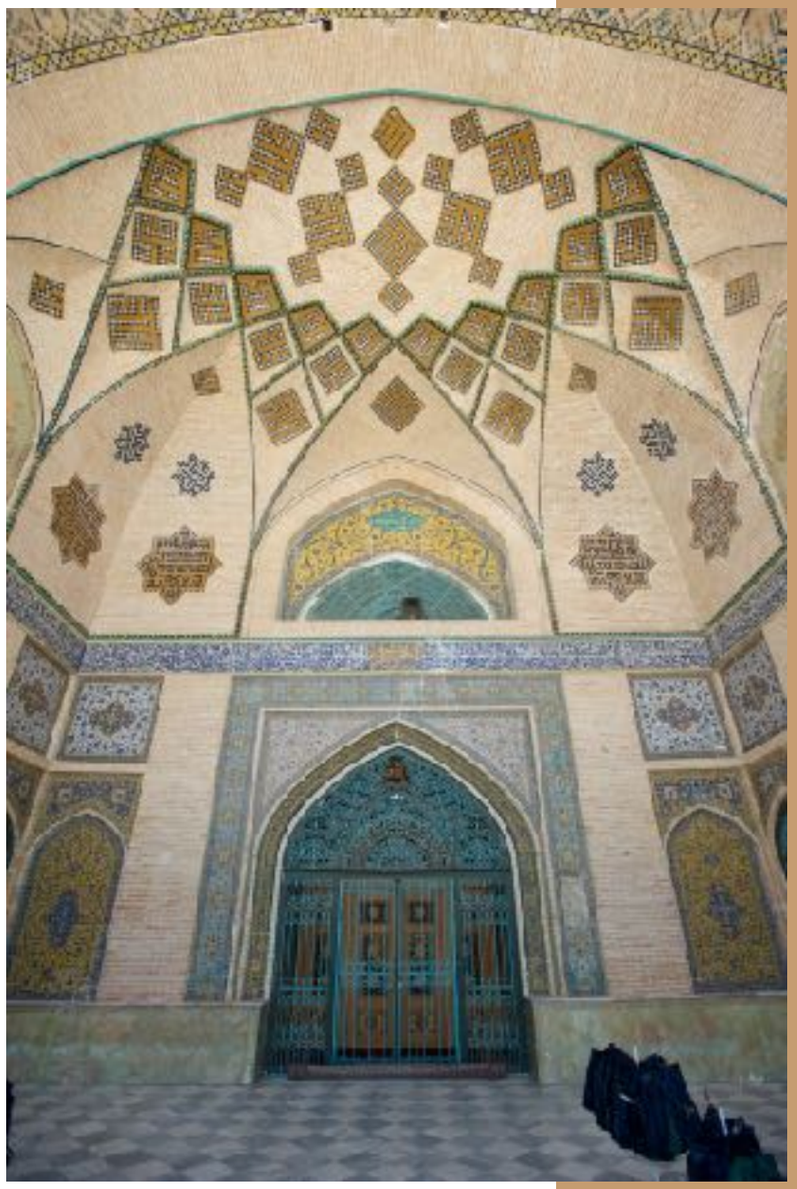




Détails de la mosquée Haghani qui jouxte le Musée de la Défense.



Mosquée Imam Khomeni





La mosquée Shah, également connue sous le nom de mosquée Soltani qui signifie «royale», puis rebaptisée mosquée Imam Khomeni après la révolution de 1979 est accessible à partir du Grand Bazar, le cœur commercial de la capitale.



Le somptueux palais du Golestan





Construit autour d'un jardin composé de bassins et de zones plantées, le palais du Golestan ou « palais du jardin des fleurs » est l'ancien palais royal qajar dont la famille dirigeante arrivée au pouvoir en 1779 fit de Téhéran la capitale du pays.
Il combine à merveille les arts et l'artisanat persans traditionnels et des éléments de l'architecture et de la technologie européennes du 18e siècle.
Il reste aujourd'hui encore une source d'inspiration pour les artistes et architectes iraniens.





Pour ce second jour de découverte, nous avons décidé de nous rendre au bazar. Mais alors quel bazar pour nous y retrouver ! Dans un lacis de rues, de ruelles, de galeries, de cours et d'allées couvertes, nous nous laissons porter par le flux de la foule et sommes à tout instant arrêtés par les vendeurs qui tiennent à nous souhaiter la bienvenue dans leur pays. J'en profite pour accroître mon stock de portraits masculins, les femmes déclinant le plus souvent, pour ne pas dire invariablement, mes sollicitations. Fiers comme des paons et en remerciement, mes modèles volontaires portent alors la main à la poitrine et me saluent en signe de respect. Même si les clichés se révèlent dans la majorité des cas d'une banalité affligeante, quelques-uns émergent du lot et m'encouragent à poursuivre l'expérience. De jeunes ados tentent parfois leur chance sous le regard envieux, mais amusé, de leurs parents. Et lorsque notre interlocuteur maitrise suffisamment la langue de Shakespeare, le dialogue s'installe pour quelques minutes. Le ballet incessant des chariots que les livreurs de tous les âges tirent à la force des bras vient quelquefois mettre fin à la conversion. Le temps passe ainsi sans que nous nous en apercevions.

Après nous être perdus dans un quartier inintéressant et désert en cherchant le marché aux légumes qui, nous l'apprendrons plus tard, se trouve dans un secteur fort éloigné, nous cédons à l'envie d'une gourmandise locale qui nous chatouille les papilles. Chantal opte pour du yaourt glacé légèrement parfumé à l'eau de rose et recouvert de tranches de banane, noix, pistache. Je choisis pour ma part une sorte de pain fourré à la confiture de haricots rouges. Nous nous régalons tous les deux.

Lorsque nous avons soif, l'eau des fontaines réfrigérées disséminées un peu partout nous désaltère agréablement ; nous en profiterons durant tout notre séjour, où que nous soyons. Et avec une température sous abri de 35° au minimum, nous en aurons souvent besoin !

Nous quittons le bazar dans le milieu de l'après-midi pour partir visiter le parc des Miniatures à quelques stations de métro de là qui regroupe 13 lieux et édifices classés par l'UNESCO en Iran. Le soleil de cette fin de journée joue avec les monuments et ajoute à la beauté des maquettes scrupuleusement réalisées à l'échelle. Nous découvrons ainsi les sites de Bam avant la destruction de sa citadelle due à un tremblement de terre récent, de Persépolis ou d'Ispahan par exemple. Nous trainons un peu dans ce joli musée en plein air puis retournons dans notre quartier pour diner.

Nous dénichons un petit restaurant très local où le jeune homme qui ne parle même pas anglais nous grille des brochettes de poulet au curry, de viande hachée et de tomates sur son barbecue. Quelques instants plus tard, il dépose devant nous une assiette appétissante accompagnée de salade et d'une grande quantité de pain plat. C'est bon et économique. Nous sortons de là ravis et le ventre plein. Nous ne résistons pourtant pas à l'achat d'un gros yaourt aux échalotes que nous partagerons plus tard dans la chambre. Il nous fallait au moins ça après la longue journée de balade ; nos jambes commencent sérieusement à ressentir les nombreux kilomètres que nous leur avons infligés aujourd'hui dans la chaleur.

Après une bonne nuit de sommeil et un petit-déjeuner succinct servi par le fils bougon du patron à qui nous devons redemander un morceau de pain et un peu de café dans nos mini tasses, nous filons vers le fameux Palais du Golestan. Le prix du billet d'entrée nous fait un peu tousser, mais la visite en vaut la peine. Classé au patrimoine de l'humanité par l'UNESCO, le palais reconstruit sous sa forme actuelle en 1865 incarne un style nouveau combinant les arts et l'artisanat persans traditionnels et des éléments de l'architecture moderne européenne du 18e siècle. Il fut choisi auparavant comme siège du gouvernement par la famille dirigeante *qajar* arrivée au pouvoir en 1779 qui fit de Téhéran la capitale de l'Iran.



Cour principale du Palais du Golestan.



Les belles mosaïques des façades des différents pavillons et des murs d'enceinte me servent de toile de fond pour faire quelques jolis portraits de Chantal voilée. Chaussés de sacs plastiques pour fouler les tapis sans les salir, nous pénétrons dans le Shams-ol Emareh, bâtiment principal de l'ensemble, qui abrite la Salle des Miroirs, la Salle du Musée et la Salle d'Ivoire. De grandes pièces recouvertes de carrelage étincelant présentent du mobilier lui aussi donné en cadeau par les dirigeants étrangers. Dommage que les photos soient interdites : il y aurait beaucoup à faire, même avec l'éclairage difficile ! Les pieds en ébullition, nous ne nous attardons pas trop longtemps devant les nombreuses vitrines de vaisselle offerte lors de visites officielles de souverains français, indiens, chinois ou britanniques et retournons vite dehors où nous jetons avec un réel soulagement nos étuves portatives dans la poubelle prévue à cet effet !

Après cette agréable visite et pour nous abriter de la chaleur, nous nous enfonçons une nouvelle fois dans le labyrinthe du bazar qui jouxte le palais.



Ruelle du centre historique



Au cœur du bazar







Sous le régime impérial, le Bazar de Téhéran était le cœur économique de l'Iran et, désormais plus accessible, il est redevenu le principal centre commercial de la capitale.





Les pistaches iraniennes sont réputées délicieuses. Autrefois réservées aux élites, elles font partie aujourd'hui de l'alimentation de base.





Dans le bazar...


٩٧٧٦


آرگون

Chapitre 15

la Cappadoce

turquie

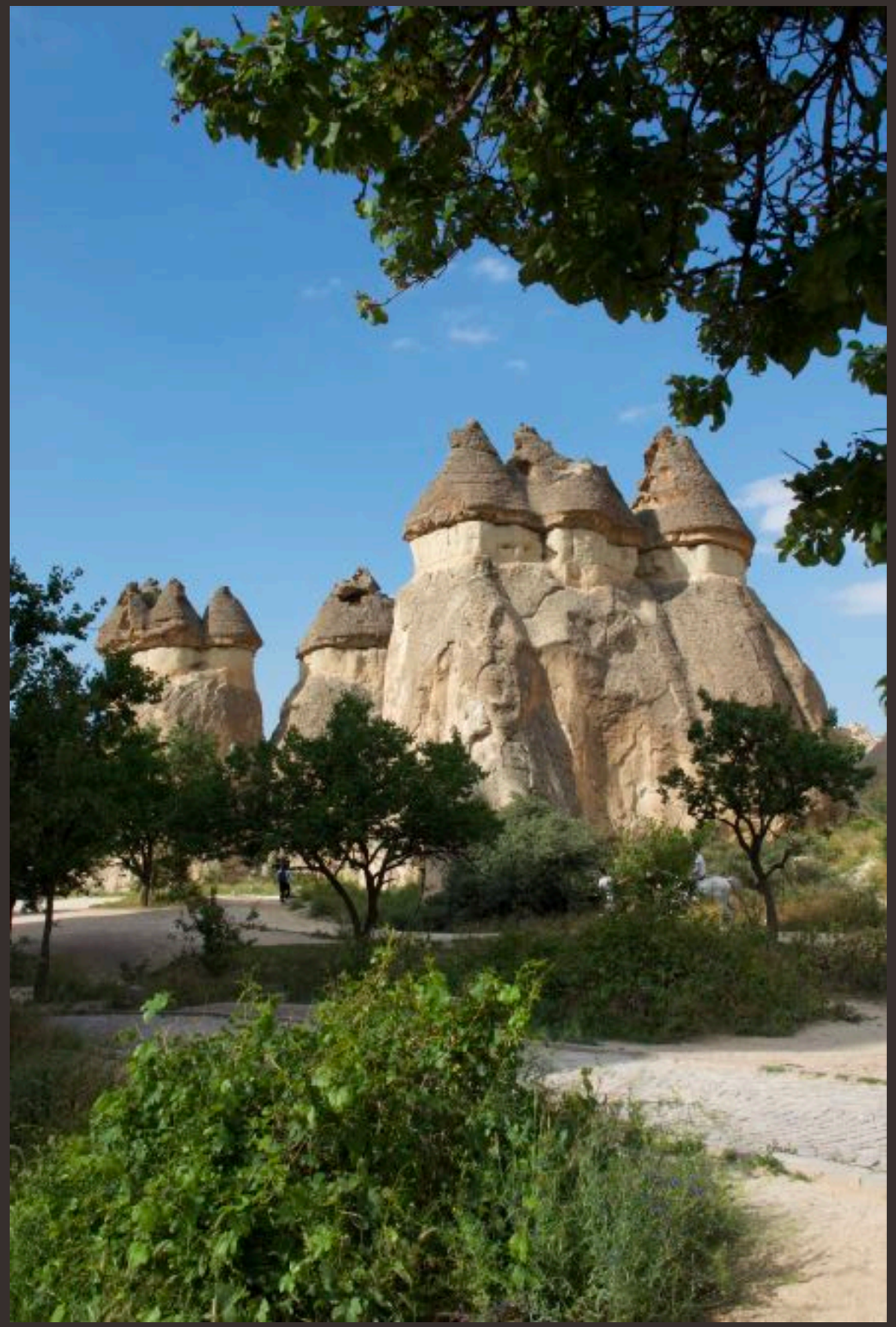


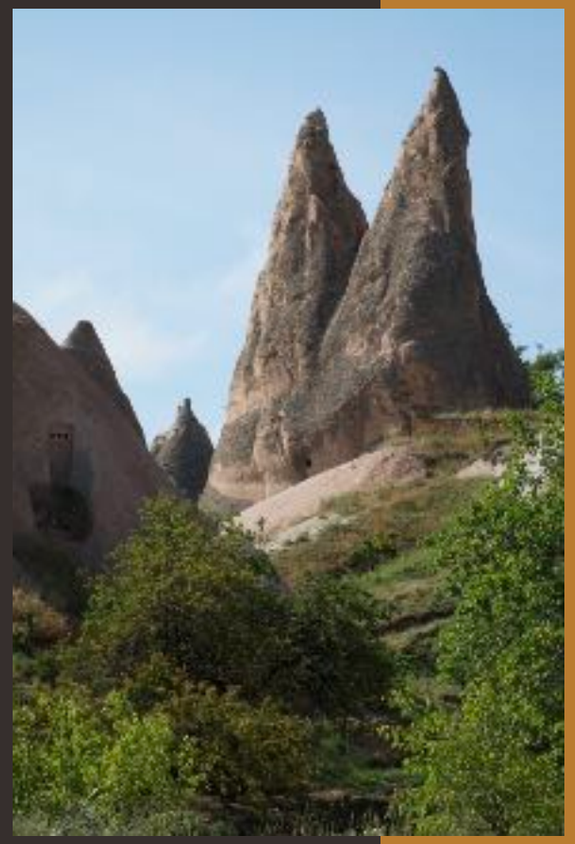
À plus de 1 000 mètres d'altitude, la Cappadoce était située sur la Route de la soie. Nombreux ont été les peuples qui ont tenté de s'en emparer. Ces invasions ont conduit les habitants à creuser des villes souterraines et à construire des forteresses pour se protéger.

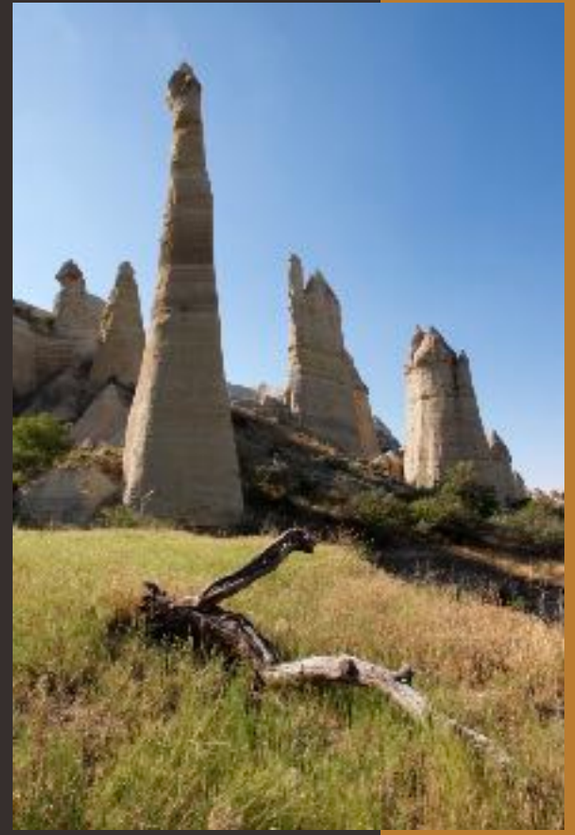
Ces habitats hors du commun taillés dans la roche volcanique parsèment un décor remarquable de cheminées de fée...



Cheminées de fée à Çavusin



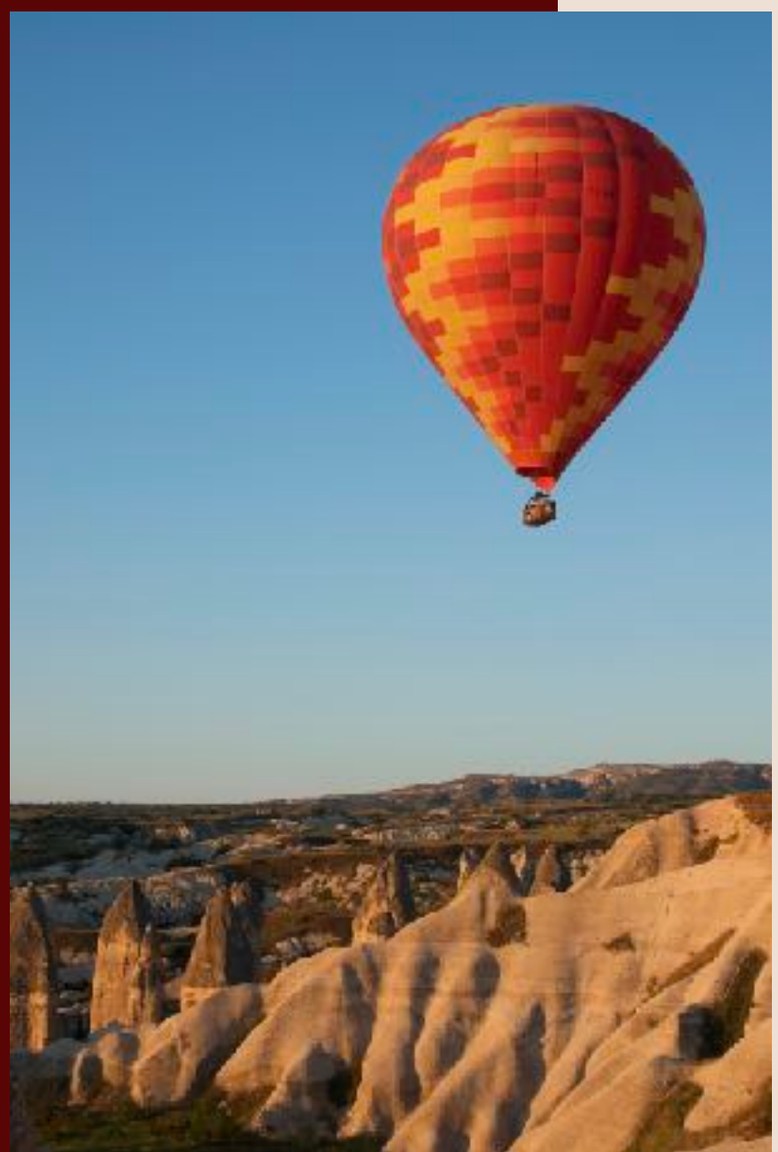




Symboles de la Cappadoce, les cheminées de fée ont une origine volcanique.
Elles sont constituées d'une couche basaltique résistante qui recouvre une couche d'ignimbrites plus friable.







Il est 5 heures lorsque nous mettons le nez dehors et restons abasourdis par le nombre de montgolfières qui volent au-dessus de nos tête dans la lumière crépusculaire. Nous n'en avons jamais vu autant. Le spectacle récompense largement l'effort matinal.

Les yeux écarquillés, nous arpentons les rues pentues de Göreme, village posé au milieu des pitons rocheux caractéristiques et grimpons vite au sommet de la colline qui domine toute la campagne environnante. Le panorama qui s'étend alors à nos pieds est tout simplement époustouflant de beauté. Surgissant de toute part, les ballons viennent frôler les parois abruptes des cheminées de fée proches de la foule des spectateurs et, dans les nacelles bondées, je peux apercevoir le regard quelque peu paniqué de certains des occupants ! Au loin, dans la lumière bleue qui précède le lever du soleil, des pics émergent des nappes de brume légère qui flottent juste au-dessus du sol. Magnifique, irréel ! Ceux que le prix prohibitif du vol a rebutés savourent sans retenue le spectacle grandiose que la nature et les pilotes de montgolfières leur offrent. Je suis pratiquement certain qu'à cet instant précis, comme nous, ils ne regrettent rien.

Emmitouflés dans nos polaires et en pantalon, nous croisons quelques garçons en ticheurte et de nombreuses jeunes filles en petite robe à bretelles, tenues apparemment de rigueur pour se prendre en selfie devant un paysage qu'ils voient à peine, obnubilés par leur propre image. Ils claquent tous des dents, mais au moment du cliché arborent un large sourire. Des Chinoises se photographient en train de sauter les bras en l'air devant un ballon qui les approche d'assez près. Perchée sur le bord de la falaise, une jeune Russe à la robe rouge de cérémonie et au chapeau de tulle joue à la starlette en prenant des poses inénarrables et ridicules. Le spectacle ne se déroule pas uniquement dans le ciel. À 5 h 15, le disque solaire apparait au-dessus de l'horizon et les rochers prennent alors une jolie teinte orangée qui tranche avec le bleu uniforme du ciel et les couleurs vives des ballons.

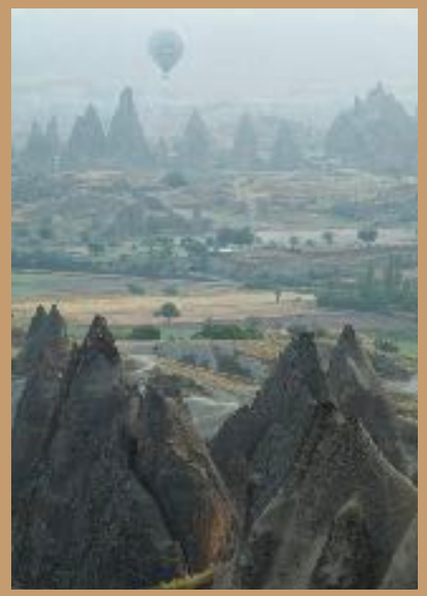
Après deux heures passées sur la colline, les mirettes endolories par tant de beauté, nous nous dépêchons de redescendre à l'hôtel. Après ce bon bol d'air, nos estomacs crient en effet famine...



Les montgolfières décollent à l'aube au-dessus de la Cappadoce. En saison touristique, on peut alors en dénombrer jusqu'à 200.et plus...

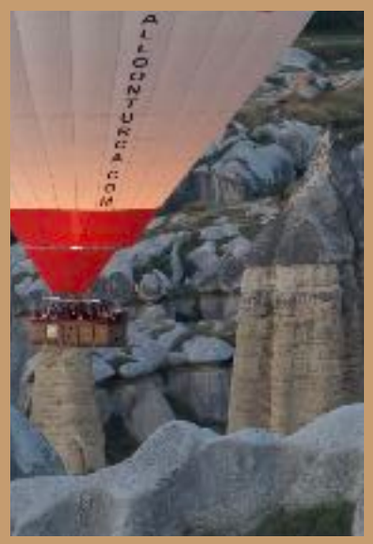


... ici, à Göreme.





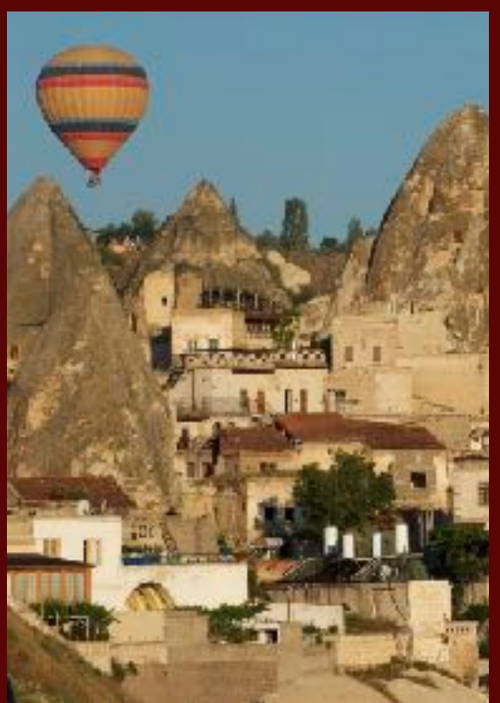



ALPONTUR

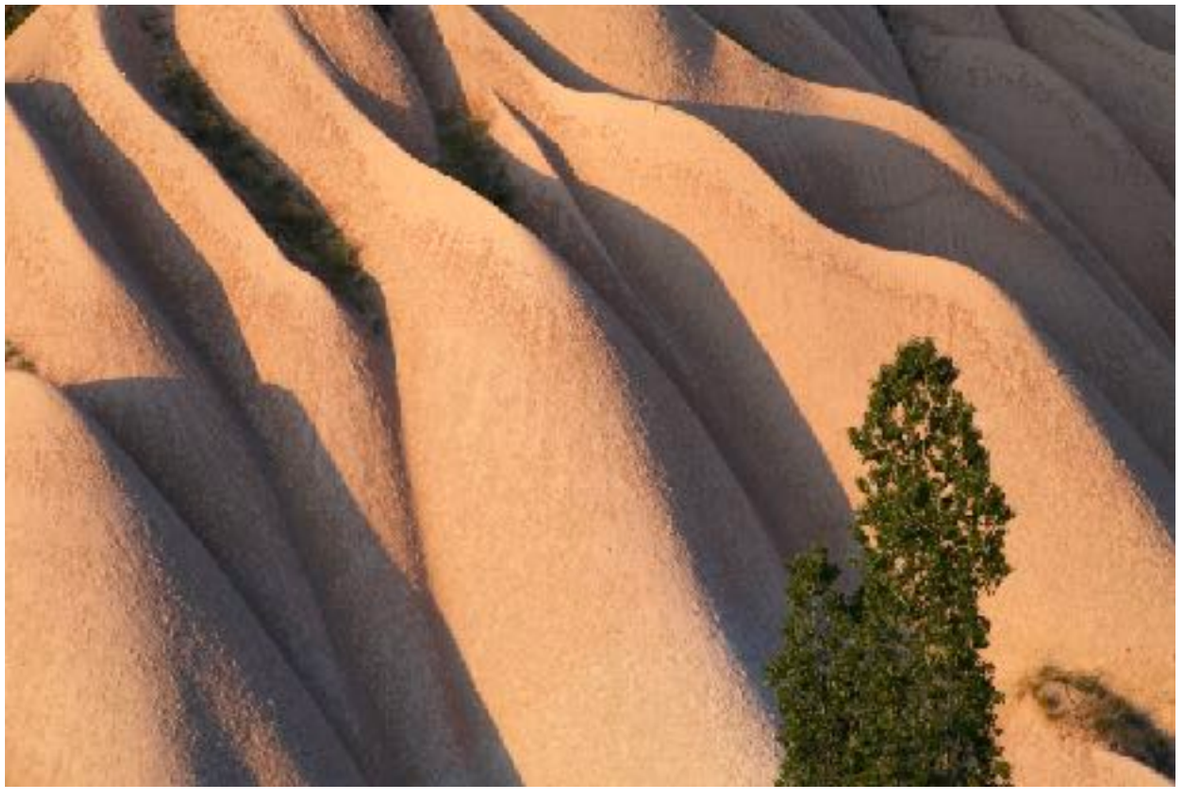








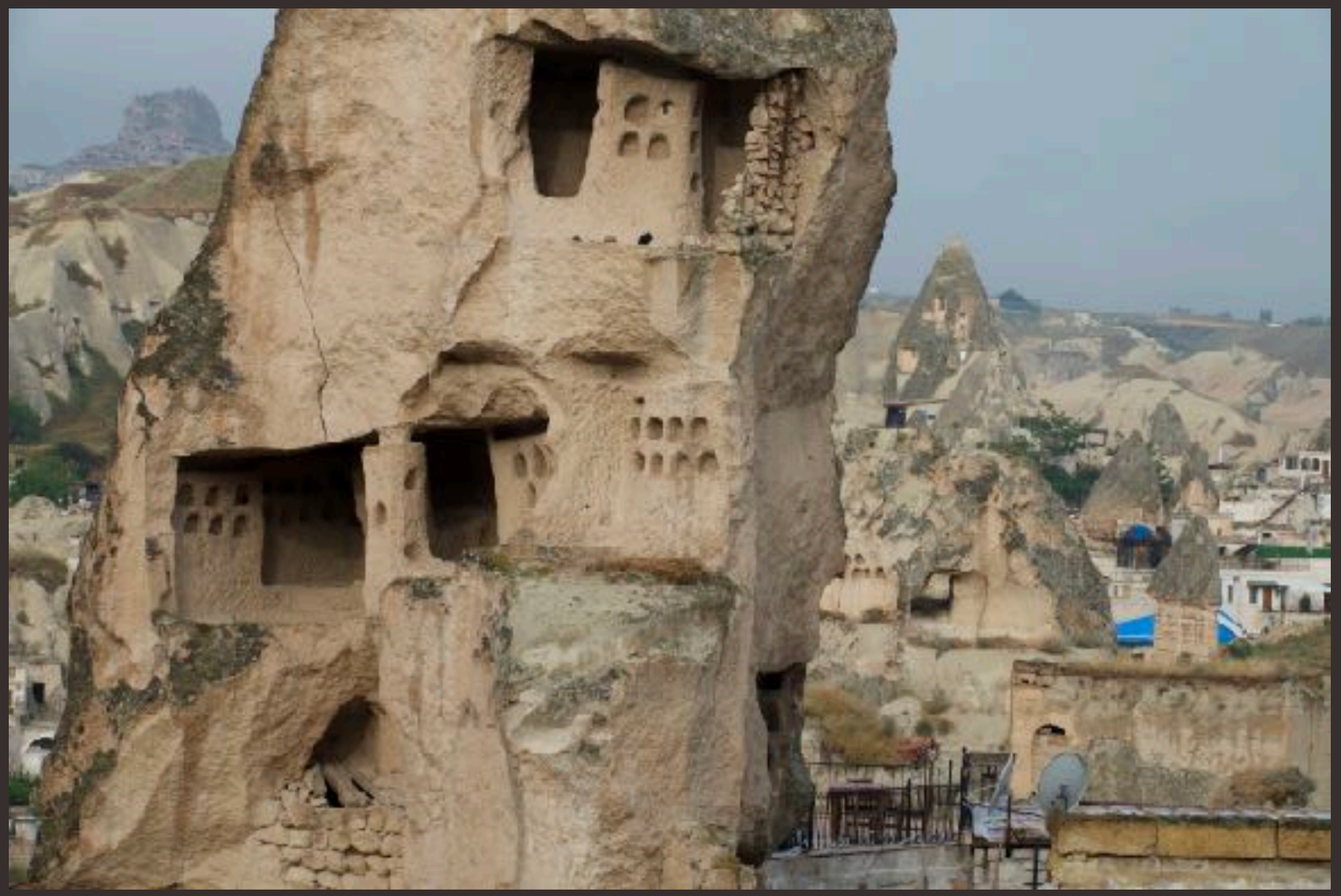




Roche volcanique usée par l'érosion éolienne et pluviale près de Uçhisar.

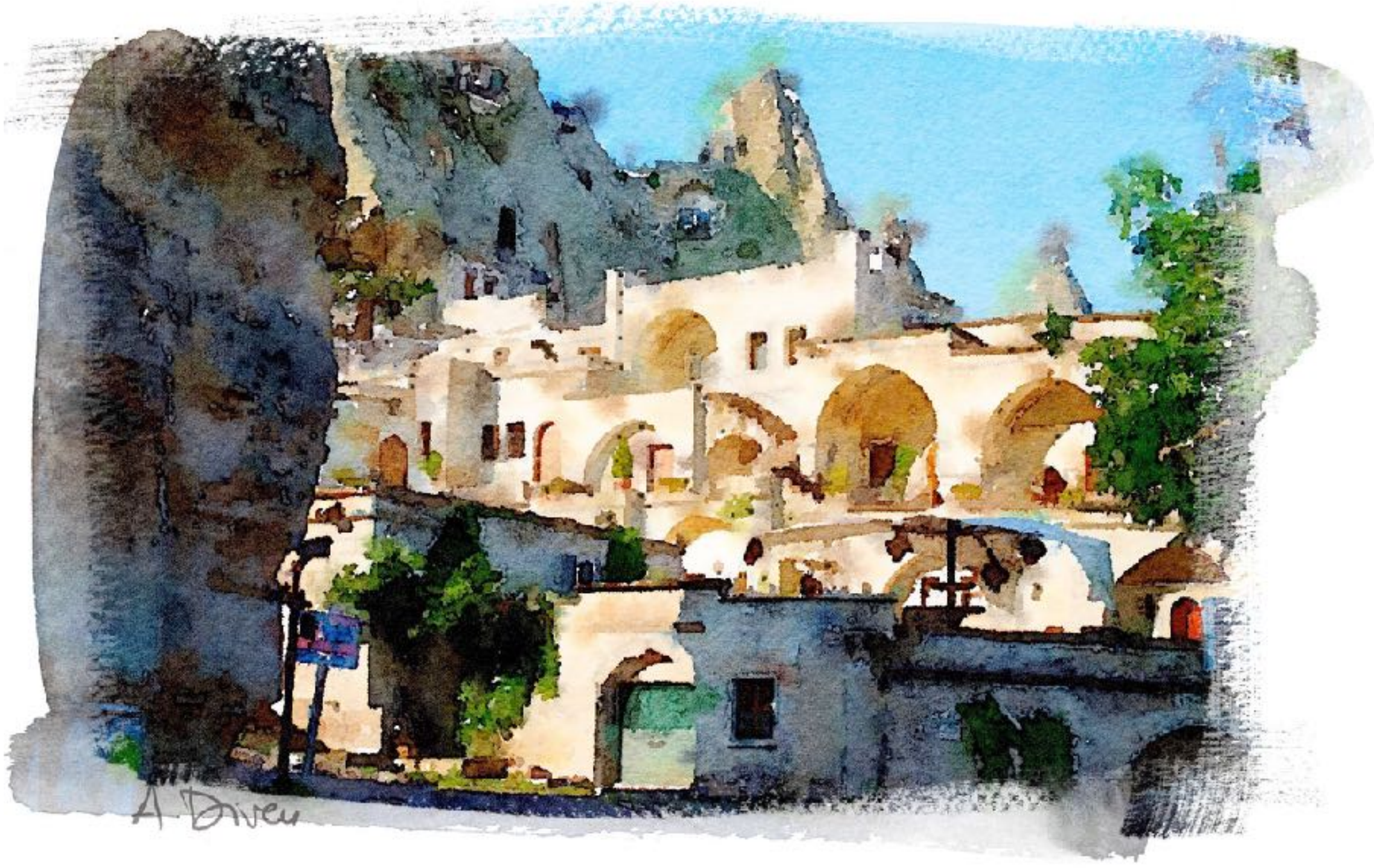


Le Kale de Uçhisar, point culminant de la région.



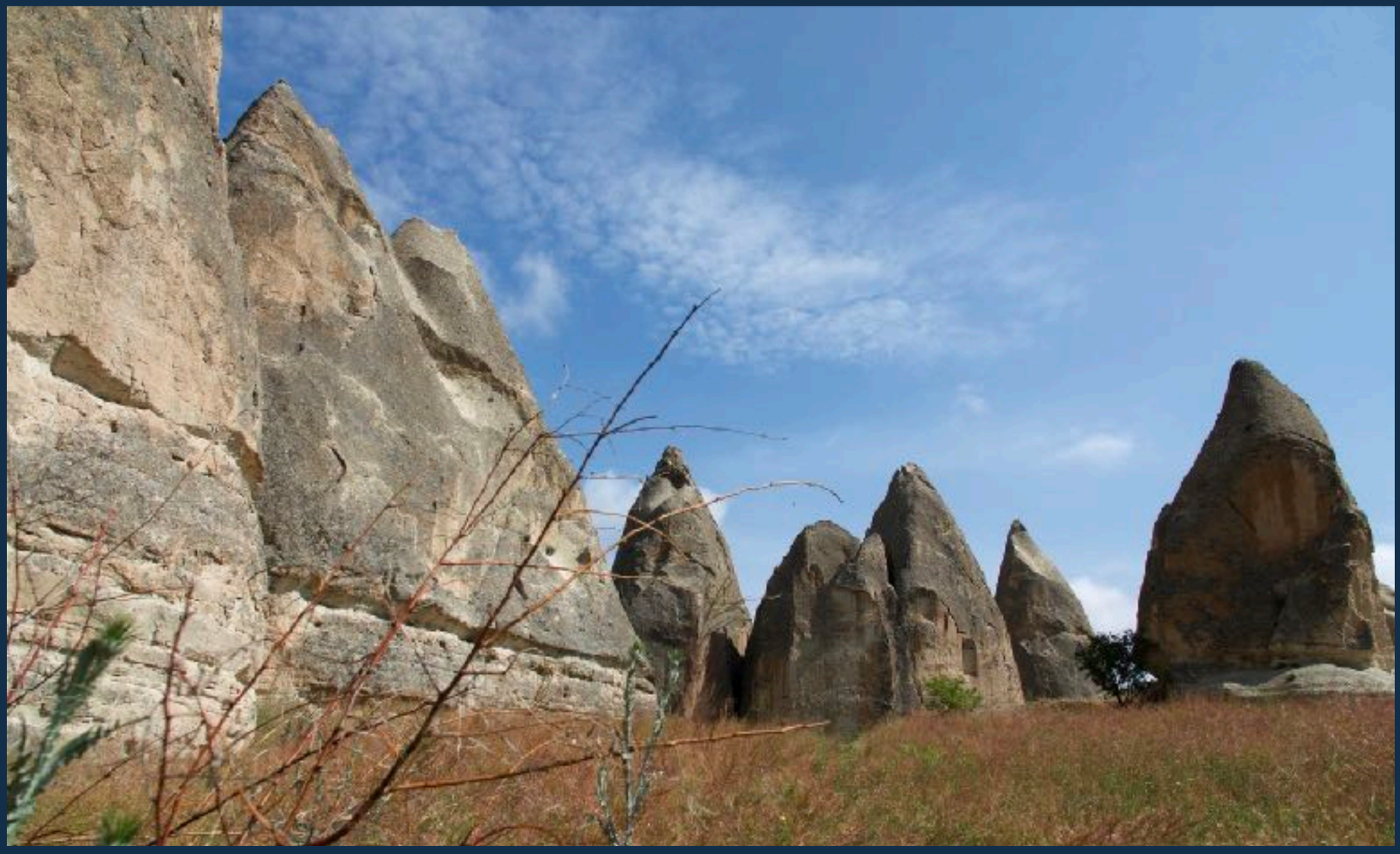


Des millénaires durant, les populations successives ont utilisé les pitons rocheux pour créer un habitat à l'architecture quasiment unique au monde. Désormais souvent abandonné, il assure toutefois la richesse de la région à travers le tourisme qu'il génère.





Agréable placette devant le Kale de Ortahisar.



De superbes spécimens de cheminées de fées à la forme de croc couleur miel surgissent au détour d'une ruelle, entre deux maisons et tout autour de Göreme. Tableau merveilleux où l'homme et la nature cohabitent en harmonie







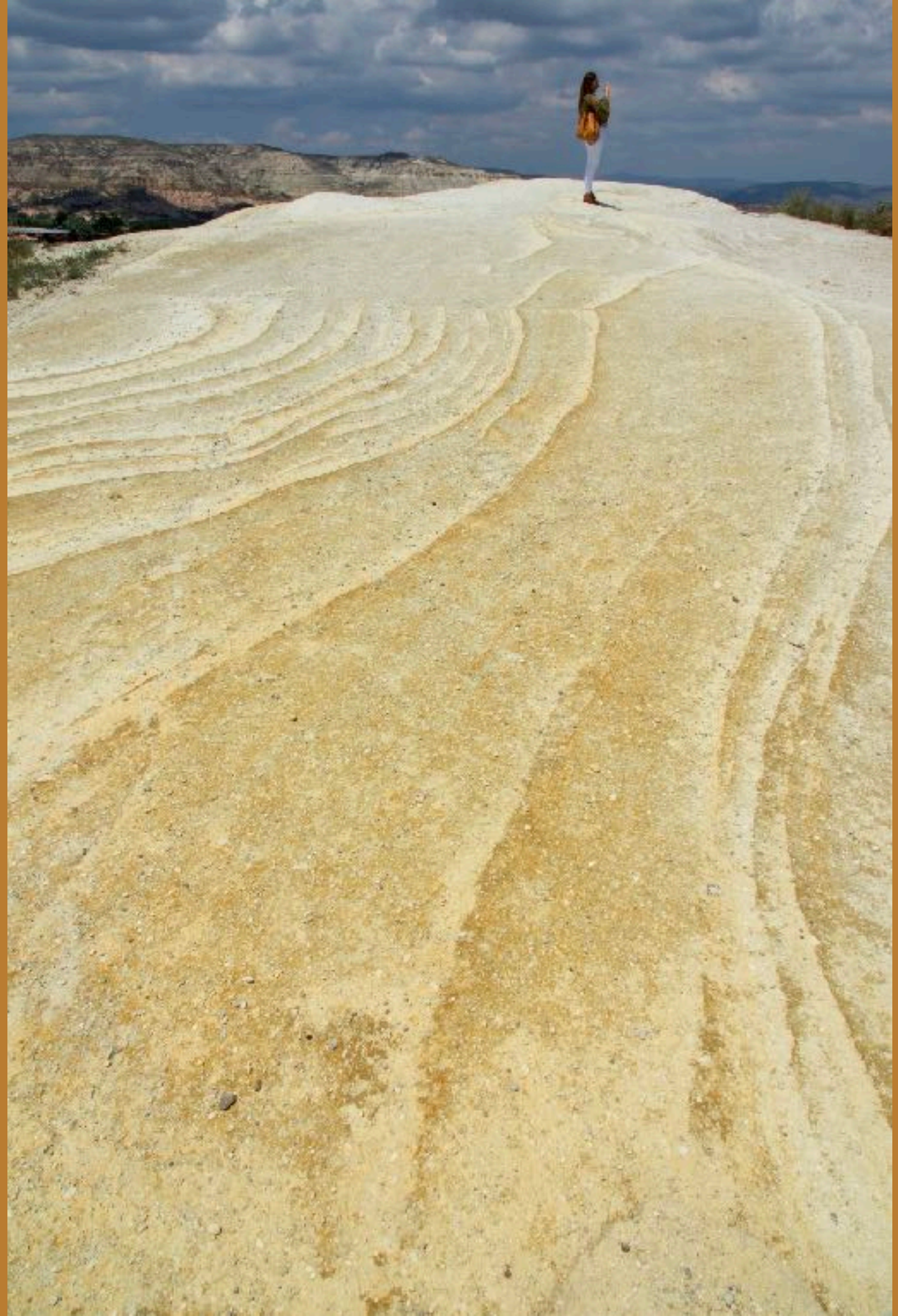


Rose Valley près de Göreme.





Campagne autour de Göreme.



Roches colorées près de Ortahisar.







Formations rocheuses dans la Vallée de Devrent.



Cheminées de fée dans la vallée de Pasabagi.



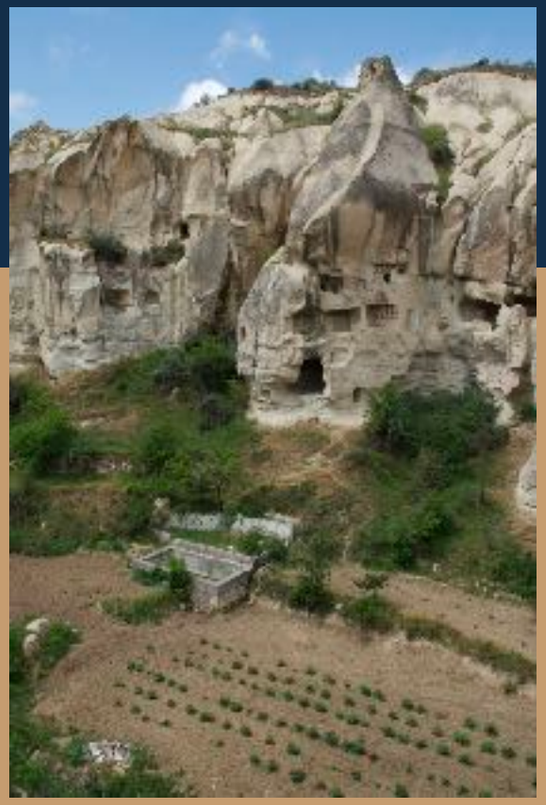
Tons ocre autour de Çavuşin,



Le prix d'une location de moto à la journée n'a vraiment rien à voir avec celui pratiqué en Asie : 100 livres turques, soit 18 €. La bécane me parait assez difficile à conduire. Elle calera un grand nombre de fois dès la décélération et restera certainement encore longtemps le plus mauvais rapport qualité-prix qu'on ait jamais eu !

Nous partons pour notre premier village hors de Göreme : Uçhisar, dominé par un piton rocheux qu'on peut apercevoir depuis toute la Cappadoce. Creusé de centaines de cavités, le Kale apparait comme complètement surréaliste : habitations, chapelles, monastères sont reliés entre eux par un réseau complexe de galeries sur une vingtaine d'étages. Nous n'y entrons pas, mais restons discuter à son pied avec un monsieur qui laboure son jardin à la pelle sous le déjà chaud soleil matinal. Nous ne trouvons pas les mots pour décrire la campagne environnante. De l'autre côté de la route, une colline nous offre ses flancs nus ravinés. On croirait voir les pétales d'une fleur en pierre prête à éclore. Plus loin, à Ortahisar, un autre Kale domine le village. Moins imposant que le précédent, il est lui aussi percé d'habitations troglodytes. Par un passage escarpé et même périlleux à certains passages, nous atteignons la moitié de sa hauteur en traversant plusieurs salles reliées entre elles par des







échelles et des corridors obscurs et très étroits. Chantal a vraiment du mal à suivre. Elle parvient tout de même à se hisser jusqu'au dernier belvédère autorisé à la visite. Pour des raisons de sécurité, le haut reste fermé. Le village regroupé autour du pic s'étale à nos pieds, coquet avec ses petites maisons à terrasse. Au-dessus de nos têtes, nous pouvons apercevoir les scellements effectués sur le piton lui-même pour retenir des pans entiers de pierre susceptibles de s'écrouler. Pas si rassurés que ça, nous redescendons par le même chemin qu'à la montée. Y en a-t'il d'ailleurs un autre ? Dès la sortie de la citadelle, nous achetons des fruits secs à un épicier qui nous les avait faits goûter tout à l'heure. Nous restons discuter un peu avec lui avant de continuer notre balade en direction d'Ürgüp.

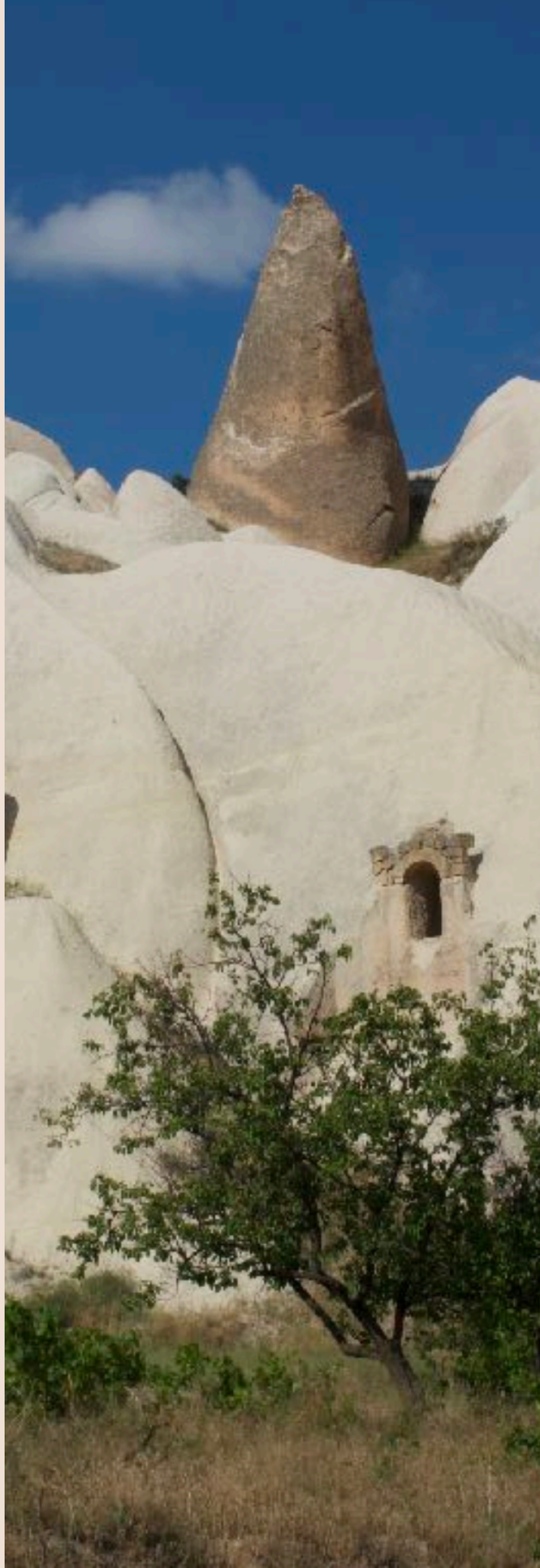
Nous nous arrêtons en chemin près des fameuses cheminées de fées très photogéniques les Üç Güzeller, ou les Trois Beautés. Nous y prenons tous les deux pas mal de clichés avant de nous reposer quelques instants à l'ombre de grands arbres dans un jardin public d'Ürgüp, la ville du coin avec ses magasins et sa circulation. Comme dans les villages précédents, sa citadelle est creusée dans la falaise.

Après cette courte pause, nous filons désormais sur la petite route qui nous emmène vers Zelve, un musée en plein air. Mais nous flânons d'abord dans la Vallée de Devrent qui abrite la plus grande concentration de cheminées de fées. La variété des tons roses, verts, ocres, jaunes est d'autant plus belle que le soleil décline, mais il est encore trop tôt pour en profiter pleinement.

Dans la vallée de Pasabagi qui lui succède, d'imposantes formations rocheuses abritent chapelles et habitations percées dans la pierre. Deux cars de touristes chinois et un autre de Turcs arrivent en même temps que nous. Pour obtenir des clichés corrects, nous attendons donc que tout ce petit monde soit reparti. Heureusement, le décor merveilleux des ces doigts géants se dressant vers le ciel nous distrait assez pour ne pas voir le temps passer. Coup de chance : au moment où les trois bus repartent avec leur bruyante cargaison, un beau soleil de fin de journée passe sous les nuages qui commençaient à s'accumuler et vient égayer le paysage d'une jolie touche dorée. Nos appareils crépitent…

Avant de regagner Göreme, nous effectuons une dernière halte à Çavuşin, village aux habitations semi-troglodytes façonnées par l'érosion et qui demeure à l'écart de l'agitation. Avant de rendre la moto à l'heure prévue, je dépose Chantal à Göreme et file vite vers notre première étape de ce matin, Uçhisar. Avec le soleil qui ne va pas tarder à se coucher, le Kale et les collines voisines ont dû prendre une jolie teinte qu'il me tarde de voir. Je ne suis pas déçu, la lumière de fin de journée éclaire en effet le piton de manière superbe. J'y prends les dernières photos de la journée. J'ai désormais du boulot pour toute la nuit si je veux !

Pour conclure cette belle journée de découverte, nous dinons d'un ***güveç***, sorte de ragoût avec des morceaux de mouton qui a mijoté dans un plat en terre cuite. Copieux et goûteux, nous nous régalons…









Kilims, tapis, vêtements, peintures, poteries et céramiques ornent les devantures des magasins de souvenirs.











Dans le Parc National de Göreme, la Vallée de l'Amour doit son nom aux sculptures naturelles tendues vers le ciel dans un bel élan phallique...



Uçhisar et le Kale le plus célèbre de Cappadoce.



Chapitre 16

Pamukkale et Adrasan

turquie



Connue pour ses eaux riches en minéraux qui coulent le long des terrasses de travertin blanc, Pamukkale jouxte Hiérapolis, ancienne ville thermale romaine fondée vers 190 avant J.-C.
Dédié au tourisme balnéaire, le village d'Adrasan et sa longue plage lovée au creux d'une jolie baie se situent sur la côte turque, dans la région d'Antalya.



Une crique aux eaux limpides près d'Adrasan.



Baignades, palmes, masque et tuba ou bien farniente agrémentent les sorties en mer dans la région d'Antalya.









L'anse dans laquelle est niché le village d'Adrasan constitue un abri sûr pour les bateaux. Une vingtaine d'embarcations traditionnelles sont ancrées en bordure de plage et attendent les clients. Le capitaine du Naralim nous aborde ainsi et nous propose une promenade en mer pour la journée avec des haltes pour la baignade. Mais, départ dans cinq minutes ! Nous retournons en catastrophe à l'hôtel, juste en face, nous badigeonnons de crème solaire et entassons serviettes, appareil photo et magazines de jeux dans le sac.

Quelques instants plus tard, nous embarquons par un étroit ponton branlant et rejoignons les sept passagers qui n'attendaient plus que nous. À nous les criques inaccessibles autrement que par la mer. Première halte, première baignade. L'eau fraiche me saisit dès les premières secondes. La température des mers tropicales me semble à des années-lumière de celle-ci pourtant aux alentours de 21-22° et m'oblige à remonter à bord après seulement quelques brasses. J'y retrouve Chantal restée à bord.

Le capitaine et l'équipage constitué de son épouse et de ses deux garçons nous concoctent un repas à base de poisson grillé et de légumes frais. Sous le chaud soleil turc et dans une ambiance bon enfant, tout le monde savoure ce repas simple, mais très goûteux.

Trois jeunes femmes trentenaires de Göreme participent à l'excursion. Joyeuses, sympas, elles se sont installées près de nous et viennent souvent se prendre en photo en notre compagnie. Pour l'instant, elles sont en train de se badigeonner sur la plage avec de la vase qui, parait-il, fait rajeunir de 10 ans. Étant donné l'odeur qu'elles dégagent, nous n'avons aucune envie de tenter la chose ! Heureusement, lorsqu'elles remontent à bord, rincées, elles ne sentent plus rien et semblent avoir perdu quelques rides. Du moins, c'est ce dont elles veulent se persuader en s'examinant mutuellement dans de grands éclats de rire. Nous les confortons dans leur optimisme !





Famille de cigognes à Pamukkale



Séance de photo dans les bassins d'eau chaude de Pamukkale.





Pamukkale signifie « château de coton » en turc. Un phénomène naturel laisse des couches blanches sur la pierre, ce qui donne à la montagne une apparence de forteresse de coton.











Temple pris dans le calcaire







Graphisme des vasques pétrifiées



Au moment où nous entamons la grimpette, vers 14 h 30, le ciel bleu l'emporte au-dessus de nos têtes, mais de méchants nuages noirs commencent à s'accumuler à l'horizon. À mi-pente, un gardien nous demande d'ôter nos tongs afin de ne pas abimer la couche blanche qui recouvre désormais tous les centimètres carrés du sol. Pamukkale est une tufière entièrement élaborée par les eaux chaudes qui s'écoulent des entrailles de la montagne. Le site comporte 17 sources. Certaines d'entre elles ont une température de plus de 45° et sont saturées de sels minéraux et de gaz carbonique qui, au contact de l'air, se déposent sous forme pâteuse sur les flancs de la colline et durcissent ensuite lors de l'évaporation de l'eau. Ce phénomène naturel laisse des couches blanches sur la pierre, ce qui donne à la montagne une apparence d'une cascade gelée d'un esthétisme incroyable. Nous déclenchons tous les deux à tout-va. Des starlettes en devenir, russes et chinoises, se prennent en selfie dans les premiers bassins que nous rencontrons. Pour fuir cette foule bruyante, nous préférons accélérer le pas et longer la crête de la montagne.

À ma grande déception, les vasques pour lesquelles j'ai souhaité venir ici sont vides. Pas une goutte de cette eau si bleue qui m'a tant fait rêver lorsque je feuilletais les magazines de voyage ! Par contre, seuls quelques visiteurs profitent du paysage féerique sur l'autre versant. Les groupes, souvent avares d'efforts, préfèrent en effet s'entasser dans les bassins les plus proches ou dans les thermes baptisés « piscine de Cléopâtre » par Marc Antoine en l'honneur de cette dernière qui s'y était baignée une fois et aurait ensuite fait venir par convois cette eau jusqu'à Rome.

Le site est également intéressant d'un point de vue archéologique. Fondée au IIe siècle av. J.-C., la cité antique de Hiérapolis se développa grâce à l'exploitation de ses sources d'eau chaude. Situé plus haut sur les flancs de la montagne et aujourd'hui rénové, son théâtre pouvait accueillir 15 000 personnes. Assis sur ses gradins en pierre taillée, nous restons là nous reposer un peu et contempler les nombreux bas-reliefs et statues qui ornent la scène. Près de nous, une Russe en string se promène, sans pudeur, au milieu des vestiges. Navrant ! Les gros nuages noirs s'amoncellent désormais au-dessus des montagnes environnantes et les éclairs commencent à fuser au loin. Heureusement, le ciel bleu sévit encore à Pamukkale. Il en résulte une lumière splendide que j'essaie de reproduire au mieux. Le tonnerre gronde, le vent s'est mis à souffler, mais le soleil résiste. Sublime ! Nous en profitons pour retourner sur la crête toujours aussi délaissée et continuer nos séries d'images. Malgré le peu de visiteurs, j'y rencontre un autre passionné. Israélien, le jeune homme me sollicite pour le photographier devant un paysage qui n'est pas sans rappeler un désert de sel. Après les prises, nous taillons une bavette durant un bon moment. Chantal qui se demandait où j'étais passé vient nous rejoindre.

Au soleil déclinant, je me retrouve presque par hasard à l'endroit le plus connu du site et que j'allais oublier. Chantal qui a déjà entamé la descente ne le verra même pas. Il est vrai que, lors de la montée, la foule des touristes chinois nous avait fait poursuivre notre chemin au lieu de nous y arrêter. Mais, à cette heure, les groupes ont quitté les lieux et une certaine quiétude règne. Les instants qui précèdent et suivent le coucher du soleil engendrent le crépitement soutenu des appareils. J'avoue qu'on ne peut pas rester insensible au spectacle du ciel orangé se reflétant dans la cascade des vasques immaculées dévalant la pente. Je savoure véritablement cette dernière heure.

Le soleil a depuis longtemps disparu derrière l'horizon quand j'entame la descente en même temps que les derniers esthètes encore présents. La nuit tombe lorsque je rejoins Chantal qui m'attend sagement à l'entrée. Enjouée, elle me raconte son retour en compagnie d'un monsieur très aimable qui, aux nombreux passages un peu compliqués, l'a bien aidée en lui proposant son bras. Heureusement pour moi, sa femme le surveillait !…

Pour couronner cette belle journée, le patron du restaurant où nous dinons nous offre, en plus de notre commande, une assiette de frites et une grande bouteille de bière suite à une petite confusion de notre part dans les plats. Trop sympa !...





Située au sommet de la colline de Pamukkale, bien connue pour ses sources chaudes et ses concrétions calcaires, la cité antique de Hiérapolis atteste du rayonnement de la présence hellénistique, puis romaine (du IIe siècle av. J.-C. au IVe siècle ap. J.-C.) en Asie Mineure.
Elle est inscrite depuis 1988, conjointement avec Pamukkale, sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

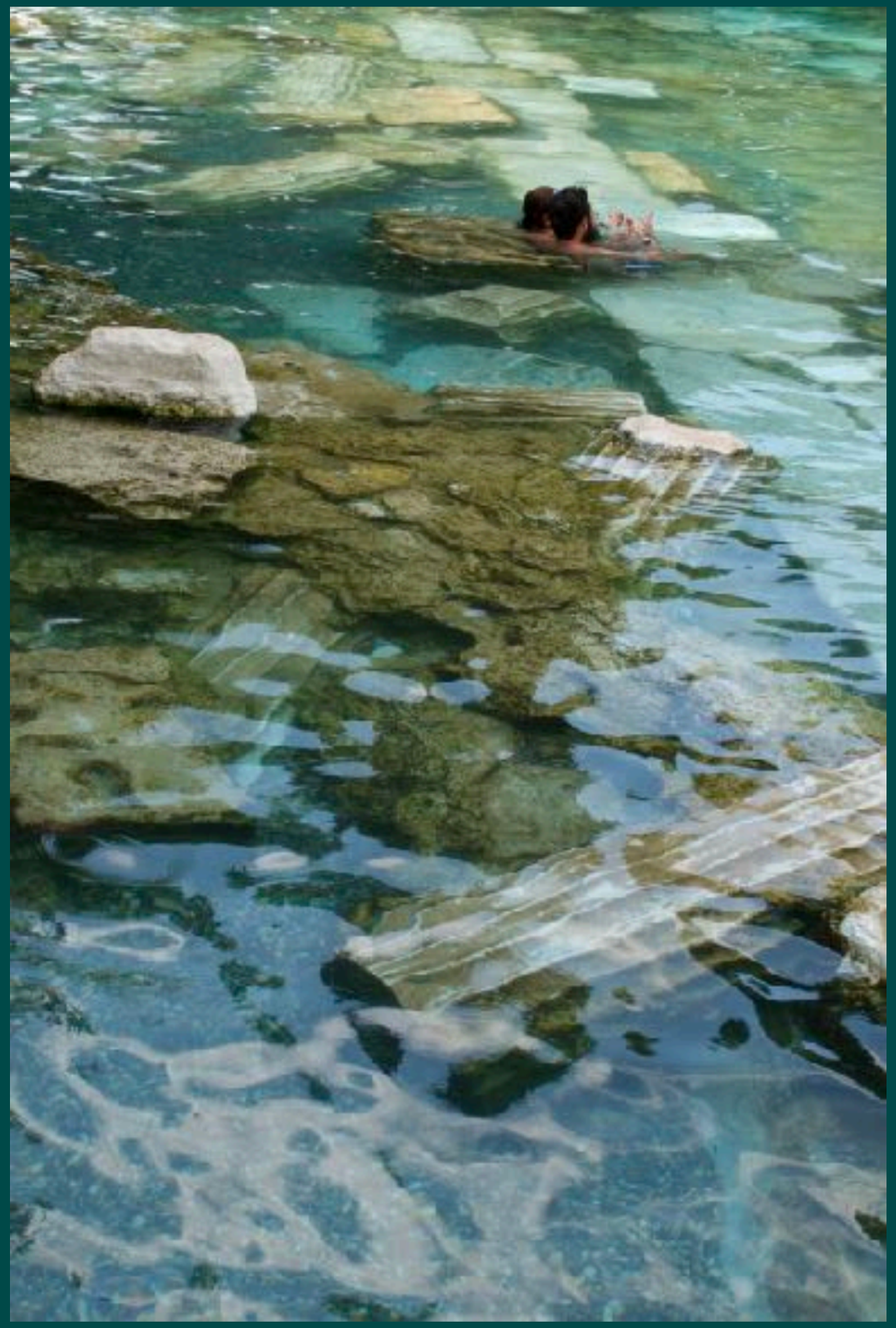






Ruines sur le site antique de Hiérapolis.

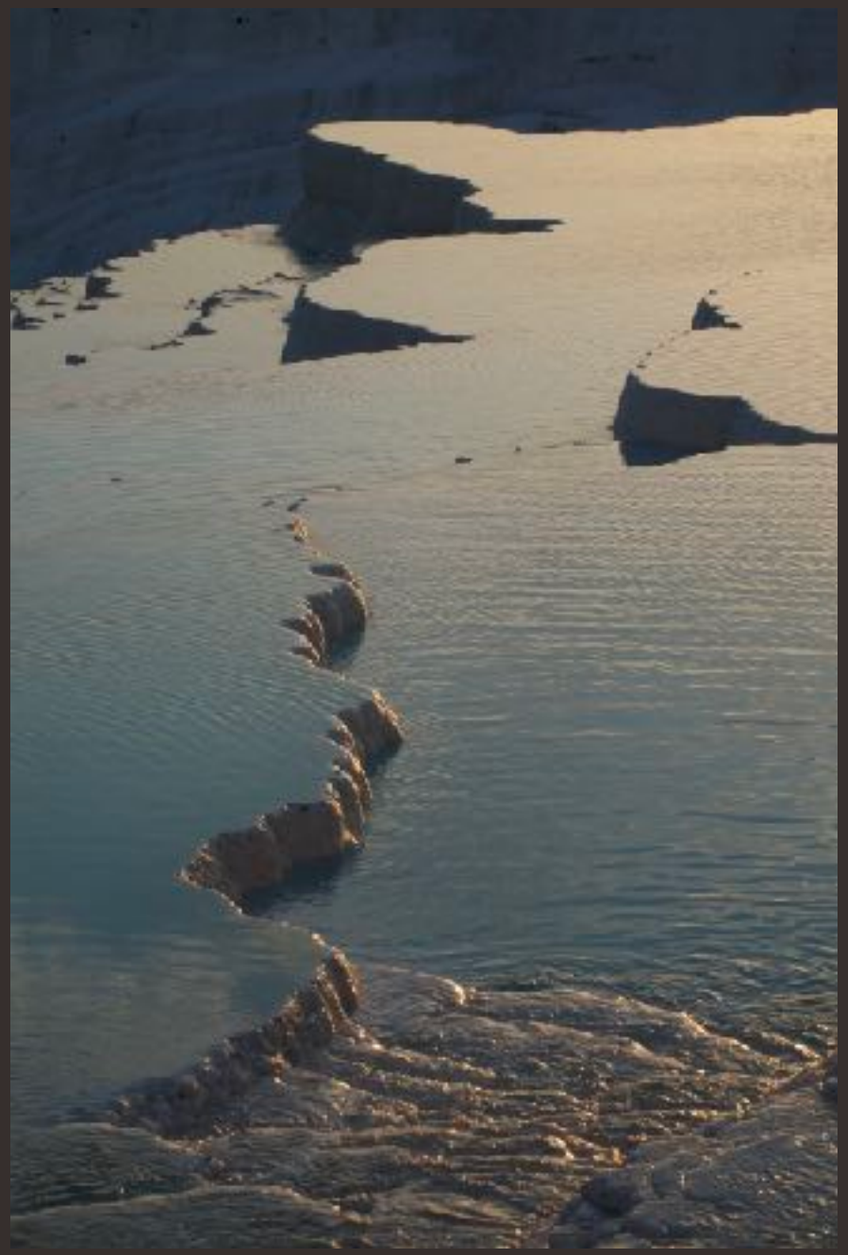




À l'époque romaine, Hiérapolis disposait d'une quinzaine de bains et piscines. Celle qui subsiste aujourd'hui vit son portique s'écrouler lors du séisme du VIIe siècle.



Bassins de Pamukkale

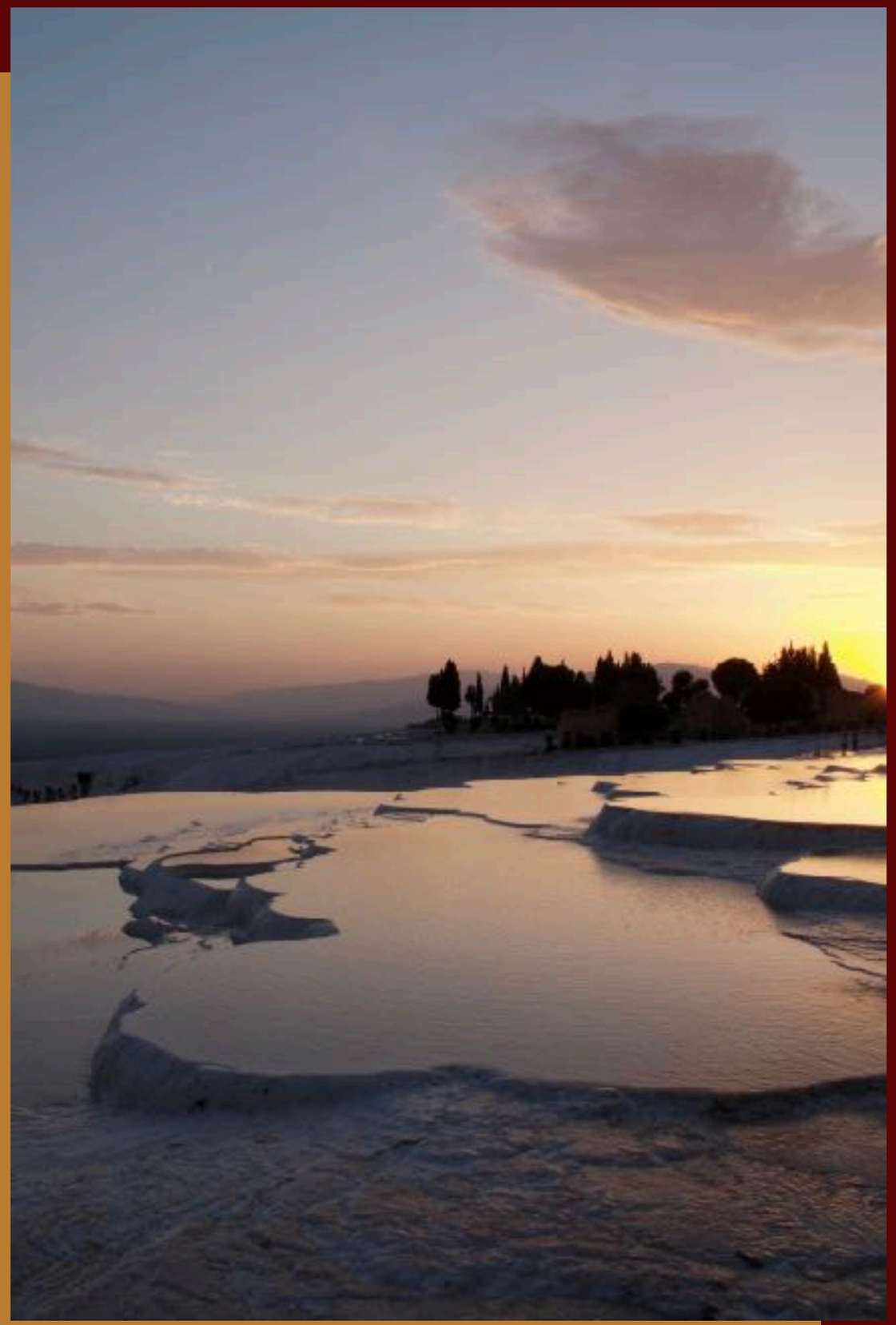








Vasques remplies d'eau chaude qui peut atteindre les 45°.

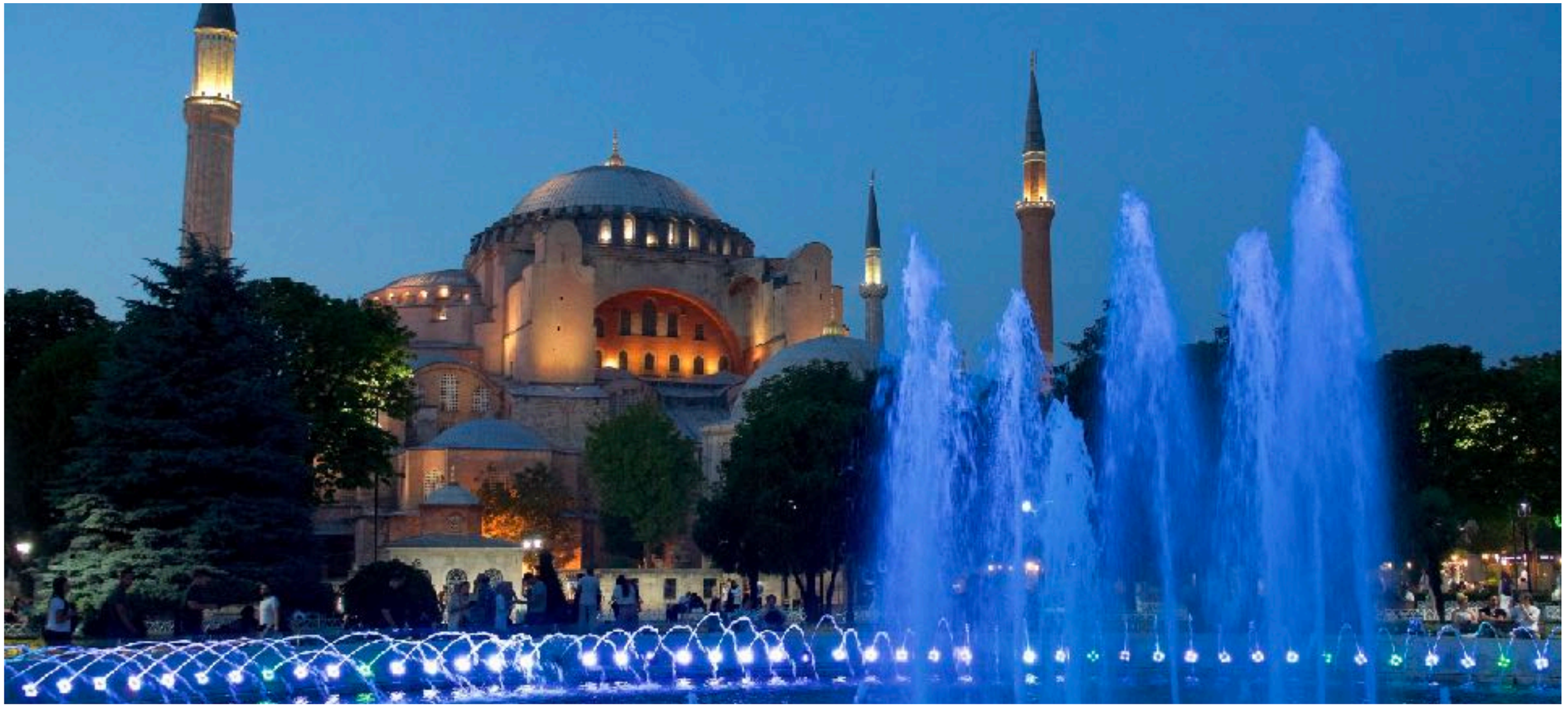




Chapitre 17

Istanbul

turquie



À cheval sur deux continents, l'ancienne Byzance, puis Constantinople, couvre à la fois les rives asiatique et européenne du Bosphore. Appelée İstanbul depuis 1930, la plus grande métropole turque abrite de nombreux monuments classés au patrimoine de l'UNESCO. La Route de la Soie s'achève ici sur les rives de l'Anatolie où perdurent la convivialité du négoce, indissociable de la Turquie moderne.



La Mosquée Bleue et ses minarets.



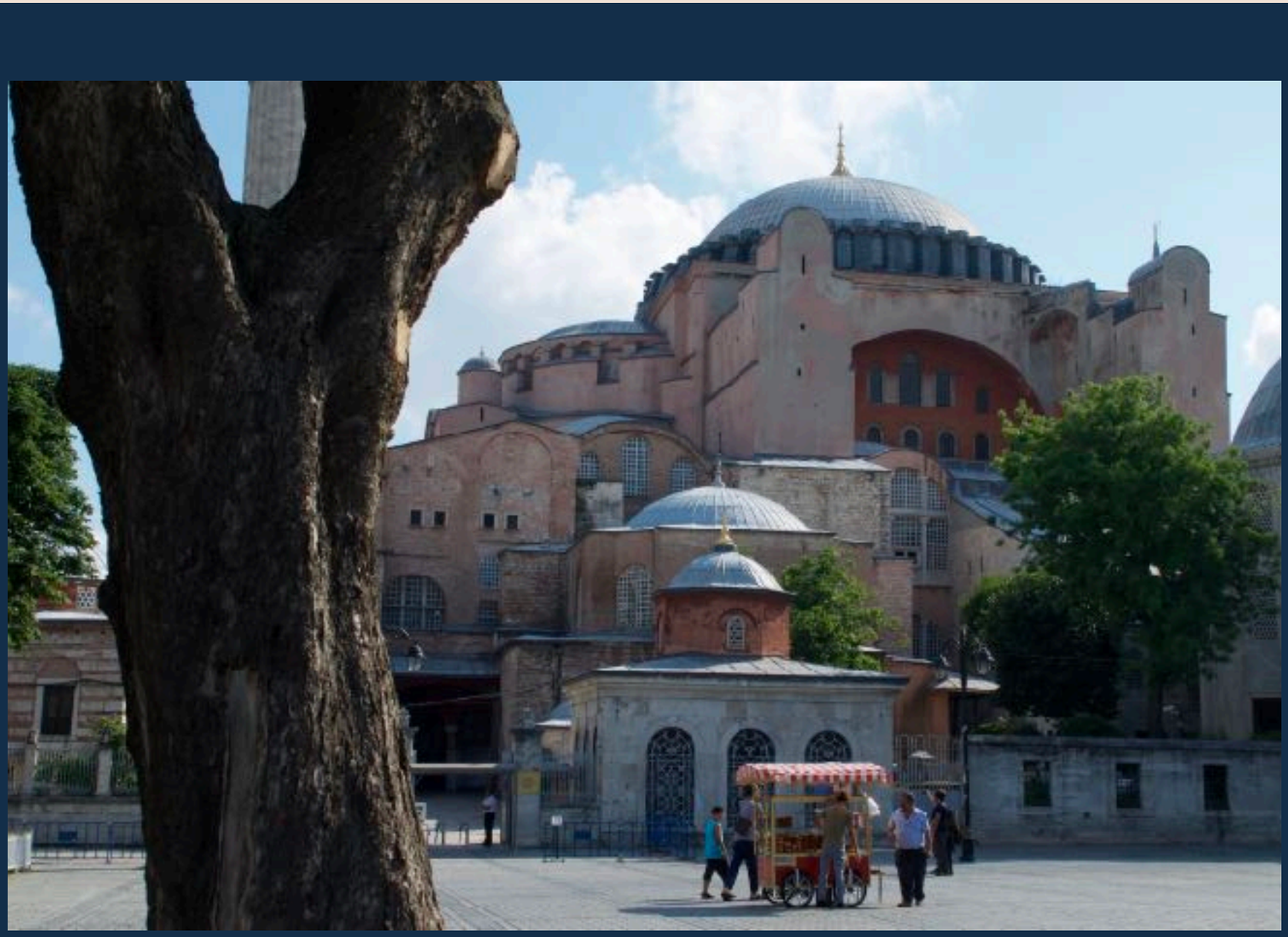
Intérieur de Sainte-Sophie.



Vue sur Karaköy et le pont de Haliç depuis la Mosquée Süleymaniye

Nous débutons la journée par une visite de la Mosquée Bleue. Après avoir flâné dans le jardin qui la sépare de Sainte-Sophie, nous nous présentons au bureau d'entrée où une dame nous prête un pantalon à enfiler pardessus nos bermudas. Grosse partie de rigolade avec un autre couple de touristes ! Édifice religieux emblématique d'Istanbul, elle possède des céramiques à dominante bleue qui ont fait sa réputation et lui ont donné le nom sous lequel elle est universellement connue. Construite entre 1609 et 1616, la mosquée Sultanahmet, puisque telle est sa réelle appellation, a eu le privilège de se doter de six minarets ; autant que al-Harâm, celle de La Mecque, la plus grande au monde et premier lieu saint de l'Islam. Pour cela, le sultan Ahmet fut très critiqué. Il a surmonté ce problème en payant la construction d'un septième campanile là-bas, en Arabie. Pas de pot pour nous, des échafaudages pour rénovations intérieures et extérieures viennent enlaidir ou cacher en partie ses trésors. Heureusement, nous avions eu la chance de l'admirer sans ces verrues, il y a 12 ans. Un jeune guide qui reçoit avec complaisance les doléances de visiteurs manifestement déçus se détourne un instant d'eux et vient nous offrir un Coran en français en guise d'excuses. Nous l'acceptons de bonne grâce.

À pied, nous rejoignons ensuite le pont de Galata. Appuyés à la balustrade et canne à la main, les pêcheurs, collés les uns contre les autres à de nombreux endroits, remontent inlassablement des lignes souvent prêtes à rompre sous le poids des prises. Hommes, femmes, enfants, tous s'activent à remplir les seaux. Incroyable spectacle renouvelé tous les jours.



De l'autre côté du pont, la rue grimpe vers la tour Galata, véritable point de repère qu'on peut apercevoir d'un peu partout dans la mégapole. À son pied s'étend un quartier qui est en train de devenir bobo. Des rénovations ont valorisé les anciens immeubles abandonnés et, dans les rues pavées, des bars, restaurants et magasins branchés ont fait leur apparition. Nous buvons un grand verre d'orange pressée dans une échoppe populaire dont l'étal agréablement présenté avait tout de suite attiré notre regard. Tellement bon ce jus que nous repassons en prendre un second un peu plus tard.

Un autre jour, nous grimpons jusqu'à la mosquée Süleymaniye, certainement l'une des plus remarquables d'Istanbul et peut-être la plus remarquée. La silhouette de ses dômes en cascade et celle de ses minarets effilés dominent la ligne d'horizon de la rive méridionale de la Corne d'Or et attirent immanquablement le regard. Incarnation suprême de la puissance de l'empire de l'époque, elle fut construite entre 1550 et 1557 en l'honneur de Soliman, dit le Magnifique, considéré comme le plus grand sultan ottoman à avoir régné. À la mosquée s'ajoutent quatre écoles, une soupe populaire, un hôpital, un bain public, un caravansérail, la tombe de Sinan le génial architecte du complexe et un mausolée où le sultan et son épouse reposent aujourd'hui. Les quatre minarets ornés de dix balcons et la profusion de coupoles qui semblent dévaler la pente jusqu'au Bosphore invitent indéniablement à la photographie. Nous cédons à son appel avant de pénétrer dans la cour au centre de laquelle trône un joli *shadırvan*, fontaine des ablutions. Avec ses 138 fenêtres, sa multitude de lampes, ses calligraphies d'une finesse rare, ses colonnes de marbre ou de granit, son épais tapis et sa relative fraicheur, l'intérieur de la mosquée offre une grande quiétude à laquelle nous ne restons pas insensibles. Nous nous y reposons même quelques instants avant de redescendre vers le Bazar égyptien.

D'étals en boutiques, nous arrivons devant un restaurant local qui sert des sandwiches au maquereau. Nous craquons et en commandons deux. Nous conservons en effet le souvenir indélébile de ceux dégustés ici, il y a 12 ans. À cette époque, les poissons étaient grillés sur des barbecues de fortune sitôt leur prise. Le marchand ôtait alors l'arête centrale et la tête et ne gardait que les deux épais filets qu'il déposait avec les légumes râpés, les quartiers de tomate et le chou ciselé entre les deux moitiés d'une demi-baguette de pain. Avec le jus qui imbibait la mie, c'était divin ! Mais les temps ont bien changé : adieu légumes et tomate. Aujourd'hui, place à deux filets maigrichons coincés au milieu d'une poignée de chou jetée dans un morceau de pain mou. Même les vieux barbecues ont disparu au profit de vulgaires plaques chauffantes, immenses, en métal inoxydable ! Je ne vois vraiment pas où est le progrès là-dedans ! Déception donc, mais je dois avouer que nous avons tout de même tout mangé !…

Au retour, nous effectuons une dernière halte à la mosquée Sokollu Mehmet Pacha, elle aussi construite par Sinan. On y pénètre par un étonnant escalier couvert qui débouche sur la cour intérieure ornée du traditionnel şadırvan. Petit, mais adorable et surtout très calme, le bâtiment principal possède de magnifiques faïences d'Iznik, malheureusement plongées dans la pénombre. Là encore, nous avons beaucoup de mal à nous arracher à la douceur de l'épais tapis de laine qui recouvre le sol.



La mosquée d'Ortaköy pose fièrement devant le pont du Bosphore construit entre 1970 et 1973.

Nous occupons la matinée du lendemain par une visite de Sainte-Sophie. Symbole de la gloire byzantine à son apogée, la basilique du 6e siècle sera remaniée en mosquée au 15e, puis en musée en 1935. Jusqu'à sa transformation en 1453, elle fut près d'un millénaire durant le plus grand monument religieux de la chrétienté. Majestueux, son intérieur suscite l'éblouissement avec la pluie d'or des mosaïques, la forêt des colonnades et son habillage en marbre précieux où le vert, le blanc et le rose se mêlent délicatement. Comme il y a 12 ans, des travaux de rénovation dissimulent une partie des trésors. Mais cette fois, c'est l'autre côté qui est caché par les bâches. En cumulant les deux visites, nous aurons donc réussi à tout voir ! Nous trainons un bon moment dans la nef surmontée d'une coupole haute de 56 mètres, large de 32 mètres de diamètre et ornée d'une calligraphie musulmane qui camoufle un Christ pantocrator. Le mélange dominant des tons bleus et ocre me ravit. Par une longue rampe pavée, nous atteignons la galerie supérieure d'où l'impératrice et les dames de la cour surplombaient les cérémonies. Comme elles, nous nous repaissons de la vue sur l'ensemble de l'édifice. De magnifiques mosaïques dont celle de l'impératrice Zoé et celle des Comnène recouvrent les murs. Elles arborent les tons bleus pour les robes de Marie ou du Christ pantocrator et l'or pour le fond, comme c'est l'usage dans l'art byzantin. Redescendus sur terre, nous terminons la visite par un dernier passage dans le narthex que je trouve très photogénique avec ses portails de marbre et ses mosaïques. Une fois dehors, la chaleur de midi nous saisit et la luminosité nous aveugle...





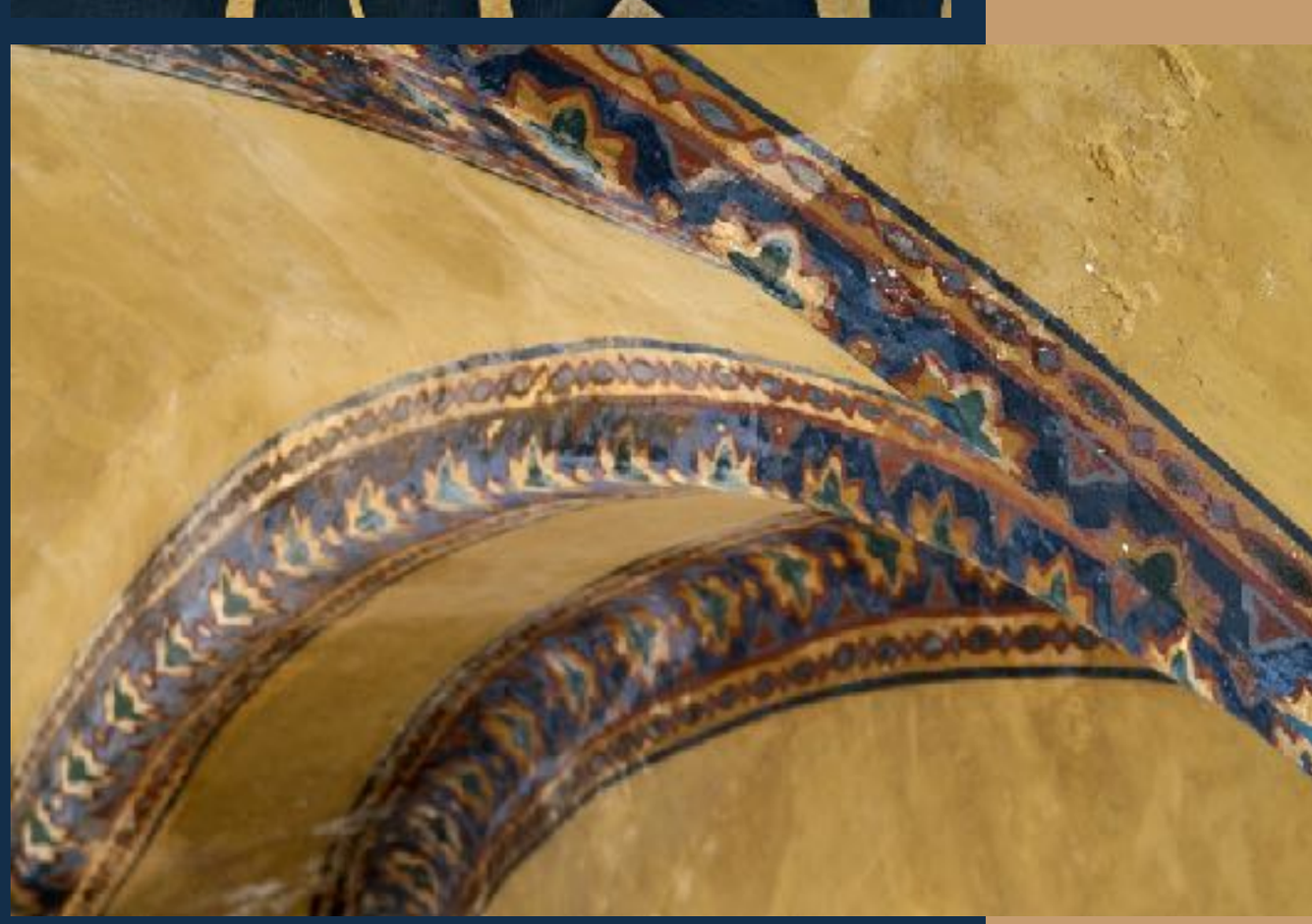


La basilique Sainte-Sophie est une grande basilique chrétienne de Constantinople construite dans un premier temps au IVe siècle, puis reconstruite sous sa forme actuelle au VIe siècle. Elle est devenue mosquée au XVe siècle sous Mehmet II.



Graphisme à Sainte-Sophie.







La Vierge et l'Enfant Jésus de la mosaïque des Comnène à Sainte Sophie



Les arcades du niveau supérieur de Sainte-Sophie ont conservé leur riche décor de marqueteries de marbre.



La mosquée Sultanahmet, plus connue sous le nom de Mosquée Bleue.

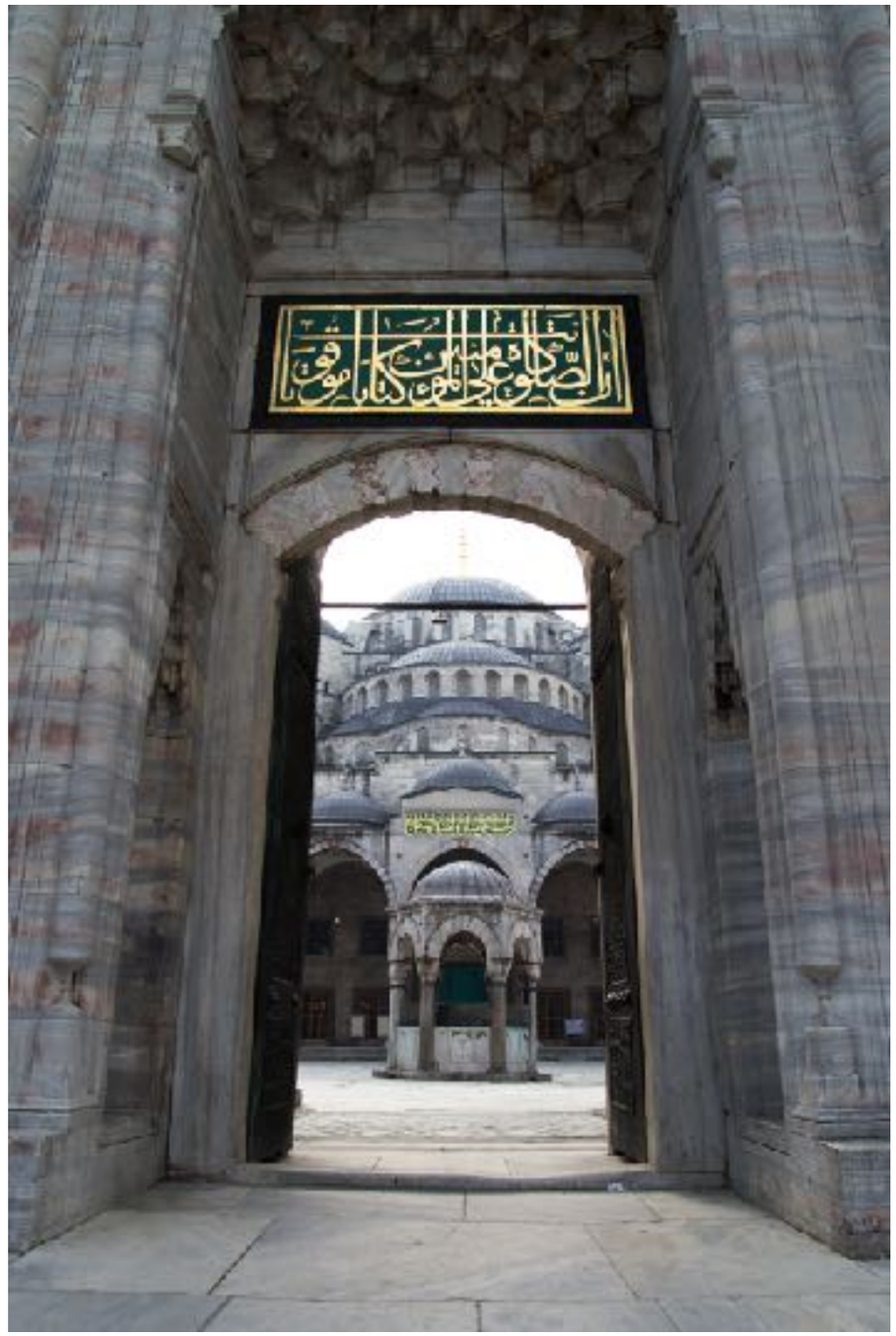


Un des six minarets de la Mosquée Bleue.





Dôme central et deux des trois exèdres de la Mosquée Bleue...



...et sa porte monumentale, mais étroite donnant sur la cour.







Dans la Mosquée Süleymaniye



Saint-Sauveur-in-Chora





Mosaïques de l'église
Saint-Sauveur-in-Chora



Mosquée de Sokollu Mehmet Pasa









Le palais de Topkapı fut de 1465 à 1853 la résidence du sultan ottoman.
Il domine la Corne d'Or et la mer de Marmara avec de nombreux points de vue sur le Bosphore.
Le harem n'a été construit qu'à la fin du XVIe siècle et comprend plus de 300 pièces. On estime qu'il hébergeait 400 personnes : 300 femmes et 100 eunuques pour les surveiller. La mère du sultan y résidait.

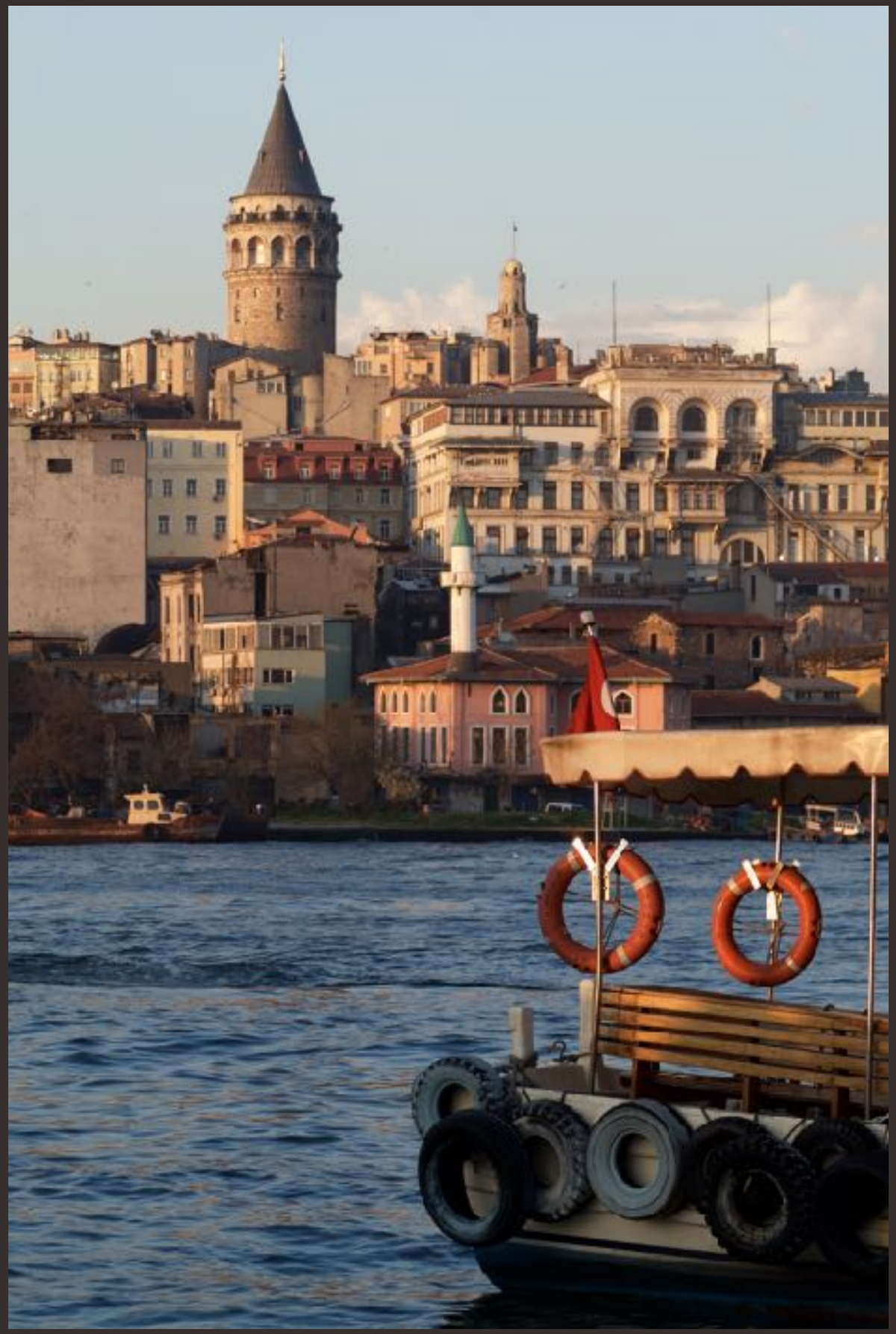


Ferry traversant le Bosphore au niveau de Galata.





Vie paisible dans un petit port situé tout près de la Mer Noire, sur les rives du Bosphore.



La tour de Galata



Vue sur la Mosquée Süleymaniye depuis Galata.





Le Bosphore et ses rives



Non loin du centre historique, de nouveaux quartiers sont apparus, d'autres ont été rénovés, comme ici à Edirnekapi.

















Dans Taksim





Foule à Taksim.



Voûte du Marché égyptien.









Situé en plein centre de la ville, le Grand Bazar d'Istanbul est l'un des plus grands au monde. Il abrite 4 000 boutiques le long de ses 58 rues intérieures auxquelles on accède par 18 portes.
Il a été restauré et partiellement reconstruit à la suite d'un tremblement de terre en 1894. Il fut ravagé plusieurs fois par des incendies, dont le dernier est survenu en 1954, détruisant la moitié du bâtiment.





Boutiques du Grand Bazar.



Épicerie de Galata



Le gözleme a la forme d'une crêpe pouvant être farcie de viande hachée, de légumes tels que patates et épinards, de fromage ou d'oeuf.









Étals près de la Place Taksim..













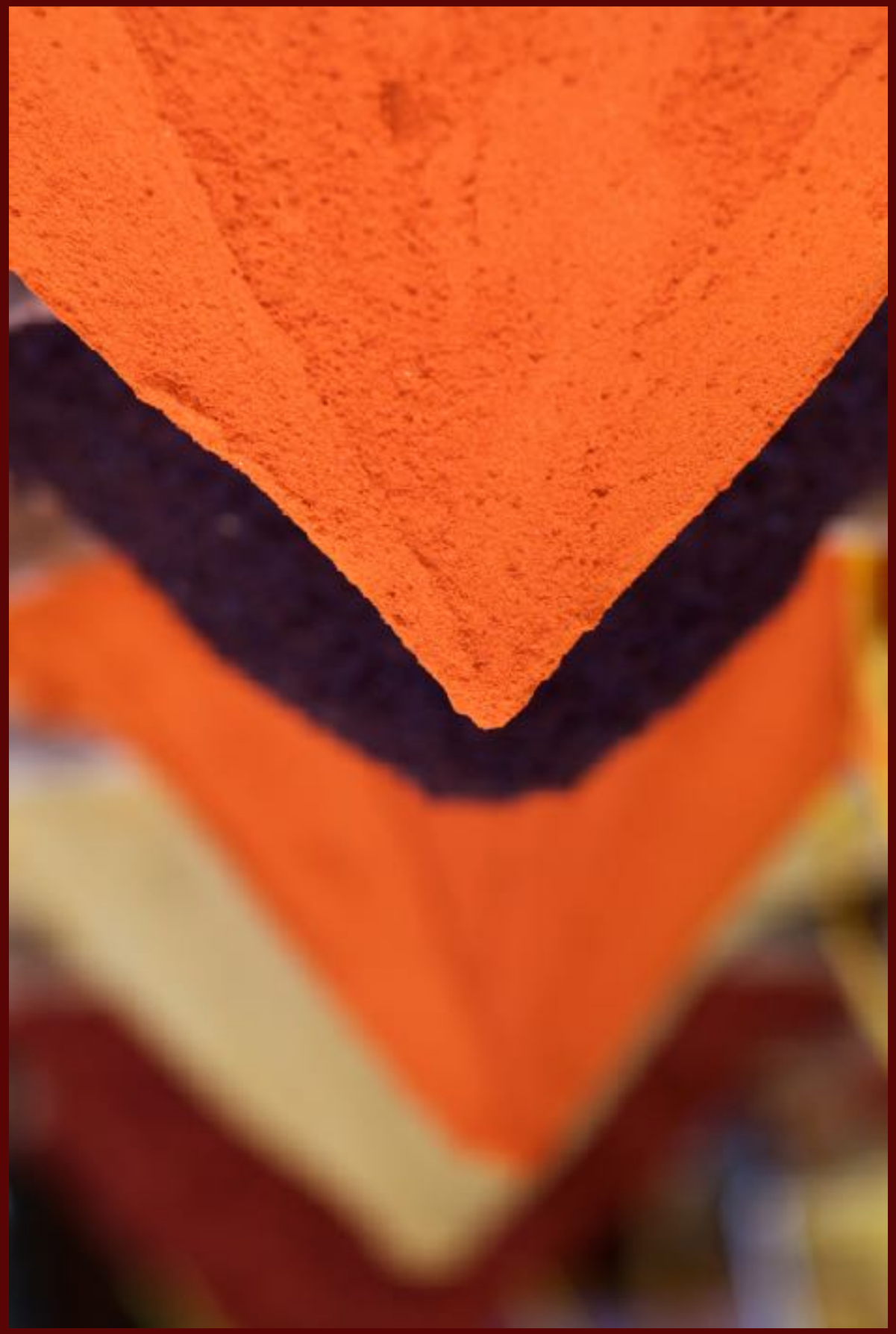


Visiter le Marché égyptien,c'est s'infiltrer dans un univers de parfums, de couleurs et de saveurs. À l'origine, on y vendait surtout des plantes médicinales et des épices. Aujourd'hui, l'éventail des marchandises s'est nettement agrandi avec un choix incroyable de douceurs aux couleurs et parfums variés.



Fruits secs et épices dans le Marché égyptien.









Minaret Islam Khoja

Chapitre 18

épilogue



Cette Route de la soie nous a régalés par ses rencontres improbables, ses paysages, ses sites et ses moments extraordinaires. L'accueil fabuleux que les gens nous ont réservé, en Iran en particulier, mais aussi partout en Asie Centrale, nous a parfois émus aux larmes.

Cette découverte de la Route s'est déroulée sur plusieurs années, selon les opportunités ou nos envies.

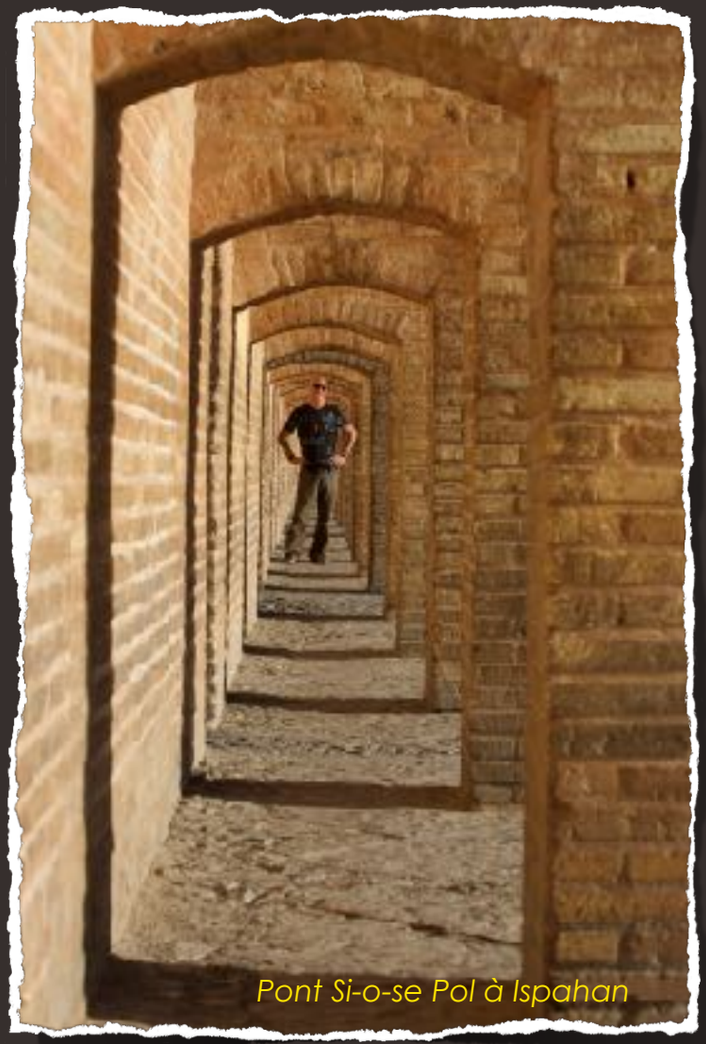
Nous compléterons certainement un jour les étapes oubliées... Nous nous le souhaitons !



Sur la place Naghsh-e Jahan d'Ispahan



Selfie à Shiraz



Pont Si-o-se Pol à Ispahan



Mosquée Nasir al-Molk de Shiraz



Pont Khaju à Ispahan



Devant le pont Si-o-se Pol



Téheran



La jolie Iranienne de Yazd



Yazd



Le Réghistan de Samarcande



Devant le Tchor Minor à Boukhara



Tour Azadi à Téhéran



Minaret Islam Khoja à Khiva



Minaret Kalon
à Boukhara



Persépolis



Téhéran



Tachkent



Fontaine
à Shiraz



Chah-i-Zinda à Samarcande



Le Réghistan de Samarcande



Tachkent



Citadelle de Khiva



Toque ouzbek



Samarcande



Frontière sino-kirghize



Samarcande



Elmira , jeune Kirghize d'Osh



Osh



Shawarma à Osh

Soupe de pelmeni à Tachkent





Osh



Mausolée d'Abakh Hoja à Kachgar



Dans une rue du vieux Kachgar



Dans une rue du vieux Kachgar



Le raisin de Turpan



La vieille ville de Kachgar



Les remparts de Xi'an



Mosquée Aid
Kah à Kachgar



Dans le désert de Gobi



Kachgar



Xi'an



De jeunes Ouïgours



Soupe sur le marché de Turpan



En Cappadoce à Göreme



Trek en Cappadoce



Diner à Göreme



Chez un marchand de tapis de Göreme



Cheminées de fées en Cappadoce



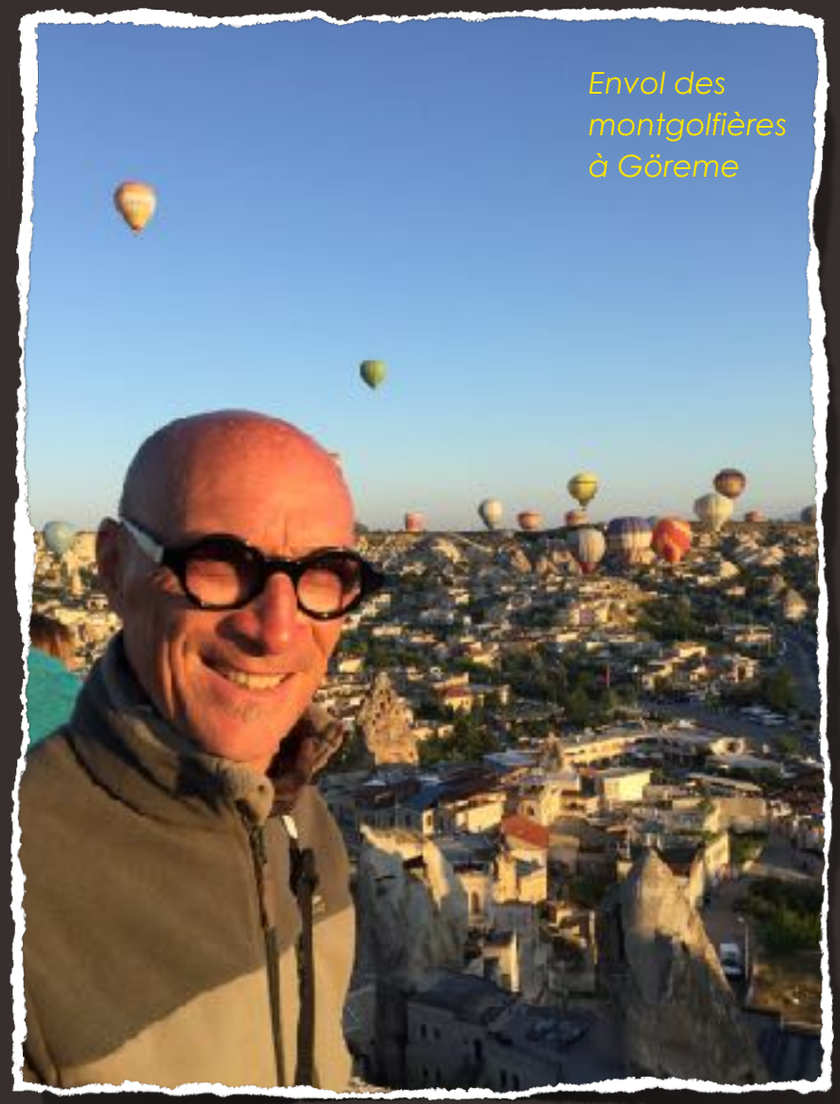
En Cappadoce



Istanbul



Pamukkale



Envol des
montgolfières
à Göreme



Sainte-Sophie
à Istanbul



Pamukkale



Adrasan



Sandwich au maquereau



Sainte-Sophie à Istanbul



Mosquée Bleue d'Istanbul



Istanbul



Istanbul



Istanbul



Pont Galata à Istanbul



Devant Sainte-Sophie



Tachkent
au lever du soleil

Pour en savoir plus sur l'auteur
et compulser d'autres aventures
photographiques, rendez-vous sur :

www.alaindiveu.com

Toutes les photos et aquarelles,
tous les dessins et montages,
la maquette du livre sont de
Alain Diveu,

sauf quelques photos de l'épilogue
parfois prises par d'autres voyageurs.

© alain diveu
tous droits réservés